

Dominique RONDELOT

*Un gamin
chez les Soviets*

Editions Faustroll
Descartes
2004

Du même auteur :

Les Amis de René Boylesve (2001)

Jours de Comice (2003)

Montbazou-Brentwood - Dix ans de Jumelage (2004)

ISBN 2-915436-07-X

©2004 Edition originale
Editions Faustroll
Descartes
Dépôt légal : décembre 2004

A Asia

*« Un certain coup de foudre assassin,
dans le mill' de mon cœur a laissé le dessin
d'un' petit' fleur qui lui ressemble. »*

Georges Brassens

L'orage

LE flash qui s'engouffra à travers les interstices des rideaux du wagon-lit fut tout aussitôt suivi d'un assourdissant coup de tonnerre. Jusqu'alors sporadiques, les lueurs se mirent à zébrer le ciel d'un rythme soutenu, si bien que l'on eût cru une soudaine déferlante « d'orgues de Staline » au dessus de la campagne. L'orage était maintenant bien installé au cœur de cette nuit d'été, éclairée comme en plein jour. Le bruit caractéristique des grosses gouttes d'eau s'écrasant sur les vitres se transforma rapidement en un bruyant débit torrentiel.

Les éclairs continuaient à balafre les ténèbres dans toute leur immensité et sous le déluge, le train qui reliait Moscou à Simféropol poursuivait sa route.

Je repensais à un autre orage, encore plus violent celui-là, qui s'était abattu quatre jours plus tôt sur la région tourangelle, à deux mille cinq cents kilomètres de là !

Je revivais intérieurement cette nuit du lundi au mardi et je me re-voyais, les yeux grands ouverts sur ce plafond illuminé par moments, tandis que je me demandais ce qui allait m'arriver.

Quelle heure pouvait-il être ? Minuit ? Deux heures ? Quatre heures ?

Des milliers d'interrogations et autant d'appréhensions tourmentaient mon esprit.

J'essayais d'imaginer ce futur proche et pourtant si imprévisible.

La journée qui allait suivre s'annonçait comme à la fois angoissante et palpitante. Que j'avais hâte d'y être déjà !

Dehors, l'orage s'éloignait lentement. Au moins, la pluie avait eu pour effet de rafraîchir la chambre et j'avais fini par m'endormir.



Mardi 5 juillet 1966

J'AVAIS dû me lever tôt puisque nous devons prendre le train de neuf heures. Ma mère était fière de m'accompagner jusqu'à Paris. Elle m'avait mis propre comme un sou neuf, pantalon et veste, bleu marine, et chemise bleu ciel. Tout était impeccablement repassé et, bien sûr, j'arborai mon foulard bleu à liseré rouge.

Enfin, j'étais installé dans le train. Le moment tant attendu était arrivé. A l'anxiété se mêlait un état de fébrilité puisque j'étais impatient d'arriver à Paris pour rejoindre le groupe, qui allait se former devant la Gare de l'Est.

Ce n'était plus qu'une question d'heures, mais là, maintenant, c'était alors comme si je ne risquais plus rien.

En fait, à partir du moment où mes parents en avaient accepté le principe, tout avait gravité autour de ce voyage. Bien sûr, cela avait nécessité de nombreuses démarches pour faire établir le passeport et obtenir les visas, mais c'était surtout sur le plan moral que ces vacances avaient suscité un chantage permanent. Les bonnes notes, le passage en cinquième, et d'une manière générale mon bon comporte-

ment, avaient constamment fait l'objet d'une remise en question de ces vacances

Mais après tout, n'était-ce pas de bonne guerre ?

A présent, sagement assis sur la banquette de deuxième classe, à côté de ma mère, j'attendais le coup de sifflet impératif qui signalerait le départ. Mes parents n'avaient pas pour habitude de courir après un train et nous arrivions toujours trop tôt, si bien que le temps d'attente pour aller ailleurs, plus loin, était toujours abominablement long.

Déjà neuf heures étaient passées. Rien ne se produisait et la grande pendule SNCF égrenait les minutes par mouvements réguliers.

Nous aurions dû déjà être partis depuis une vingtaine de minutes et la même vision banale du quai de la gare de Tours restait imperturbablement figée.

Habitué depuis mon plus jeune âge aux voyages en chemin de fer, je percevais là quelque chose d'anormal. Au moins, à cette époque, les trains avaient pour habitude de partir et d'arriver à l'heure.

Enfin, mais de manière trop lente à mon goût, les images si longtemps fixées parvinrent à se dérouler. Cette fois-ci, l'aventure commençait vraiment.

Elle s'arrêta tout net, à Saint Pierre des Corps.

La chose était d'autant plus regrettable parce que nous avions dû nous rendre à Tours par navette, alors que nous n'habitions qu'à quelques centaines de mètres de cette gare corpopétrucienne.

C'était un peu comme s'il s'eût agi d'un retour à la case départ. Je revivais en pensée les instants que nous avions passés à attendre la correspondance pour Tours puisque ce train n'était pas prévu pour s'arrêter chez nous.

On avait fait tout ça pour rien.

Presque une heure plus tôt, à ce même endroit, ma mère avait rencontré des gens de connaissance et leur avait dit que je partais en Crimée. Elle en mourait tellement d'envie !

Il faut dire que le moment était particulier.

C'était à peine quatre jours après la fin du voyage officiel du président de la République française en U.R.S.S.

Cette visite s'était déroulée du 20 juin au 1^{er} juillet 1966 et l'avait mené de Leningrad à Volgograd, de Kiev à Novosibirsk et enfin à Moscou

La veille de quitter la capitale russe, le 30 juin 1966, le général de Gaulle avait prononcé un discours, qui avait été retransmis par la radio et la télévision soviétiques et repris par leurs homologues en France. A cette époque, l'on ne parlait pas encore de « médias ».

Bien sûr, il avait évoqué les intérêts et les attraits tout à fait particuliers, que ces deux nations n'avaient jamais cessé d'éprouver l'une pour l'autre, mais son discours s'était situé bien au dessus des complaisances :

« Cette émotion, je la ressens au plus haut point en ce moment même.

Car me voici devant vous pour saluer le peuple russe au nom du peuple français.

Après l'immense transformation déclenchée chez vous par votre révolution depuis près de cinquante ans, au prix de sacrifices et d'efforts gigantesques, puis après le drame terrible que fut pour vous la guerre gagnée il y a plus de vingt années et dont la part que vous avez prise, a porté l'Union Soviétique au plus haut degré de la puissance et de la gloire.

Enfin après votre reconstruction, succédant à tant de ravages, nous vous voyons vivants, pleins de ressorts, progressant sur toute la ligne, au point que vous êtes tout près d'envoyer des vôtres dans la lune. D'ailleurs, c'est en connaissance de cause que le peuple français mesure vos mérites et vos réussites. Car depuis deux siècles il a

connu, lui aussi, les secousses des grandes batailles, des invasions et des révolutions. Il a subi lui aussi, les deux guerres mondiales et ensuite durement réparé d'énormes pertes humaines et matérielles. Il accomplit lui aussi, une profonde rénovation économique, scientifique et technique.

Certes, nous ne faisons pas cela, vous et nous de la même façon et les moyens que nous employons sont souvent très différents. Mais au total, votre destin et le nôtre sont semblables et conjugués. Soviétiques et Français, nous pouvons nous donner la main.

C'est dire, que dans le monde et à l'époque d'aujourd'hui, nos deux pays ont à faire ensemble beaucoup de choses de premier ordre. Or, ces choses-là sont, non point du tout destructrices ou menaçantes, mais constructives et pacifiques.

Il s'agit avant tout de faire avancer notre développement respectif en multipliant nos échanges dans tous les domaines.

En effet, si la France et l'Union Soviétique, chacune de son côté, ont ce qu'il leur faut pour vivre, il est clair qu'en s'aidant l'une l'autre, elles ont à gagner beaucoup.

Il s'agit aussi de mettre en œuvre successivement : la détente et la coopération dans notre Europe toute entière, afin qu'elle se donne à elle-même sa propre sécurité, après tant de combats, de ruines et de déchirements.

Il s'agit par là, de faire en sorte que notre ancien continent, uni et non plus divisé, reprenne le rôle capital qui lui revient, pour l'équilibre le progrès et la paix de l'univers. »

Et le général de Gaulle avait poursuivi, mais cette fois-ci en russe :

« A chaque homme et à chaque femme russe qui m'entendent et me regardent, j'adresse de tout cœur mes remerciements pour le magnifique accueil qui m'a été fait ici par le peuple et par ceux qui ont la charge de le conduire. A chacune et à chacun de vous, j'exprime mes meilleurs souhaits pour sa vie, pour celle des siens, pour

celle de son pays. A tous, je dis que la France nouvelle est l'amie de la Russie nouvelle. Vive l'Union Soviétique ! Vive l'amitié de la Russie et de la France ! »

Ce discours avait revigoré tout le monde, y compris ceux qui composaient les rangs des communistes, si bien que mon voyage semblait venir fort à propos dans ces échanges néo franco-russes.

Pour l'heure, le train était désespérément bloqué en gare. Il était presque dix heures lorsqu'il consentit à bouger. Il y a dans la vie, des jours que l'on attend impatientement, que l'on s'est déjà représentés des centaines de fois et qui se trouvent ainsi mortifiés par des choses imprévues.

Certes, le train roulait, mais il n'avait pas la vitesse normale d'un convoi bien décidé à rejoindre la capitale dans les délais voulus.

En regardant le paysage défiler à pas lents, je revoyais en pensée ce soir de printemps où Josette et Michel étaient venus présenter leur suggestion à mes parents.

Leur éducation, leur politesse, et d'une manière plus générale, leur distinction, plaisaient autant à mon père qu'à ma mère.

Josette était déjà une brillante étudiante tandis que son frère Michel se comportait honorablement au lycée.

Cela faisait déjà plus de trois ans que je les connaissais.

Depuis la rentrée de l'école 1963, je rejoignais chaque dimanche le groupe des « Vaillants et Vaillantes », dont la devise était : « C'est nous les gais, les fiers Vaillants. Nous aimons la vie... Travaillons dans l'amitié... Préparons la liberté... En avant vers l'avenir, pour unir et servir. »

La vie chez les « Vaillants » consistait en fait à se comporter en parfait « boy-scout » en prenant toutefois bien garde d'entretenir les subtiles nuances qui nous différençaient.

Qu'ils fussent éduqués par des parents pratiquant assidûment la religion catholique, ou bien au contraire, qu'ils eussent à vivre en

milieu totalement agnostique, voire anticlérical, les jeunes « Cœurs Vaillants » ou bien « Vaillants », partageaient chacun de son côté les mêmes passions et les mêmes plaisirs de la vie en plein air, du camping, du travail manuel et des chants de veillées.

Un autre point commun réunissait, sans qu'ils l'eussent voulu vraiment, ces deux associations de jeunesse, c'était la volonté de se rendre utile, d'aider son prochain et de développer la fraternité. Les uns la qualifiaient de « B.A », les autres semblaient être investis d'une mission. Peut-être émanait-elle du « Parti » ?

Les « Vaillants » n'aimaient pas qu'on les confonde avec les « Cœurs Vaillants ».

Le plus souvent, ils se moquaient même de ceux qu'ils considéraient comme « enfants de bigots ».

Pour moi, la chose ne me gênait pas. J'avais du mal à percevoir cet antagonisme puisqu'en même temps que j'étais « Vaillant », j'avais suivi les cours de catéchisme, fait ma communion, ma confirmation, et même fréquenté le patronage paroissial de « La Médaille miraculeuse ».

Ce sont peut-être des expériences comme celles-ci qui font développer très tôt des valeurs de tolérance...

Dans le groupe des « Vaillants et Vaillantes », Josette fut une excellente monitrice et parvint toujours à conjuguer avec art, autorité et tendresse.

Avec la rentrée scolaire de septembre 1965, j'avais rejoint l'équipe des « Grands ».

Sans bouleverser les activités traditionnelles : travaux manuels, sorties pique-nique, chants, danses ou encore visites de châteaux, cela me donnait tout d'un coup l'impression d'être devenu « un petit homme », désormais responsable des plus jeunes. Il est vrai qu'à partir de cette époque, l'encadrement se raréfia progressivement, pour cause d'études supérieures, de service militaire, ou d'entrée dans la vie active.

Ainsi, Josette était-elle partie et pour nous tous, son départ avait causé une grande peine. Il restait toutefois son frère Michel qui, désormais, souhaitait reprendre le flambeau et s'occuper à son tour des plus jeunes.

De fait, il s'acquitta d'une manière irréprochable de sa tâche et il prit grand plaisir à nous raconter en détails un voyage qu'il venait d'accomplir au cours de l'été 1965.

Un soir de printemps donc, au moment où tout semble renaître, y compris les couleurs, Josette et Michel étaient venus proposer à mes parents, que je puisse effectuer à mon tour un tel voyage. Il s'agissait tout simplement de m'envoyer en U.R.S.S !

La discussion n'avait pas été aisée. Bien sûr, avec passion, Michel avait évoqué sa propre expérience et tous les merveilleux souvenirs qu'il en avait conservés. De son côté, ma mère avait formulé une kyrielle de réserves, mon âge, l'éloignement, mais aussi le sacrifice financier qu'un tel voyage impliquerait.

Bien que cela représentât l'équivalent d'un mois de son salaire, la voix chevrotante et l'œil humide, mon père avait consenti à m'offrir ce voyage, en me déléguant en quelque sorte, l'honneur suprême d'aller rendre visite à « ses Camarades soviétiques ». Depuis 1934, n'était-ce pas son rêve personnel ?

Heureux, exalté même à l'idée de réaliser un tel périple, je n'en éprouvais pas moins quelques inquiétudes. Que m'arriverait-il là-bas ? Comment y vivait-on ? Comment était l'endroit où l'on m'envoyait ? Serais-je assez fort ? Après tout, je n'avais pas encore treize ans.

J'en étais là dans mes pensées, alors que notre train venait à peine de franchir le pont de Montlouis et que l'heure avançait. Enfin, une information parvint d'un contrôleur plus loquace que ses collègues. Le fameux orage de la nuit précédente avait fait de gros dégâts, sérieux même, puisque la foudre avait coupé, justement à Montlouis, un câble de deux cent vingt mille volts. Cela s'était produit à cinq heures et quart du matin et plus aucune signalisation ne fonctionnait.

Cela voulait dire que les trains pouvaient certes rouler, mais « à vue », autrement dit, très lentement.

Le voyage le plus long pour rallier Paris venait de commencer...

A onze heures trente, le « train escargot » fit son entrée dans la gare d'Orléans-Les Aubrais. C'était l'heure où nous aurions dû arriver à Austerlitz !

Déjà des passagers se plaignaient. Il y avait ceux qui avaient un rendez-vous et ceux qui devaient respecter une correspondance, qu'elle fût aérienne ou ferroviaire.

C'était mon cas, puisque je devais rejoindre la Gare de l'Est avant quinze heures. La chose ne s'annonçait pas sous les meilleurs auspices et je commençais déjà à penser que mon beau voyage allait purement et simplement s'arrêter à Paris. De son côté, ma mère n'avait même plus d'arguments pour tenter de me rassurer. Seulement, si un adulte peut arriver à se faire quelque raison, il en est autrement plus difficile pour un enfant...

Alors que je maudissais la terre entière, ce qui me consolait tout de même un peu, c'était de savoir que je n'étais pas le seul dans cette galère. En effet, à la gare de Tours, j'avais rencontré un autre « Vaillant », Jacky, qui venait de Poitiers et se rendait lui aussi en U.R.S.S. C'était une belle coïncidence, mais je ne pouvais pas le rater avec son uniforme et son foulard caractéristiques

Par sauts de puce, quelques avancées interrompues par d'interminables arrêts, nous progressions peu à peu. Il était maintenant plus de quinze heures trente et je m'imaginai maintenant les autres en train de déposer leurs valises dans le porte-bagages et plaisanter en commençant à faire connaissance. Le train devait rallier la Mer Noire en passant par Berlin, Prague, Budapest et Odessa.

Il était maintenant dix sept heures et le train traversait une forêt d'où émergeaient d'énormes rochers.

Ces grosses pierres m'avaient toujours fait peur, car je m'imaginai que ce devait être des repères de serpents. Mais dans le même temps, elles annonçaient que nous n'étions plus loin de Paris.

Peu avant dix-huit heures, nous étions enfin arrivés à la Gare d'Austerlitz. Je ne sais pas si un jour, quelqu'un d'autre a mis neuf heures pour faire le voyage Tours-Paris !

Alors que nous étions, pour ainsi dire, libérés de cette voiture des chemins de fer où nous avions passé la majeure partie de la journée, nous nous retrouvions soudainement désemparés au beau milieu du quai.

Que fallait-il faire ? Se rendre à la Gare de l'Est ? C'était trop tard. Repartir à Saint-Pierre des Corps ? Je n'osais même pas envisager une telle éventualité. Joindre quelqu'un ? Mais alors, qui et où ?

Ma mère, mon nouveau copain « Vaillant » et moi, commençons à nous diriger vers la sortie lorsqu'un homme s'approcha de nous. Il tenait un foulard « Vaillant » à la main. Bien évidemment, l'absence de deux garçons en provenance de la ligne de Bordeaux n'était pas restée inaperçue. A la gare de l'Est, aussi bien pour les responsables, les accompagnateurs ou bien les autres jeunes, nous étions devenus deux éléments perdus dans un train fantôme. Avec tout le tact qu'il put développer, notre interlocuteur – il s'appelait Michel – nous annonça que tout le monde était bien parti à l'heure prévue, tout le monde, sauf nous.

En évoquant impondérables et vicissitudes, Michel admit que ce qui nous arrivait était fort dommage. Il nous mena vers la terrasse d'un café et là, il nous expliqua la décision que la direction des « Vaillants » venait de prendre. Il n'était aucunement question de nous laisser en plan en France mais plutôt de nous envoyer à Moscou par avion. De là, nous pourrions rallier la Crimée.

La proposition avancée par Michel me convint tout de suite et me sembla être comme quelque chose de génial et d'excitant.

Ce qui avait pu apparaître comme une galère tout au long de la journée, se muait soudainement en une chance inouïe pour vivre une première expérience. La citrouille S.N.C.F allait-elle se transformer en carrosse de l'*Aéroflot* ?

La chose ne fut pas aussi aisée. D'un coup, retombait sur les épaules de ma mère tout le poids des responsabilités. Ce mardi de

début juillet, mon père était au travail et n'avait pu nous accompagner. Il aurait pourtant bien souhaité voir partir notre délégation. A cette époque, aucun téléphone ne permettait de se concerter.

Bien embarrassée, ma mère accepta ce trajet en avion, non seulement pour son fils mais également pour Jacky. Elle ne pouvait accepter l'idée de nous voir rater ce voyage et elle signa tous les papiers que Michel lui présenta.

Déjà l'heure du train pour Tours était arrivée. La S.N.C.F annonçait à présent un retour à la normale. Après moult bisous et autant de recommandations, ma mère reprit la direction de Tours. Elle allait arriver à la maison un peu avant minuit et aurait beaucoup de choses à raconter à mon père.

Dans sa « 2 chevaux », Michel nous conduisit à Aubervilliers. Au restaurant, notre choix se porta sur un steak-frites. Après tout, ne fallait-il pas en profiter avant de quitter la France ? En nous faisant part des doutes qu'elle émettait sur la fraîcheur de la viande, la serveuse nous suggéra plutôt des escalopes. Décidément, ce n'était pas notre jour. Michel nous emmena ensuite chez un ami qui habitait le dernier étage d'une grande tour. C'était, pour nous permettre de voir « Paris by night ».

Après la journée que je venais de vivre, la perspective de se recroqueviller dans un bon lit m'apparaissait plaisante. Le « Centre Ambroise Croizat » était un foyer pour personnes âgées. La place ne manqua pas puisque la chambre contenait dix lits. Deux, nous suffisaient simplement.

Malgré l'orage de la nuit précédente, déjà excité à l'idée de prendre l'avion, je ne parvins pas à m'endormir immédiatement.

Je pensais à ce train qui se dirigeait vers Berlin en emportant les autres « Vaillants ».

Tout de même, l'avion c'était mieux...



Mercredi 6 juillet 1966

MICHEL devait venir nous chercher vers neuf heures et demie. Il tardait... Désœuvrés, nous attendions sur le boulevard en balançant les restes d'œufs durs, totalement écrasés durant le voyage en train, que Jacky détenait encore dans son sac à pique-nique.

Enfin, Michel parut dans sa petite voiture Citroën et nous emmena au patronage laïc d'Aubervilliers afin que nous puissions déposer nos bagages. Il eût certainement paru bizarre de nous voir débarquer avec tout notre paquetage dans le bar-tabac du coin pour prendre un petit déjeuner.

Le reste du temps parut interminable et ce fut dans un parc municipal que j'attendis, avec Jacky, que daigne se passer la matinée.

Enfin, vers Midi, Michel prit la route de l'aéroport du Bourget. Les formalités d'embarquement accomplies, l'on nous fit monter à bord. Nous commençons à peine à nous installer, lorsqu'une hôtesse nous montra le chemin des deuxièmes classes. Toutefois, la place qu'elle nous proposa parut nous convenir parfaitement.

A quatorze heures, après avoir fait vrombir ses moteurs, le Tupolev 104 décolla et commença à prendre de l'altitude. C'était mon premier voyage en avion et je ne voulais pas perdre une miette de ce qui ce passait. Peu à peu, le sol apparut bien loin, tout en bas, et le paysage terrestre se transforma en une sorte de quadrillage. Bientôt, il n'y eut plus rien à voir, c'était comme si nous survolions un gigantesque paquet de coton hydrophile.

Très vite, quelques passagers de l'avion apprirent qu'il y avait à bord deux enfants qui voyageaient seuls.

Un couple de Moscovites s'approcha pour nous adresser des encouragements et nous offrir ce qui allait devenir mon premier insigne. Il s'agissait d'une effigie de Lénine lorsqu'il était enfant, au cœur d'une étoile rouge.

Une Parisienne vint aussi nous questionner à propos de notre voyage et l'hôtesse nous offrit un petit agenda et quelques brochures.

Déjà, je commençais à percevoir les différences qui apparaissaient dans l'alphabet cyrillique. Dans mon guide, j'avais trouvé qu'une sorte de « H » était un « I », que le « P » correspondait au « R » et qu'on utilisait le « C » pour le « S ».

Une lettre de cet alphabet jusqu'alors inconnu, m'amusait particulièrement. C'était une espèce de « U » avec une petite queue et qui se transcrivait « Tch ».

Du haut de mes douze ans, cette onomatopée me faisait penser au bruit produit par les locomotives, qui circulaient encore à cette époque sur les réseaux de chemins de fer. J'étais loin de me douter que quelques dizaines d'années plus tard, j'entendrais parler de la Tchétchénie et des massacres qui allaient y être perpétrés.

Une hôtesse nous apporta un plateau repas en nous précisant que les petits points noirs servis dans le ramequin, c'était du caviar.

On nous informa que nous étions au dessus de Copenhague, puis de Riga.

Après deux heures de vol, le Tupolev survola un bon moment l'aéroport puis vint se poser sur la piste moscovite. Il nous fallait avancer notre montre de deux heures. Il était alors dix-huit heures et le ciel était d'un gris inquiétant, un de ces gris qui annoncent la pluie.

Chargé d'une valise, qui manifestement avait souffert du débarquement de la soute, d'un sac de voyage et d'un carton dont la corde, minutieusement arrimée autour par mon père, servait de poignée, je suivis la foule des passagers.

Alors que nous avions franchi la douane et montré nos passeport muni de visas, une jeune fille vint à notre rencontre. Avec notre uniforme bleu et notre foulard, nous ne pouvions passer inaperçus. Il s'agissait d'une étudiante qui apprenait le français et qui allait nous servir d'interprète.

Déjà, je pensais à la chanson de Gilbert Bécaud, mais ma guide à moi, à Moscou, ce n'était pas Nathalie, elle s'appelait Lise. Elle était grande, belle, blonde et devait avoir dix-huit ans.

L'aéroport Chérévétievo étant situé à vingt-neuf kilomètres au nord-ouest de Moscou, le taxi dans lequel nous avons pris place mit fort longtemps pour rejoindre la capitale. Après avoir parcouru d'interminables artères, étrangement vides pour nous qui venions de quitter Paris quelques heures plus tôt, il nous laissa devant un vaste et moderne hôtel. Il s'agissait d'un établissement de haute classe, certainement réservé aux touristes, dont le nom portait à lui seul la fierté de l'U.R.S.S, c'était l'hôtel « Spoutnik »...

Avec Jacky, qui avait seulement quelques mois de plus, je suivais Lise comme un petit chien. Même si nous ne pouvions comprendre un seul mot de russe, il était évident qu'il n'y avait pas de place pour nous. Manifestement, nous n'étions pas attendus. Du reste, à Moscou, personne ne pouvait envisager qu'une panne d'électricité survenue au beau milieu de la France, allait amener deux gamins tout droit dans cet hôtel de luxe.

On nous fit alors attendre dans le hall. Lise était bien embarrassée et avec le personnel de l'hôtel, le mot « *frantsouski* » revenait souvent.

Finalement, quelqu'un trouva une solution, nous n'aurions qu'à dormir sur des lits de camps, dans une chambre où se trouvaient déjà d'autres jeunes. Pourquoi pas ? C'était toujours mieux de que coucher à la belle étoile. En effet, lorsqu'on nous fit déposer nos bagages dans une pièce, celle-ci était remplie de vêtements et de valises.

De retour à l'accueil, Lise nous aida à changer de l'argent. Mon billet de cent francs, une grosse somme à cette époque, se transforma en roubles et kopecks. J'allais flâner un moment dans le hall.

Dans le « coin-salon », un juke-box permettait de choisir une ambiance musicale. L'hôtel étant international, les titres étaient inscrits en cyrillique et en latin. Grâce à cela, je pus m'apercevoir que la seule chanson française proposée, c'était « Bambino » de Dalida.

En insérant un de mes kopecks dans l'appareil pour ressentir une petite bouffée de France, je fis alors ma première dépense en U.R.S.S.

Avec le décalage horaire, l'heure de dîner était déjà arrivée et Lise nous guida vers le restaurant de l'hôtel. Le repas fut frugal, autant dire proportionnel à l'importance des tranches de pains qui l'accompagnaient. Et pourtant, je ne pouvais imaginer que je devais me réjouir de manger encore du pain blanc.

Après dîner, Lise nous fit prendre le bus, puis le métro pour nous montrer quelques vues nocturnes de Moscou. Si, pour les Moscovites, il était évident que nous étions des « Pionniers » étrangers, il était moins aisé pour eux de deviner que nous venions de France. Dans les transports en commun, beaucoup de voyageurs nous abordaient et bien évidemment, nous leur présentions notre meilleur air ahuri.

Avec mon fameux guide, je leur répondais, avec un brin de fierté : « *ia vas né panimaïou, ia né gavariou pa rouski* ». Ce qui revenait à dire en russe : « je ne vous comprends pas, je ne parle pas russe ».

Le guide parlé « français – russe » était du tonnerre. Avec lui, je savais que « Monsieur » se disait « *Gaspadin* », « Madame », « *Gaspaja* » et « Camarade », « *Tavarichtch* ». Tiens, encore un « tch »... comme Tchétchène...

Grâce à ce fascicule, rédigé par un certain S. Névérov et publié en 1962, j'appris qu'il fallait dire « *Zdrastvouïté* » pour donner son bonjour et « *Dasvidania* » pour quitter ses amis.

De ce livre, durant plus d'un mois, j'ai essayé de tirer tout ce qui pouvait m'être utile pour échanger un minimum de conversation avec les gens.

En revanche, je n'ai jamais eu besoin d'utiliser des phrases toutes faites comme le préconisait le manuel : « *Je fais partie de la délégation française, invitée aux fêtes de l'anniversaire de la Révolution d'Octobre* », « *Je suis communiste* », « *Je suis membre du syndicat des mineurs* ».

Lise nous fit ensuite gravir les nombreuses marches qui menaient à l'Université. Ce bâtiment imposant, de pur style moscovite semblait m'intimider, à la fois par son architecture grandiose, mais aussi parce que du haut de ma sixième, tout ce qui relevait d'études supérieures, exaltait chez moi à la fois le respect et la crainte.

Puis, de là, notre bonne amie Lise nous fit découvrir le panorama, une immense place bordée d'arbustes, le tremplin qui permet de rejoindre la Moskova lorsqu'elle est gelée et un peu plus loin, le monumental et circulaire stade « Lénine ».

Considérant, en bonne mère, que nous devons être fatigués, Lise nous reconduisit à l'hôtel. Il est vrai que selon l'heure locale, il était déjà dix heures du soir.

Les autres « Pionniers » avaient eux aussi regagné leur chambre. Ils avaient appris que deux Français allaient les rejoindre et leur accueil prouva qu'ils avaient bien pris la chose.

C'étaient des Polonais et leur langue apparut pour moi aussi limpide que le russe que j'avais entendu au cours de cette soirée.

Il me restait toutefois mon année de sixième pour leur souhaiter un amical « *Good night* ».

Après quoi, je m'étendis sur mon lit de camp.

En attendant le sommeil qui, comme d'habitude, ne venait jamais très vite, je me repassais intérieurement le film de la journée.

Autour de moi, beaucoup dormaient déjà et en me laissant doucement aller, je ne pensais plus du tout à ce train qui devait toujours rouler vers la Crimée.



Jeudi 7 juillet 1966

TOUT d'abord furtifs, les bruits se transformèrent peu à peu en un léger remue-ménage, si bien que je finis par ouvrir les yeux. Il faisait grand jour dans la pièce puisque les rideaux avaient été tirés. Ma montre indiquait sept heures. Je trouvais que cela faisait bien tôt pour un jour de vacances mais je dus me rendre à l'évidence qu'une consigne avait été donnée à propos de l'heure du réveil. Déjà, tous mes voisins de chambres revenaient des douches et commençaient à s'habiller.

Considérant qu'ils étaient supérieurs en nombre, je suivis le mouvement de mes hôtes polonais.

Le petit déjeuner fut extrêmement copieux. On nous servit des œufs, des saucisses avec de la purée et même du riz. Pour un matin, c'était vraiment trop ! Ce fut ce matin-là que je découvris une boisson jusqu'alors inconnue pour moi, le thé.

Jacky et moi avons compris que nous allions passer la journée à visiter Moscou avec la délégation polonaise. De fait, peu avant neuf heures, on nous fit monter dans le car qui devait la conduire au Palais des Pionniers. Les garçons étaient habillés d'un pantalon noir et

d'une veste marron. Leur gros ceinturon était orné d'une boucle représentant l'Aigle polonais et supportait un poignard protégé par son étui.

Les filles portaient une robe grise boutonnée sur le devant, serrée à la taille par une ceinture. Tous avaient le même foulard autour du cou, mi-blanc, mi-rouge, symbolisant les couleurs du drapeau polonais.

Avec notre tenue à dominante bleue, nous étions tous deux un peu perdus dans cette marée brune et grise mais je sentais toutefois que nous étions discrètement observés par les filles, ce qui n'était pas pour me déplaire.

Durant tout le temps que dura le trajet dans les rues de Moscou, les Polonais chantèrent à tue-tête.

Il s'agissait de chants entraînants, quelquefois aux airs martiaux, par moment entrecoupés de sifflets stridents émis par les garçons. Leur enthousiasme faisait plaisir à voir.

Peut-être en rajoutaient-ils pour en remonter aux deux Français qui les accompagnaient ?

Le « Palais des Pionniers » se trouvait derrière un vaste espace engazonné. C'était un bâtiment à un seul étage, assez long, et dont la façade décorée par une mosaïque, représentait un « Pionnier » jouant du clairon.

En 1922, pour remplacer le scoutisme, les bolcheviques avaient institué un nouveau système.

Celui-ci se décomposait en trois niveaux : les « Octobristes » pour les enfants de sept à neuf ans, les « Pionniers » pour les dix à quatorze ans et les « Komsomols » ou jeunesses communistes pour les plus âgés. L'on dénombra jusqu'à vingt-deux millions de Pionniers.

À l'intérieur, les salles étaient consacrées à diverses activités : peinture, sculpture, modélisme... D'autres étaient aménagées en musées consacrés à l'aventure spatiale ou encore à la vie de Lénine. Les jeunes « Pionniers » étaient fiers des prouesses technologiques accomplies par leurs aînés. Des panneaux entiers affichaient leurs photos où chacun d'entre eux arborait un large placard de médailles. De tous ces valeureux militaires, la vedette revenait indéniablement à Youri Gagarine pour lequel les références étaient de beaucoup les plus nombreuses. Des photos

de l'espace, des cartes, des maquettes de vaisseaux et même une tenue de cosmonaute complétaient ce musée.

La visite du « Palais des Pionniers » fut complète. Après les salles de jeux, on nous fit entrer dans la bibliothèque où les étagères semblaient bien fournies.

A chaque fois que nous rentrions dans un local, nous avions l'occasion d'échanger quelques gestes d'amitié avec les jeunes Soviétiques. Ils étaient vêtus d'une chemise et d'un short blancs et portaient tous un foulard rouge.

Bientôt, les accompagnateurs polonais nous firent comprendre qu'il fallait rejoindre le car. Quelques dizaines de minutes plus tard, nous nous retrouvions devant un grand bâtiment. Il avait plu et nous devions éviter d'énormes flaques qui s'étalaient sur le trottoir.

On s'installa au beau milieu d'une grande salle circulaire. En fait, il s'agissait d'un Planétarium où se projetaient les images du cosmos tandis que les murs représentaient le panorama de Moscou en ombres chinoises. C'était comme, en quelque sorte, des images de synthèse, trente ans avant leur vulgarisation. Les couleurs produisaient une réelle fascination sur les spectateurs. Les jaunes, les ocres et les rouges se détachaient des bleus et des noirs en accentuant l'impression d'immensité de l'univers. Je trouvais cette visite très intéressante et fort éducative, du moins par rapport à ce que j'avais pu en comprendre.

En guise de déjeuner, un panier pique-nique nous fut distribué et, en faisant la fine bouche, je finis par en dédaigner les trois quarts.

L'après-midi devait se passer dans un grand parc botanique situé au bord de la Moskova. Une immense roue en délimitait, bien au loin, l'extrémité. Des tables aménagées pour jouer aux échecs se trouvaient ici et là, accueillant de nombreux joueurs, absorbés par leur jeu.

Nous avions quartier libre et nous pouvions flâner à notre guise dans les interminables allées du parc. Avec Jacky, le seul avec qui je puisse tenir une conversation suivie, j'avais rejoint un groupe de Polonaises. Nous étions en train de nous échanger des sourires et quelques bribes de phrases lorsqu'une terrible averse nous força à trouver refuge sous un vieux manège de chevaux de bois.

Les filles étaient intriguées par mon appareil photo, un « Kodak », bien carré dans son étui en cuir, que ma tante m'avait offert pour ma communion.

On commença alors à faire plus ample connaissance. La chose était possible puisque deux Polonaises parlaient un peu d'anglais, c'étaient Barbara et Asia.

La pluie avait cessé et bien vite, elles nous firent signe de rejoindre le groupe. Elles avaient l'avantage de connaître le programme tandis que nous autres, Français, nous nous laissions totalement guider.

Pourtant, il eût été navrant de rater la suite de l'emploi du temps puisque les organisateurs avaient prévu une balade en bateau-mouche sur la Moskova.

Ce fut presque naturellement que je me retrouvais à côté d'Asia sur la banquette et, tandis que nous dérivions au fil de l'eau, chacun de nous utilisa sa première année d'anglais pour se présenter à l'autre. Asia était grande, le visage allongé et anguleux. Dans sa tenue grise, avec ses yeux couleur noisette et ses cheveux mi-longs et bouclés, elle me parut tout de suite très belle. Elle s'appelait Joanna, Asia, se prononçant « Assia », étant le diminutif de ce prénom. Elle était la fille d'un médecin et habitait à Katowice, une grande ville du sud de la Pologne. A quelques mois près, nous étions du même âge.

Ce voyage en bateau fut délicieusement long et, pour comble de bonheur, notre retour à l'hôtel se fit à pied, en passant à proximité du stade Lénine. Si bien que je pus rester avec elle encore un bon moment.

Le dîner me sembla copieux, de toutes façons, j'avais une faim de loup.

La soirée se prolongea avec des chants et des danses alternativement exécutés par des Russes et des Polonais.

Mon moral était au beau fixe En me couchant, je souhaitais déjà être au lendemain pour revoir Asia. Ce n'était pas fini...



Vendredi 8 juillet 1966

A présent, j'étais habitué aux petits déjeuners locaux et j'acceptais de bon cœur la saucisse qui me fut proposée. J'avais rejoint un groupe de Polonais à table en leur lançant un original « good good miam miam » Il s'agissait peut-être d'une utilisation peu banale de l'anglais, mais cela avait pour mérite que l'on puisse se comprendre.

Dans la salle de restaurant, il n'y avait que du brun, les filles n'étaient pas encore arrivées. Jacky, qui avait déjeuné avant moi, vint me chercher. Lise nous attendait. Elle pouvait consacrer sa journée de vendredi tout entière pour nous deux.

Nous allions visiter Moscou en privé et si la proposition m'apparaissait, certes, comme un privilège, je voyais en même temps s'échapper l'opportunité de me retrouver dans le car à côté de ma petite Polonaise. De toute façon, mon souhait n'aurait pu se réaliser facilement, car les filles ne semblaient pas trop vouloir se mélanger avec les garçons.

Dans un premier temps, Lise nous fit courir les magasins. Elle se souvenait de la mésaventure survenue à ma valise à la descente de

l'avion et s'était mis en tête de trouver quelque chose qui puisse la réparer. Si Lise savait, elle, ce qu'elle recherchait, moi je n'en n'avais aucune idée.

Quoi qu'il en soit, l'expérience fut intéressante car elle nous permit d'aller de boutique en boutique et cela n'avait rien à voir avec les commerces que j'étais habitué à fréquenter, à Tours où à Saint Pierre des Corps.

Les rayonnages ne regorgeaient pas de marchandises, bien au contraire, ils étaient plutôt clairsemés.

Le scénario se répéta plusieurs fois, Lise expliquait ce qu'elle voulait et son interlocuteur, d'un air désolé, lui suggérait d'aller voir ailleurs.

Finalement, après plus d'une heure de pérégrinations, je me retrouvais avec une grosse poignée en bois d'où partaient quatre sangles destinées à être attachées autour de ma valise.

Lise était soulagée et nous emmena ensuite voir un film dans un cinéma circulaire. En 1966, à Moscou, des vues de paysages de l'U.R.S.S étaient projetées dans des conditions similaires à celles maintenant réalisées au « Futuroscope » à Poitiers !

Ce que j'aimais à Moscou, c'était lorsque Lise nous faisait prendre le métro. Le marbre, les décors et l'impeccable propreté en faisaient un lieu somptueux. C'était comme si j'étais en train de visiter un musée.

Par ailleurs, les gens semblaient plus calmes, peut-être plus résignés, et ne cherchaient pas à se bousculer comme pouvaient le faire certains Parisiens qui tentaient de jouer des coudes pour se faufiler avant la fermeture des portillons.

En sortant du métro, Lise nous expliqua qu'elle nous emmenait maintenant à l'Exposition à cette époque appelée, non sans emphase : « Exposition permanente des réalisations de l'économie nationale ».

Une statue imposante dominait l'entrée et représentait la symbiose des travailleurs. L'ouvrier et la kolkhozienne s'élançaient vers un monde meilleur, l'un brandissant le marteau et l'autre, la faucille.

Plus tard, j'apprendrais que cette œuvre de Vera Moukhina avait été réalisée en 1937 pour l'Exposition Internationale de Paris.

Ce gigantisme faisait d'ailleurs pendant au pavillon de l'Allemagne, alors nazie, qui se trouvait juste en face.

Un autre monument s'élevait bien haut dans le ciel et rappelait le lancement par l'U.R.S.S du premier satellite artificiel du monde.

Pour profiter pleinement de l'ensemble de l'exposition, il était conseillé d'utiliser un petit train.

Au centre de la Place de l'Amitié des Peuples un vaste bassin alimenté par des jets d'eau était agrémenté par des statues en or qui représentaient chacune une République de l'Union.

Avec Lise, la visite du pavillon de l'Astronomie fut instructive car elle nous expliquait dans notre langue tout ce que nous pouvions voir.

Des télévisions couleurs diffusaient des interviews de Youri Gagarine, des photos et des sculptures rappelaient l'exploit accompli par les petites chiennes Laïka et Mirka. Des tenues orange de cosmonautes et des parties de « Soyouz », étaient également exposées.

L'imposante reproduction d'un cheval blanc annonçait que l'on était à présent devant le bâtiment réservé à ce noble animal. Un petit groupe se trouvait au pied de la sculpture et plus nous approchions, plus je distinguais du marron, du blanc et du rouge. Il n'y avait plus de doute, c'était bien des Pionniers polonais, les « nôtres » de surcroît.

Bientôt, toute la délégation eut tôt fait de se regrouper et en me voyant, Asia s'approcha de moi pour me dire qu'ici, c'était beau. D'un coup, pour moi ce n'était plus seulement beau, c'était merveilleux !

Les responsables polonais et Lise s'étaient mis d'accord pour que nous puissions partager leur pique-nique dans l'enceinte de l'Exposition, si bien que je fis le reste de la visite tout près de celle qui déjà, me faisait grossir le cœur sans que je ne pusse plus rien y faire.

Pour rejoindre la Crimée, il était convenu que nous quittions Moscou dans la soirée et avant de nous laisser, Lise souhaitait nous montrer le lieu mythique de la capitale, la Place Rouge. Il fallait voir avec quelle fierté Lise nous parlait de « sa » place, l'un des plus beaux endroits du monde selon elle !

J'appris un mot nouveau : « *Krasnaïa plochad* », autrement dit « place rouge » puisqu'en russe « *krasnaïa* » veut dire à la fois « belle » et « rouge ».

Il est vrai que l'endroit était impressionnant, avec ses sept-cent mètres de long, ses cent-trente mètres de large et son sol entièrement pavé. Je me trouvais à l'endroit même où se déroulaient les grands défilés militaires pour le 1^{er} mai ou les commémorations de la Révolution d'Octobre !

En cette journée ensoleillée de début juillet, il y avait beaucoup de monde sur cette place bordée sur la droite par l'imposant mur du Kremlin et la tour Saint-Sauveur.

A un endroit particulier, une foule dense se pressait et une queue interminable se déroulait jusqu'à une petite pyramide en marbre rouge. Il s'agissait du mausolée de Lénine.

Au fond, la place semblait être clôturée par la cathédrale de Basile le Bienheureux. Avec ses neufs clochers multicolores ressemblant à des glaces italiennes, cette basilique me parut amusante. Lise nous raconta une légende selon laquelle le tsar Yvan IV, dit Yvan « le Terrible », aurait fait crever les yeux de tous ceux qui avaient bâti cet édifice pour les empêcher de réaliser quelque chose de plus beau par la suite.

Maintenant, nous faisons partie de tous ceux qui piétinaient pour approcher la sépulture de Lénine.

Finalement, à force de patience et de progression à petits pas, je parvins à la hauteur des deux gardes, presque statufiés, qui indiquaient que nous étions enfin arrivés à l'entrée du local. Lentement, en suivant la foule et dans un silence total, je pus voir Lénine, reposant embaumé dans son cercueil au couvercle de verre. En fait, on ne voyait que la tête, le reste du corps étant recouvert d'un drap. Cette vision m'impressionna.

Non pas pour avoir vu quelqu'un de mort, ça je l'avais déjà fait, mais parce que cet homme qui semblait dormir, était avait rendu l'âme depuis plus de quarante ans ! Dorénavant, je pourrais dire : « Je l'ai vu ! » Depuis mon plus jeune âge, j'avais toujours entendu mes parents vénérer Lénine.

D'ailleurs, à Saint Pierre des Corps, je demeurais non loin de l'avenue de celui qui était considéré comme le sauveur du peuple, le père de la Révolution, le juste, le bon, l'idole... Un saint homme en quelque sorte, bien que le terme n'aurait pas été approprié du tout. Sans connaître la vie de Vladimir Ilitch, j'avais eu maintes fois l'occasion de le voir en photos dans certaines brochures communistes ou encore, la veille dans le « Palais des Pionniers ».

On le voyait avec sa femme, son chien, dans son bureau, dans sa datcha, en train d'haranguer la foule...

A ce moment, en quittant les lieux quasi sacrés, j'étais fier d'arborer l'insigne qui m'avait été offert dans l'avion.

En fait, à cette époque, pour moi il y avait le gentil Lénine et le méchant Staline. Cela tombait bien puisque Lise m'apprit qu'à partir de Khrouchtchev (tiens ! encore un autre « tch »), le vilain Joseph avait été relégué dans un des nombreux casiers aménagés dans le mur du Kremlin. Bien fait, na !

Lise, qui n'oubliait pas que nous avions un train à prendre, nous fit presser l'allure pour nous diriger vers l'intérieur de l'enceinte.

Au milieu de toutes ces cathédrales et palais aux toits rehaussés par des dômes d'or, ce qui m'intrigua le plus sur le moment, ce furent l'énorme cloche brisée et le roi des canons. La première pesait

deux cents tonnes et le second, quarante. Outre le gigantisme, leur autre point commun résidait dans le fait que l'un et l'autre ne servirent jamais.

Avant de rentrer, notre charmante guide nous fit traverser la place pour nous emmener au « Goum », une galerie marchande qui accueillait des petites boutiques d'état et où les francs et les dollars étaient mieux accueillis que les roubles.

A présent, les gens sortaient du travail et il y avait beaucoup de monde dans le métro. Quel dommage de ne pouvoir s'asseoir, je commençais à en avoir plein les jambes.

A l'hôtel, les Polonais étaient en pleine effervescence. Leurs bagages étaient déjà regroupés dans le hall. A mon tour, je descendis ma valise, rafistolée grâce à la poignée miracle, mon sac de sport et mon fameux carton maintenu par une ficelle.

Des Pionniers soviétiques étaient venus nous dire au revoir et nous avaient offert, une fois de plus, une brassée d'insignes. Il s'agissait d'une sorte de « pin's » qui s'accrochaient sur le vêtement pas un système de type épingle de nourrice. Quelques photos de groupe furent ensuite prises devant l'hôtel et vers dix-huit heures, le car se dirigea vers la gare.

J'étais triste de devoir quitter Lise, pourquoi ne pouvait-elle pas venir avec nous en Crimée ?

Elle m'expliqua qu'elle essaierait de nous rejoindre, qu'elle connaissait bien l'endroit où j'allais pouvoir retrouver mes compatriotes français. Il y avait bien longtemps que je les avais oubliés, tous ceux-là...

Enfin, elle s'amusa beaucoup du fait que je sois souvent aux côtés d'une Pionnière polonaise et elle me dit alors en riant : « *Tu vois, tu ne seras pas tout seul, là-bas* ».

Dans le car, les Polonais chantaient encore, ils attendaient maintenant le moment de se retrouver au bord de la Mer Noire.

Tout de même, aussi stricte que fût la discipline chez ces Pionniers, personne n'avait trouvé à redire lorsque j'étais venu m'asseoir à côté d'Asia. Très complaisamment, Barbara m'avait laissé la place.

A l'heure prévue, une grosse locomotive à vapeur entra en gare. Fils et deux fois petit-fils de cheminot, je savais que les numéros des locomotives correspondaient au nombre de petites roues devant, de grandes roues au milieu et de petites roues à l'arrière. A Moscou, la machine paraissait imposante mais, fort occupé à discuter avec les autres, je ne prêtai guère d'attention au nombre de roues.

En montant dans la voiture, les monitrices prirent bien garde à récupérer les filles et les moniteurs, les garçons. La chose était cette fois-ci sérieuse, puisqu'il s'agissait de compartiments à couchettes. Le wagon-lits était dans l'ensemble assez confortable et nous essayions tous de nous installer le mieux possible.

C'était préférable puisqu'il était alors dix-neuf heures et nous n'arriverions à Simféropol que le lendemain à dix-sept heures. Lorsque le train quitta la gare moscovite, nous savions que c'était parti pour un voyage de mille quatre cents kilomètres, soit vingt-deux heures en train !

Les responsables avaient ordonné que personne ne se promène dans les couloirs avant que le dîner ne soit servi.

Disciplinés, Mietec, Kuitec, Benec, Youri, Jacky et moi-même, attendions le service. J'étais même impatient, parce que la visite de la Place Rouge m'avait creusé l'appétit.

J'avais baissé la vitre et, le nez au vent, je m'amusais à voir défiler le paysage. L'escarille que je reçus en plein dans l'œil arrêta soudainement mon petit jeu.

Un employé de la S.Z.D, « *Sovetskaja Zeleznaja Doroga* », autrement dit la compagnie des chemins de fer soviétique, apparut avec un plateau. Il semblait tout heureux de nous apporter quelques biscuits, du poisson à la tomate et un ersatz de friandise. Invariablement, la boisson fut constituée de thé.

C'était bien maigre. Depuis mon départ de ma bonne ville de Saint Pierre des Corps, je traînais partout ce fameux carton bien fermé, avec sa ficelle enroulée autour.

Il s'agissait en fait d'un « petit en-cas » que ma mère avait préparé pour la première soirée, c'est-à-dire pour le mardi soir, lorsque j'aurais dû voyager vers Berlin. En cette soirée de vendredi, j'étais bien dans un train, mais un autre train... pour une autre destination...

Lorsque ma mère me faisait un panier pique-nique, il y en avait toujours pour un régiment, si bien, qu'en dénouant la ficelle, ce fut comme si je venais d'ouvrir la porte de la caverne d'Ali Baba. Au moins, avec ce coup d'éclat vis-à-vis des Polonais, je n'aurais plus à transbahuter mon carton...

Evidemment, depuis quatre jours, le pain de mie avait un tantinet verdi, mais le reste était plus que consommable et en un rien de temps, la boîte de pâté « Olida », les portions de « Vache qui rit », le paquet de petits beurres, les gaufrettes, la tablette de chocolat et les barres de pâtes de fruits furent englouties.

Nous eûmes toutefois à partager avec quelques autres des compartiments voisins, car notre petite « bombance » à six avait vite été connue de tout le monde.

Lorsque Barbara et Asia entrèrent dans notre antre pour nous dire bonsoir, j'avais toutefois réussi à leur préserver le pain d'épices et les bonbons.

Le train roulait dans les profondeurs de la nuit alors qu'un orage illuminait le ciel.

Demain, au bout du voyage, il y aurait la Crimée... En regardant les éclairs filtrer à travers les rideaux, je me demandais comment cela allait être là-bas, à Artek.

Moi, j'étais bien à Moscou, avec Asia...



Samedi 9 juillet 1966

IL était huit heures du matin. La nuit agitée avait laissé place à un début de journée bien ensoleillée.

Quelqu'un avait apporté des biscuits et du thé mais je laissais ma part aux autres. Après un brin de toilette effectué dans le cabinet prévu à cet effet, je tirais une chemise bleu ciel de ma valise. Il était temps d'arriver, la réserve commençait à s'épuiser.

Je laissais filer le temps entre le couloir et mon compartiment. Un groupe de Pionniers soviétiques s'arrêta pour nous saluer. L'un d'entre eux avait des timbres et, heureusement, j'avais apporté une belle série d'oblitérés français. Chacun de nous parvint à trouver son bonheur jusqu'au moment où je vis arriver Asia, qui voulait se promener dans le train.

Le point commun qu'Asia partageait avec moi, c'était sa curiosité, son désir de tout découvrir.

Nous étions en tête du convoi, à proximité du restaurant et manifestement, en première classe avec wagons-lits.

Notre progression vers l'arrière nous amena bientôt vers les secondes. Il y avait du monde, mais les passagers n'étaient pas trop

serrés. Ils paraissaient plutôt équipés pour endurer un long voyage. Par moment avec juvénilité et espièglerie, nous nous montrions une grosse dame ou bien un monsieur à l'allure bizarre et nous nous regardions tous deux en pouffant de rire. Nous avançons, toujours, remontions le temps en quelque sorte.

Nous étions parvenus en troisième classe et les banquettes étaient en bois. A présent, la voiture était très peuplée.

Certains de ces gens devaient probablement se demander qui étaient ces deux jeunes, l'une en uniforme gris et l'autre en bleu.

Des paniers, des cageots, des valises et des cartons encombraient l'allée. Il était maintenant temps de faire le chemin inverse.

Le train se mit à ralentir, il arrivait dans une ville qui me parut importante.

Cette fois-ci, ma connaissance moyenne de l'alphabet russe ne me permit pas de déchiffrer le nom inscrit sur les panneaux. Il y avait bien des « D » ; des « R », des « S » mais cela ne me disait absolument rien.

Nous avons totalement ouvert une fenêtre du couloir pour mieux voir les gens qui s'affairaient sur le quai, qui descendaient ou qui montaient et ceux qui avaient beaucoup de peine à se quitter.

Parmi eux, il y avait une paysanne qui semblait vendre quelque chose. Elle s'approcha de notre fenêtre et nous tendit un cornet confectionné avec du papier comme ceux que les bouchers utilisent pour l'emballage extérieur. Dedans, il y avait des cerises de types « cœurs de pigeon ». Manifestement, c'était un cadeau et je devinais que notre foulard devait y être pour quelque chose. Je prononçai un fier « *Spassiba* » pour remercier la « Babouchka ».

En picorant dans notre cornet, on s'en retourna vers notre voiture. Je retrouvais Jacky et lui expliquais notre expédition et notre rencontre avec la dame du quai. Au moins lui, savait que nous étions à Dniepropetrovsk. A partir de ce moment, cela me parut d'une logique limpide en regardant le panneau. Notre halte avait duré une

bonne vingtaine de minutes quand le train se remit en route. Bientôt, il enjamba un large fleuve. Il s'agissait du Dniepr, qui lui aussi descendait vers la Mer Noire, mais plus lentement.

Après un nouvel arrêt aux alentours de midi, cette fois-ci à Zaporjje, le déjeuner fut servi au wagon-restaurant. Pour moi, c'était la première fois que je mangeais dans un tel lieu et j'aurais absolument apprécié... s'il n'y avait eu la nourriture qui nous fut servie.

En passant dans un village, j'eus le temps de voir un groupe de personnes qui se pressaient autour d'un fourgon ressemblant à une grosse cuisinière. Je me dis simplement qu'ils attendaient pour manger...

Plus tard, en me dirigeant vers le compartiment d'Asia, je vis Jacky qui était entouré de Pionnières portant un foulard qui ressemblait au nôtre, à la différence qu'il avait une bande bleue après la rouge. En fait, il s'agissait d'Allemandes de l'Ouest qui s'amusaient à lui dire « bonjour chéri » en français. Je le laissais au milieu de cette agréable compagnie et passais le reste du temps avec Asia, à parler de la France, de la Pologne, de Katowice, de la guerre, la Deuxième bien sûr.

Vers quatorze heures, le train fit halte à Méliopol puis, une heure plus tard, à Novoalexéïevka. Sur la carte accrochée au bout du couloir, nous avons vu que cette ville n'était plus très loin de la mer. Dans trois heures, nous serions à Simféropol. Ce voyage, qui me laissa le plus merveilleux des souvenirs parmi tous ceux que je pourrai accomplir par la suite, allait s'achever dans trois heures. J'aurais presque voulu que ce train ne s'arrêtât jamais, et qu'il roulât sans cesse, vers une ville toujours inaccessible.

Il était maintenant évident que nous prenions grand plaisir à être ensemble. D'ailleurs, n'était-ce pas elle qui était venue me chercher le matin pour visiter le train : « *Walking together in the train ?* » avait-elle demandé.

Le paysage devenait splendide. Durant de nombreux kilomètres, la voie ferrée était aménagée au beau milieu de la mer.

Nous empruntions le long ouvrage qui relie l'Ukraine à la presqu'île de Crimée en traversant la mer d'Azov. Cela évitait d'obliquer vers Kherson pour rejoindre l'isthme de Perekop.

A partir de seize heure trente, tout bougea, une sorte de branle-bas semblait agiter les compartiments. Nous allions arriver.

A Simféropol, le temps était gris, l'ambiance était bizarre, pour ne pas dire morose. Ce qui me surprit le plus, c'est que l'on nous conduisit dans une sorte de dispensaire situé aux abords de la gare. Peut-être s'agissait-il de contrôle destiné à éviter l'introduction de maladie contagieuse dans le camp ? Les médecins décelèrent un peu de fièvre chez Jacky. Était-ce une résultante de sa rencontre avec les Allemandes ?

Dans ce cas, avec ma petite polonaise, j'aurais dû être déclaré en état de grave hyperthermie ...

Après cette séance d'auscultation, on nous fit monter dans des cars. Nous voyageions maintenant avec des Allemands de l'Ouest, et Jacky avait retrouvé ses copines. La délégation polonaise devait être dans un autre véhicule.

Il restait un bon bout de chemin à parcourir sur les routes sinueuses pour rejoindre Artek.

Inconsciemment, cette visite médicale avait réveillé les angoisses qui m'assaillaient avant de partir. Au cours des deux derniers mois qui avaient précédé ce voyage, Michel n'avait pas manqué de me raconter ce qu'il avait lui-même vécu à Artek. Quel que fussent exaltants les récits qu'il me faisait, je n'arrivais pas à m'imaginer les lieux. Cela ne semblait pas correspondre à la colonie de vacances où j'étais allé l'année précédente à Bagnères de Bigorre.

Comment pouvait bien être fait ce qu'il appelait « le camp d'Artek ? ».

En fait, c'était ce mot : « camp », qui générait en moi une sorte de malaise, à la fois inconscient et indéfinissable.

Bien que je n'eusse alors que douze ans, j'avais déjà vu le film « *Mein Kampf* » au cinéma et de nombreux autres documentaires sur la déportation. Sans que je ne puisse rien faire pour me corriger, je m'étais de nombreuses fois figuré les lieux, avec de longs baraquements en planches, des étages de valises et des monceaux de lunettes et d'objets personnels.

Malgré tous mes efforts pour chasser cette idée de mon esprit, en roulant vers le camp d'Artek, cette vision tout aussi ridicule que morbide, me hantait toujours...

La forte pluie qui nous avait accompagnés depuis le début de cet interminable voyage perdait de son intensité au fur et à mesure que nous nous approchions du littoral. Il était presque vingt heures lorsque le car se présenta à l'entrée du camp.

Une large banderole rouge était tendue au dessus de la route, et portait l'inscription « *Pazhalska Artek* », « Bienvenue à Artek » en grosses lettres cyrilliques jaunes.

A présent, il fallait suivre le mouvement et commencer par nous séparer de nos bagages. On nous pria également d'aller prendre une douche

A cette heure, la chose pouvait paraître surprenante mais après vingt-deux heures de train et trois heures de bus, cette obligation m'apparut des plus revigorantes.

Ensuite, l'on nous remit la tenue d'Artek, une chemisette et un short, en tissu léger et de couleur bleu ciel.

Nous pensions retrouver la délégation française aussitôt après mais ce ne fut pas le cas.

On nous conduisit au réfectoire, un bâtiment immense confectionné par des sortes de parapluies inversés retenus par des piliers. Ainsi, il n'y avait ni murs, ni portes, ni fenêtres. A cette heure, il était totalement vide, il y avait longtemps que tout le monde avait fini de dîner.

Nous étions là, tous les deux, Jacky et moi, à faire le nez sur ce qu'on venait de nous apporter et à attendre l'arrivée des autres.

Où étaient passés les Allemands, les Russes qui étaient arrivés en même temps que nous, et surtout, qu'étaient devenus les Polonais ? Personne ne pouvait nous apporter la réponse et nous nous retrouvions deux seuls Français dans un restaurant qui devait servir plusieurs centaines de repas.

Il était plus de vingt deux heures lorsque quelqu'un nous dirigea vers le bâtiment qui accueillait les « Vaillants ».

La plupart des garçons étaient couchés et à voix basse, les rares qui ne dormaient pas, nous accueillirent et nous indiquèrent les lits qui nous restaient.

J'étais couché, mais le sommeil ne venait pas. Cette fois-ci, j'étais vraiment à Artek. Comment allait se passer ce séjour ? Que le temps à Moscou était bon et cette journée en train n'avait-elle pas été merveilleuse ? Pourrais-je revoir Asia ? Alors, je me mis à pleurer...



Dimanche 10 juillet 1966

UNE espèce de musique vint s'immiscer dans mon songe... J'ouvris les yeux. Déjà, des garçons étaient debout et commençaient à s'habiller. « *Alors, vous êtes arrivés ? Il faut aller à la gym* », me lança mon voisin de lit. Il faisait grand jour et, pour la première fois, je découvrais le dortoir. Il était spacieux et comptait une douzaine de lits. Je m'approchais de la large baie vitrée, la mer s'étalait à perte de vue et disparaissait à l'horizon. « *T'as vu, c'est chouette, on est juste au bord. Y'en a qui sont perchés là-haut dans la montagne* » me dit alors un garçon de petite taille qui couchait près de la fenêtre. Je découvrirai par la suite que nous étions au camp maritime, « *Taborou morskoy* » et qu'il y avait d'autres camps montagnards.

Il faisait beau. Déjà le soleil illuminait le ciel et se reflétait dans la mer comme s'il donnait naissance à une multitude de petits poissons argentés. Ce n'était pas pour rien que l'on avait baptisé cet endroit : « la Côte d'Azur soviétique ».

Quelques années après la Révolution d'Octobre, Lénine avait décidé que la Crimée serait désormais « un lieu de repos pour les travailleurs ». Ce devait être une réaction bolchevique au fait que de-

puis la fin du dix-neuvième siècle, l'endroit était devenu lieu de vilégiature et avait vu pousser de nombreuses villas luxueuses. Lénine mourut le 21 janvier 1924 mais dès l'année suivante, un de ses amis, le docteur Simoniev Solokiow engagea la construction du camp d'Artek, dans le but d'accueillir de jeunes Moscovites malades.

Situé à quelques kilomètres de Yalta, à la limite est de la côte sud, ce camp fut installé entre la petite cité balnéaire de Gourzouf et le mont « *Aiou-Dag* », autrement appelé « la Montagne de l'Ours ».

Le 16 juin 1925, les premiers enfants hébergés dans ces lieux hissèrent le premier drapeau de l'histoire d'Artek. A cette époque, il s'agissait seulement de quelques tentes mais, à partir de 1928, celles-ci furent remplacées par des baraquements militaires. Pendant l'occupation allemande en Crimée, Artek fut utilisé par la Wehrmacht.

Ce fut à partir de 1957 que le camp prit une allure résolument moderne. A l'instigation de Khrouchtchev, avec le mélange de béton, de métal et de verre, les bâtiments étaient le résultat d'une architecture d'avant-garde. La place était considérable puisque les constructions s'épalaient sur une zone de deux cent trente hectares. Dans l'idée du dirigeant soviétique de l'époque, celui qui avait un jour frappé avec sa chaussure sur le pupitre de l'O.N.U, la finalité d'Artek devait être multiple : « former des hommes nouveaux », en récompensant par ces vacances les jeunes Pionniers, les familiariser à un mode de vie quasi militaire et enfin, accueillir des enfants étrangers pour montrer au monde ce qu'étaient des « enfants libres et heureux ». En quelque sorte, Artek devait servir de vitrine à l'U.R.S.S.

Depuis, c'était Brejnev qui dirigeait le pays et le petit réchauffement perçu à un moment avait fait place au recul glacial de la « Guerre froide ». Les travaux dirigés par l'équipe d'Anatoli Polianski s'achevèrent un peu avant 1965, c'est-à-dire pour le quarantième anniversaire du camp. Si bien, que ce fut un complexe pour ainsi dire flambant neuf que je découvris en 1966.

La première chose que devait faire un Pionnier bien discipliné, c'était de se rendre au saut du lit sur la grande place pour y effectuer des mouvements de gymnastique. L'endroit était immense et les

jeunes affluaient de partout. Bientôt, tout ne fut plus qu'une large bande composée de garçons et filles, vêtus de short et maillot blancs.

Chaque délégation avait son emplacement bien déterminé et, aux sons d'un accordéon, nous devions tous faire les exercices imposés par une voix qui s'échappait des haut-parleurs. En fait, c'était assez comique puisque la majorité des jeunes devaient attendre de voir ce qu'allaient faire ceux qui comprenaient le russe pour ensuite les imiter.

Cela causait nécessairement un décalage qui venait perturber la parfaite synchronisation que pouvaient espérer ceux qui dirigeaient l'exercice. Le petit jeu dura une vingtaine de minutes mais me parut trop long. Dire que j'avais été dispensé d'éducation physique tout au long de la sixième !

Enfin l'accordéon cessa et l'on s'en retourna au bungalow. Nous avions alors un peu plus d'une heure pour nous laver, faire notre lit et ranger le dortoir. Il valait mieux, car des inspections pouvaient avoir lieu à tout moment.

Je vivais une situation totalement paradoxale. Alors que depuis ce matin, de plus en plus de monde parlait en français autour de moi, j'avais l'impression d'être totalement dépaysé. Bien sûr, tous les « Vaillants » et « Vaillantes » que je rencontrais progressivement m'accueillaient gentiment en me demandant des détails sur mon voyage, mais cela ne m'empêchait pas toutefois d'éprouver une sorte de malaise indéfinissable. Je semblais avoir perdu tous mes repères.

Etait-ce le fait d'avoir passé près de vingt-quatre heures en vase clos dans un train ?

Huit heures et demie approchaient et l'on m'expliqua qu'il fallait retourner sur la Place de l'Amitié, afin de participer à la levée des drapeaux. Une fois de plus, docilement, je suivis la troupe.

Les Français étaient arrivés le vendredi matin et ils semblaient s'être parfaitement habitués aux lieux et accoutumés au rythme de vie pratiqué à Artek.

Jusqu'à présent, Jacky et moi, n'avions encore vu l'ombre d'un « mono » et ce fut à cette occasion que je fis la connaissance de nos deux accompagnateurs, Roger et Eliane.

Il faut dire que Roger ne résidait pas dans le bungalow qui nous avait été affecté. Dans une chambre contiguë à notre dortoir, celui qui avait la charge de veiller sur nous était Russe, il s'appelait Alexandre.

La Place de l'Amitié, sur laquelle j'avais fait mes mouvements séraphiques, était délimitée par les gradins aménagés du côté de la montagne. Il y avait une douzaine de travées et ceci, sur trois rangées. Tout au sommet, un mur était décoré par des peintures représentant les drapeaux du monde et des images de gens aux visages radieux tandis que le mot « paix » était décliné dans toutes les langues. Au pied, sur le côté droit des gradins, une plateforme était destinée à accueillir les musiciens. A l'opposé, la Place se terminait par une terrasse qui surplombait la plage et qui regroupait tous les mâts des drapeaux.

Bien évidemment, les plus nombreux étaient les Pionniers soviétiques et cela occasionnait une ondulation de petits foulards rouges. En jetant un coup d'œil sur la droite, j'eus la satisfaction de voir que les Polonais étaient là, mais je ne parvins pas à apercevoir Asia.

Onze drapeaux furent levés ce matin-là. Ils correspondaient aux pays, qui étaient désormais représentés à Artek, mais tous n'étaient pas encore arrivés.

Alors que les drapeaux montaient lentement le long du mât, je fus bien étonné de voir la plupart des Pionniers saluer en levant le bras droit et en inclinant l'avant-bras un peu au dessus de la tête. C'était tout de même impressionnant de voir toutes ces couleurs flotter dans le vent et ces centaines de main s'élever en même temps.

La cérémonie prit fin rapidement et Roger nous permit d'aller déjeuner. Comme tous les repas du matin, il fut riche en calories. S'il était un plus fréquenté que la veille au soir, le réfectoire n'en était pas pour autant surpeuplé.

J'avais compté sur ce moment du petit déjeuner pour espérer voir Asia mais, une fois de plus, je fus victime d'un « décalage horaire » entre son groupe et le mien.

En revanche, je fis la connaissance de « Francas », des « Francs et Franches Camarades » qui participaient à une sorte de chantier de jeunesse et qui prenaient leurs repas au réfectoire.

A la suite du petit déjeuner, l'on nous donna quartier libre. Tout le monde pouvait faire ce qu'il voulait. Tout le monde, sauf deux, Jacky et moi, puisque nous devons nous rendre à l'infirmerie du camp.

Après une minutieuse auscultation, réalisée dans un premier temps par un médecin puis ensuite, par un dentiste, je fus déclaré apte à effectuer le séjour dans le camp. Jacky l'était aussi et l'on pourrait se demander ce qu'il nous serait advenu si nous avions été médicalement refusés. Nous pouvions enfin rejoindre les autres sur la plage.

La zone de baignade était surveillée par un médecin, une infirmière, un maître-nageur tandis que deux hommes dans une barque, veillaient à ce que l'on ne dépassât point les bouées. Par ailleurs, il fallait nous aligner avant de se jeter à l'eau, pour être comptés et nous devons refaire la même chose à la sortie. Cette opération impliquait que nous ne pouvions nous baigner qu'en groupe et dans des tranches de temps bien déterminées.

Quand on avait pu y parvenir, l'eau était très claire, en dépit de son nom « Mer Noire » mais aussi très salée. Mais l'on n'était pas forcé de boire la tasse... En revanche, la plage était recouverte de gros galets noirs qui n'offraient pas la douceur du sable fin et qui, de surcroît, étaient extrêmement brûlants.

Pour Jacky et moi, le contact de l'eau fut éphémère puisque Roger et Eliane voulaient que nous nous rassemblions sur la terrasse située sur notre bungalow.

Le 14 juillet allait être consacré aux cérémonies de l'ouverture officielle d'Artek, mais également devait mettre à l'honneur la délégation française, par le biais de sa fête nationale. De toute la série de

fêtes et spectacles organisés tour à tour par les délégations, les Français allaient avoir le privilège d'ouvrir le bal, c'était le cas de le dire. Il s'agissait de décider du spectacle que nous allions présenter dans quatre jours.

Nous en étions là lorsque soudain, le son d'un clairon se fit entendre dans le ciel d'Artek. C'était cela que j'avais perçu le matin, à demi inconscient. Il était treize heures et cela voulait dire qu'il fallait nous rendre au réfectoire. Ce même clairon sonnait à dix-neuf heures pour indiquer le dîner et enfin à vingt-deux heures pour signifier qu'il fallait se coucher..

Partant du principe que nous nous levions tôt le matin et que le soleil tapait assez fort en début d'après-midi, il nous était pressément recommandé de rester tranquille dans notre dortoir.

Durant ce temps libre qui nous menait à seize heures, nous pouvions dormir, lire, écrire ou encore classer les insignes ou les timbres que nous avions échangés.

Enfin ! Je retrouvais Asia sur la plage. C'était la première fois, depuis la descente du train, la veille. Nous avons beaucoup de choses à nous dire, raconter notre arrivée au camp, échanger nos impressions, et ce n'était pas toujours facile. Le plus souvent, les gestes accompagnaient le verbe.

Comme son groupe était libre, nous avons projeté de découvrir un peu Artek ensemble et qu'elle me montre où elle logeait. Hélas, notre projet fit long feu car je dus suivre les autres Français pour voir, au camp montagnard, un spectacle que donnaient des Pionniers soviétiques. Après dîner, il y avait un bal sur la Place mais nous autres, nous devons répéter pour la fête.

Le « décalage horaire » était toujours de rigueur....



Lundi 11 juillet 1966

LA routine était-elle déjà en train de s'installer ? La séance de gymnastique, l'entretien corporel puis matériel, la levée de nouveaux drapeaux, le petit déjeuner avec saucisses et purée... Il semblait que tout était désormais prévu pour se dérouler selon un rituel quasi immuable.

A présent, je connaissais bien l'ensemble de mes compatriotes qui composaient notre délégation, huit filles et douze garçons. Proportionnellement, ces vingt « pré-ados » représentaient peu par rapport au nombre global de « Vaillants » répartis sur l'ensemble de la France à cette époque, et encore moins par rapport à la population correspondant à cette tranche d'âge.

Après le bain, pris dans les conditions toutes aussi contraignantes que celles vécues la veille, l'activité principale de journée se résuma en un seul mot : « répétition ». Il fallait préparer la fête, tout là-haut sur notre terrasse. Après les chants, nous devions répéter des danses et ainsi de suite...

L'heure du déjeuner arriva et c'était tant mieux. Non pas parce que nous aurions à manger mais plutôt parce que cela nous permet-

tait de souffler un peu. Du côté de l'assiette, il ne fallait pas s'attendre à un banquet et désormais, je savais qu'il valait mieux s'accoutumer aux pommes de terre et à la semoule servie au petit déjeuner, pour mieux supporter le midi, la ration de concombres et les fruits secs trempés dans le thé.

Le matin, nous avons vu s'élever quelques drapeaux nouveaux, ce qui signifiait l'arrivée d'autres délégations. Toutefois, le réfectoire n'était pas encore totalement rempli. Quoiqu'il en soit, l'organisation se mettait en place et les tables désormais attribuées aux délégations s'étaient vues décorées d'un petit drapeau du pays.

Il s'avéra que les deux tables réservées aux Français n'étaient pas suffisantes.

Il manquait deux places et tout aussitôt, j'en profitai pour demander « asile » auprès des Polonais. Il y eut alors un échange de chaises si bien qu'à la fin je me retrouvais assis à côté d'Asia. J'y vis là comme une sorte de connivence.

Il va sans dire que tout le reste du séjour, dès qu'il m'en était possible, je rejoignais cette place que je n'aurais voulu abandonner pour rien au monde.

Notre attitude disciplinée durant la sieste nous rapporta le droit de rester plus longtemps sur la plage, ce qui ne signifiait pas pour autant, dans l'eau.

Tout ce que je connaissais d'Artek jusqu'à présent, c'étaient le dortoir, le réfectoire, la plage, la Place de l'Amitié et l'infirmierie. Après le bain, deux camarades « Vaillants » entreprirent de me faire visiter les lieux. Parvenus sur les hauteurs, nous avons une vue superbe du camp et de la mer.

Après dîner, il y avait une séance de cinéma, mais pour nous autres, Français, la soirée se passa sur la terrasse, à travailler notre futur spectacle.



Mardi 12 juillet 1966

LA cérémonie « des couleurs » fut un peu plus longue que la veille. Le reste de la matinée se déroula lentement, comme je l'aimais, sur la plage en compagnie d'Asia.

Lorsque vers midi, je m'en revins au bungalow, des Français en vacances à Yalta visitaient nos locaux. Parmi eux, il y avait François Billoux, ancien ministre et rédacteur à « l'Humanité ».

Ils ne purent repartir qu'après avoir assisté à notre énième répétition et leurs bravos furent nos encouragements.

Cette visite inopinée nous fit arriver en retard pour le déjeuner et je me retrouvais alors tout seul à ma table...

Fichu « décalage horaire » !

Après la sieste, du travail nous attendait. Je m'étais porté volontaire pour être du groupe qui allait monter l'exposition. Il s'agissait de présenter la France par des photos, des cartes postales, des textes, des dessins et même des objets représentatifs. Cette exposition allait être vue par des centaines de Pionniers à partir du 14 juillet et nous prenions pleinement conscience de l'importance de notre travail.

Entre notre bungalow et la Place de l'Amitié, une sorte de petite agora séparait des bâtiments destinés à loger des Pionniers.

Tout comme sa voisine, mais sans les gradins, elle s'en allait buter contre la montagne et une grande fresque en mosaïque représentait les enfants de toutes les races, unis dans le même élan de fraternité.

Un bassin fait de gros galets remplissait presque le centre de cet espace qui se trouvait très fréquenté puisque de nombreux Pionniers habitaient dans ce quartier.

Près de la fresque, se trouvait une pièce, de taille moyenne, appelée « la chambre de Lénine ». C'est là que nous devions installer nos panneaux.

Tandis qu'à portée d'oreilles, une Pionnière jouait du piano dans le hall, chacun et chacune s'affaira pour écrire, dessiner, couper, coller et attacher. Roger parut satisfait de notre œuvre et pour toute récompense, il nous annonça, qu'après le dîner, nous aurions encore à répéter.



Mercredi 13 juillet 1966

ALORS que nous étions sur le point d'arriver à ce fameux 14 juillet, quel qualificatif pouvais-je attribuer à ce jour de la Saint Henri ?

Après réflexion, le terme qui convenait le mieux était « monotonie ».

Oui, c'était parfaitement cela, puisque la journée pouvait se résumer de la même manière que les précédentes : gymnastique, propreté, levée des derniers drapeaux, un peu de baignade et énormément de répétitions.

Heureusement, nous avons pu nous défouler pendant la sieste, les garçons du moins, avec une belle bataille de polochons. D'ordinaire ennuyeux, ce temps normalement consacré au repos avait semblé passer comme un éclair.

Après cette journée de préparation, nous savions ce que nous devions faire à la virgule près et connaissions nos mouvements sur le bout des orteils.

Aussi, la simple suggestion de superviser le tout, une dernière fois après dîner, déclencha un vent de fronde et notre mouvement de

contestation produisit ses fruits puisque l'on nous accorda quartier libre.

C'était formidable. Seulement, ce soir-là...il n'y avait rien de prévu dans le camp.

Je ne parvenais même pas à trouver la plus petite solution pour rencontrer Asia.

Finalement, avec quelques copains, j'allais me promener sur la plage, qui assez vite, allait se trouver entièrement plongée dans l'obscurité.

A notre retour, des fleurs et des cartes postales avaient été posées sur tous les lits.

L'une d'entre elles représentait la « Promenade » le long de la mer à Yalta et côté courrier, il était écrit : « *Cher Ami Français ! Nous vous félicitons à l'occasion de votre grande Fête Nationale, le 14 juillet. Que notre amitié soit éternelle et solide ! Les Pionniers soviétiques* ».

Il était temps qu'elle arrive, cette journée. Au moins nous n'aurions plus à passer notre temps sur la terrasse !



Jeudi 14 juillet 1966

LORSQUE le clairon se fit entendre à sept heures, personne ne fit d'histoire pour se lever. Même ceux qui avaient toujours beaucoup de mal pour quitter leur lit étaient déjà debout et fourbissaient leur tenue.

Enfin, ce tant attendu 14 juillet était arrivé !

La journée s'annonçait belle et empreinte de solennité. En outre, il n'y avait pas gymnastique et ce n'était pas pour me déplaire.

Peu avant huit heures, l'ensemble de la population du camp se regroupa sur la Place de l'Amitié.

Toutes les délégations étaient là et devaient se positionner en arc de cercle, face aux drapeaux. Le défilé se fit en marchant au pas et c'étaient les Français qui étaient en tête du cortège.

De nombreux drapeaux flottaient au vent léger. En premier lieu, il y avait celui de l'U.R.S.S mais également ceux des quinze Républiques qui composaient l'Union. Ils avaient tous le point commun d'être rouge et de porter l'étoile, la faucille et le marteau, mais par des bandes bleues, vertes, noires ou blanches, l'on pouvait recon-

naître s'il s'agissait de l'Ukraine, de la Biélorussie, de la Géorgie ou encore du Tadjikistan.

A leurs côtés, une vingtaine de drapeaux signalaient notamment la présence de Bulgares, de Tchécoslovaques, de Hongrois. Tous portaient le foulard rouge des Soviétiques. Il y avait également des Italiens, avec leur foulard rouge et vert, des Cubains, en bleu et blanc, des Sénégalais, en foulard turquoise, des Egyptiens, des Cyprotes, des Marocains, des Autrichiens et beaucoup d'autres nationalités.

En fait, il y avait presque tout le monde, hormis des Vietnamiens et des Américains...

La plupart du temps, les Pionniers soviétiques étaient vêtus d'un short, ou d'une jupe bleue et d'une chemise blanche. Quelquefois, ils portaient la chemise bleue assortie au short. C'était la tenue d'Artek, qui m'avait été fournie à mon arrivée et que je mettais de temps en temps.

Ce matin, la diversité des uniformes, des foulards et des drapeaux, composait un tableau bigarré et chatoyant.

Un nouveau groupe avait fait son apparition et s'était installé sur la plate-forme à côté des gradins. Ces jeunes étaient reconnaissables de par leur tenue bleu foncé ornée de galons blancs. C'étaient les Pionniers musiciens d'Artek.

A présent, tout le monde se trouvait bien ordonné, presque au garde-à-vous. Nous autres, Français, nous nous trouvions à la place d'honneur, près du podium.

La musique entonna l'hymne soviétique et des centaines de Pionniers se mirent à chanter :

- « *Soyouz nerouchimy respoublik svobodnykh* »,
- « L'union indestructible des républiques libres »,
- « *Spotila naveki velikaya Rouss* »
- « La grande Russie a uni »

- « *Da zdrastvouet sozdanny* »
- « Vive créé »
- « *Voleï narodov veliki mogouchi'y* »
- « Par la volonté des peuples, le grand et puissant »
- « *Sovetskiy Soyouz* »
- « L'union Soviétique »

Toute la puissance de ces voix d'enfants, à ce moment réunies, ajoutée à la qualité mélodieuse de cette musique écrite par Alexandrov et elle-même rehaussée par les cuivres et les percussions, me procura une étrange sensation, mêlée à la fois d'intense bonheur mais aussi d'angoisse.

Je me sentais oppressé, tant je trouvais ce moment fort.

Aux sons d'une autre musique solennelle, un autre drapeau fut apporté sur la Place. Il était très grand, il mesurait environ deux mètres sur trois et était porté par six Pionniers.

Sur un fond bleu ciel, il représentait une multitude de petits foulards de différentes couleurs. C'était l'emblème officiel d'Artek et il symbolisait l'amitié entre les peuples.

Tandis que l'orchestre interprétait l'hymne d'Artek, ce gigantesque drapeau était hissé sur le mât principal.

Des milliers de mains venaient de se lever pour saluer. Dans les rangs des Français, plusieurs d'entre nous en firent de même.

Toute la matinée se passa ainsi, immobiles dans nos rangs, nous entendions un extrait des hymnes nationaux.

Cette fois, j'éprouvais un sentiment de fierté, teintée de joie, en entendant « *La Marseillaise* » résonner si loin de sa source.

Lorsque la cérémonie d'ouverture fut terminée, des représentants de toutes les délégations vinrent nous apporter des cadeaux et chacun d'entre nous reçut un petit document cartonné rappelant la com-

mémoration du quarantième anniversaire d'Artek, qui avait eu lieu l'année précédente.

Le porte-parole que nous avons désigné le matin, prononça quelques mots de remerciements et l'on eut enfin l'autorisation de s'éparpiller.

En ce jour de 14 juillet, les cuisiniers avaient eu à cœur de mettre la tradition culinaire française à l'honneur. Si le bifteck et les frites ne furent pas à la hauteur de nos espérances, il restait toutefois la bonne intention et sincèrement c'était mangeable.

De toutes façons, cela changeait des concombres que l'on voyait invariablement arriver dans nos assiettes...

Et puis, à ma table, « La Pologne » ne semblait pas faire la fine bouche.

A seize heures, il nous fallait rejoindre la Place et cette fois-ci, nous étions installés sur les gradins.

Chaque délégation devait se présenter sur la scène et chanter quelque chose.

La journée étant placée sous le signe : « Messieurs les Français, tirez les premiers », notre groupe commença la série avec le traditionnel « *Chant des Vaillants* ».

Nous ne risquions pas le « couac », tant on le connaissait, mais aussi tellement nous étions prêts à assurer notre spectacle du soir.

Après les applaudissements, notre groupe rejoignit sa place et, les uns après les autres, les différents pays se présentèrent devant le public.

C'était maintenant le tour de la Pologne et le responsable présentait sa délégation. Il avait dû dire quelque chose concernant la France puisque nous sentions soudainement tous les regards portés sur nous.

Peut-être était-ce au sujet de notre fête nationale ? Le phénomène durait, il était toujours question des Français et il y avait comme une sorte de flottement.

Finalement, quelqu'un s'exprima en français pour appeler « Dominique et Jacky sur le podium ».

Il s'agissait de nous remettre le foulard des Pionniers polonais pour nous récompenser de notre attitude au sein de leur groupe. En quelque sorte, ils nous adoptaient, nous étions des leurs.

A partir de ce moment, ce fut comme si j'avais deux nationalités et je ne sortis plus sans porter les deux foulards, jusqu'au jour où je n'en n'aurais plus qu'un seul.

En regagnant les gradins, je laissai Jacky rejoindre les Français et j'allais m'asseoir à côté d'Asia.

Je repensais à cette nuit d'orage qui s'était produite la veille de mon départ.

Au lieu de me gâcher mes vacances, voire de les anéantir totalement, Jupiter leur avait donné une tout autre destinée. Sans ce contretemps, en voyageant normalement, je n'aurais jamais connu aussi bien la délégation polonaise et, Asia serait probablement restée bien anonyme dans cette multitude de jeunes Pionniers.

En ce temps là, même si je connaissais quelques chansons de Georges Brassens qui étaient fréquemment diffusées à la radio, je ne connaissais pas celle qu'il avait justement intitulée « *l'Orage* » et qui se terminait ainsi : « *Un certain coup de foudre assassin, dans le mille de mon cœur, a laissé le dessin d'une petite fleur qui lui ressemble* ».

Ô combien avait-il raison ce brave Georges !

Cet après-midi musical fut agréable et il était intéressant de voir évoluer tous ces jeunes de nationalités différentes et de tonalités diverses. Et puis, le simple fait d'être ensemble nous rendait heureux tous les deux. Nous nous amusions de tout et de rien. Bien sûr, le temps passa trop vite et il fallait déjà se rendre à l'inauguration de notre exposition qui fort honnêtement, rencontra un certain succès.

Puis, vint le moment tant attendu, celui de notre spectacle. Notre tour de chant débuta par « *La Marseillaise* », premier couplet, re-

frain, couplet des enfants, celui où « *nous entrerons dans la carrière quand nos aînés n'y seront plus* » et enfin le refrain.

Il se poursuivit par « *Le Chant du Départ* » et « *La Carmagnole* ». Celle-là nous amusait pour ses paroles « *Madame Vêto avait promis de faire égorger tout Paris (bis) mais son coup a manqué grâce à nos canonniers. Dansons la Carmagnole vive le son du canon (bis).* ».

Suivirent ensuite « *Le Chant des Partisans* », « *La Montagne* », de Jean Ferrat et enfin, « *Le Chant des Vaillants* ». Notre prestation s'acheva avec deux danses traditionnelles françaises.

A la fin, tout le monde descendit sur la place pour danser. Il s'agissait en effet du bal « donné par les Français ».

Très vite, l'endroit devint noir de monde et j'eus beaucoup de mal pour retrouver Asia. Comme elle dansait aussi bien que moi, il était préférable que nous allions nous promener dans les allées du camp en riant aux étoiles et en chantant.

Nous venions, inconsciemment, d'inaugurer une longue série d'escapades. Mais après tout, notre première « échappée » ne s'était-elle pas produite dans le train Moscou-Simféropol ?

J'étais fier parce que maintenant, nous nous donnions la main.

Lorsque je la quittai devant son bungalow, le clairon avait sonné le couvre-feu depuis une bonne demi-heure mais, que m'importait ?

A quoi pourraient désormais ressembler tous les autres 14 juillet, lorsque l'on est à dix jours de ses treize ans, que l'on vient de vivre une journée d'une telle intensité et que l'on est le plus heureux des garçons ?



Vendredi 15 juillet 1966

Que dire de cette journée de lendemain de fête ?
Qu'il fallut aller faire le quart d'heure de gymnastique ?
Que le grand drapeau d'Artek fut hissé pendant que tous les Pionniers saluaient ?

Qu'il y avait encore des concombres au déjeuner ?

Aussi bizarre que cela puisse paraître, nos répétitions nous manquaient presque.

Durant la sieste, nous avons dû faire un peu plus de chahut que d'habitude et une surveillante russe était venue nous dire un impératif « *To sleep* ». Au lieu de nous impressionner, cette utilisation du verbe anglais « dormir » sans être conjugué, nous amusa beaucoup et pour le reste du séjour, cela lui valut le surnom de « *Ton slip* ».

A cet âge, on s'amuse comme on peut...

Le reste de l'après-midi devait être consacré à une séance de photos. Nous devions transporter des bancs et nous installer en attendant la sortie du « petit oiseau ».

La première pose eut lieu sur la plage. C'était désespérément long, beaucoup trop long. Il fallait que tout le monde fût bien visible et que personne ne grimaçât....

Des Pionniers soviétiques venaient se joindre à nous et le grand Alexandre du fait de sa carrure, se positionnait derrière le groupe.

Nous devions ensuite être photographiés devant notre bungalow et enfin, sur la place autour du bassin.

Lorsque je réalisai le temps que ce petit exercice prendrait, je décidai de m'éclipser durant notre déplacement de la plage à notre porte de dortoir.

J'avais autre chose à faire, moi !

Si bien qu'il n'existe qu'une seule photo où je figure avec le groupe des Français. Et encore, je ne regarde même pas l'objectif...

En fait, la seule satisfaction de cette journée, ce fut de retrouver bien vite Asia et ensuite de pouvoir se promener avec elle après dîner.

Ce soir-là, notre grande occupation fut de s'apprendre respectivement des mots en français et en polonais, en se servant de l'anglais et même des quelques mots que nous connaissions en russe.



Samedi 16 juillet 1966

L était cinq heures du matin lorsque quelqu'un me tira du sommeil. Je grommelai, c'était si bon de dormir... En baillant, je fis un brin de toilette et remontai grosso modo mes draps pour donner l'impression que le lit avait été fait.

Nous partions visiter Sébastopol et c'était la première fois que nous quittions le camp depuis notre arrivée.

Roger nous avait conseillé de manger car il y avait beaucoup de route à faire. C'était certainement fort judicieux, mais encore fallait-il avoir de l'appétit à cette heure. Nous avions toute la pointe sud de la Crimée à traverser et le trajet fut long et fatiguant. Il se disait qu'il y avait six cent vingt virages pour arriver là-bas.

Comme boisson, nous avions du thé qui était disponible à l'avant du car, dans un gros bidon et c'était plus écoeurant que désaltérant.

Tout le monde n'allait pas visiter cette ville le même jour et il y avait seulement trois cars qui faisaient le voyage. Bien évidemment, il eût été trop beau que les Français et les Polonais se retrouvent dans le même véhicule. Là, ce n'était plus du « décalage horaire », mais tout simplement de la malchance.

Notre visite de la ville débuta par le port. Deux jeunes mariés étaient en train de se faire photographier devant le monument érigé en mémoire de la bataille de Crimée et ils eurent le bonheur de recevoir des vœux de félicitations en plusieurs langues.

Le car nous emmena ensuite à un gigantesque diorama rappelant l'assaut du Mont Sapoune, le 7 mai 1944. C'était la première fois que je voyais une telle réalisation, mêlant objets réels, mannequins, maquettes et peinture. Ce panorama était destiné à glorifier l'exploit des soldats soviétiques qui avaient libéré Sébastopol des envahisseurs nazis.

Tout en admirant intérieurement la valeur et le courage de ces hommes, menés par « le Petit Père des Peuples », j'ignorais à cette époque que Staline avait également décidé la déportation massive de Tatars et de Tchétchènes.

Une promenade dans un grand parc bordé de canons, nous permit d'attendre l'heure du déjeuner. Au restaurant, on s'installa dans le jardin. Il y avait énormément de monde puisque c'était samedi mais aussi parce que les trois cars de Pionniers avaient contribué à faire le plein.

On nous servit le « borchtch », cette vieille recette traditionnelle des pays de l'Est réalisée à partir de bœuf, de lard et de betteraves rouges. L'expérience s'avéra délicate puisque je courus vite envoyer tout dans les toilettes. Heureusement que je pouvais acheter des glaces.

L'après-midi fut consacré à la visite d'un aquarium géant. Là encore, plusieurs groupes avaient été constitués et je n'eus que le temps de faire une bise à Asia puisqu'elle entra quand nous en ressortions.

Bien vite, notre car se dirigea vers un autre musée, relatif cette fois à la Guerre de Crimée qui avait opposé l'armée russe à celles de l'Empire ottoman, de l'Angleterre et de la France. Après un an de siège, grâce à la prise de la forteresse de Malakoff, Sébastopol tomba aux mains de la coalition franco-anglaise. Ce conflit, aussi inutile

que meurtrier, marqua un tournant en matière de stratégie militaire, notamment par la guerre de position dans des tranchées.

Il était maintenant dix-neuf heures et il fallait quitter cette ville au riche passé historique. Une sorte de goûter, servi dans le car, nous fit usage de dîner et je pensais déjà à la saucisse et la purée qu'il y aurait peut-être le lendemain au petit déjeuner.

Quatre heures plus tard, nous arrivions à Artek avec l'envie pressante de nous coucher.



Dimanche 17 juillet 1966

INSENSIBLE à la journée que nous avons vécue la veille, le clairon annonça qu'il était sept heures. Il me sembla plus tonitruant que jamais.

Fallait-il aller à la gym ? Oui, c'était plus que conseillé. Du moins, c'était ce dont nous étions encore persuadés...

La cérémonie des couleurs était toujours intéressante parce qu'elle était suivie de la diffusion des nouvelles du monde. Cela nous donnait l'impression de ne pas être totalement coupés du reste de la planète.

La bibliothèque n'était pas très loin de notre bungalow et je m'étais toujours promis d'y faire un saut. Mais encore fallait-il en avoir le temps. Je décidai de mettre à profit cette matinée qui s'annonçait libre pour m'y rendre. Le nombre de livres était impressionnant et il y avait également beaucoup de revues.

Certes, la presque totalité d'entre eux était en cyrillique mais il y avait tout de même un assez vaste choix d'ouvrages en langue étrangère et notamment en français.

A ma grande surprise, je trouvais mon bonheur. C'étaient les « *Poèmes pédagogiques* » d'Anton Sémenovitch Makarenko. Par l'intermédiaire de mon camarade Michel, j'avais déjà lu le premier tome et je trouvais ici la suite.

J'aurais de quoi m'occuper pendant cette satanée sieste !

Makarenko était un enseignant qui, après la Révolution de 1917, avait créé une colonie pour mineurs grands délinquants.

Il s'agissait d'une sorte de « Mettray » soviétique où ces enfants violents et désorientés à la suite des troubles qui ravageaient le pays, devaient se restructurer par le travail et la vie en communauté.

Dans ses « *Poèmes pédagogiques* », Makarenko avait scrupuleusement retranscrit les huit années, qu'il avait passées avec ces adolescents en notant tous les incidents et les progrès accomplis.

Sa manière d'écrire était facile à comprendre et c'est ce qui m'avait captivé. Plus tard, Vladic notre interprète, fut très surpris de me voir lire cet auteur car il ne pensait pas que cela pût intéresser un enfant de l'Occident.

L'après-midi fut plutôt calme. J'avais appris au déjeuner que les Polonais allaient commencer à répéter leur spectacle. Eh, eh ; il n'y avait pas que nous... Mais je pouvais toujours rire sous cape, il subsistait toujours ce « décalage horaire ».

Avec un autre « Vaillant », Christian, il ne me restait plus qu'à apprendre les paroles de « Potemkine », chanson de Ferrat qui nous plaisait bien.

Cette journée se termina tout de même par une douce promenade avec Asia.

Nous passions beaucoup de temps à cueillir des fleurs sauvages pour nous les offrir mutuellement.

Nous avons trouvé une nouvelle invention, elle consistait à nouer l'extrémité de nos foulards ensemble. Si bien qu'il nous était impos-

sible de nous éloigner l'un de l'autre et nous étions forcés de nous tenir par la main ou par le cou.

Maintenant, nous nous attardions de plus en plus et nous rigolions quand nous entendions le clairon dire, aux autres, qu'il fallait se coucher. Il y avait comme un curieux mélange d'effronterie et de défi à l'ordre disciplinaire. Et puis, nous étions si bien ensemble.

Il n'empêche que l'on s'en revenait comme deux militaires partis en fausse « perm ». Le tout était de ne pas se faire prendre.

Après l'avoir quittée, le cœur léger et amoureux, je rejoignis mon bungalow en gambadant.



Lundi 18 juillet 1966

CE serait peut-être exagéré de dire que je passais ma journée du lundi à marchander une « Tour Eiffel ».

A Artek, tout était prétexte à échange : insignes, timbres, cartes postales, vignettes et même les stylos « Bic ».

Nous ne parlions plus de chewing-gum car nous n'en avions plus depuis longtemps...

Parmi ces objets, il en avait un qui était devenu la « coqueluche » du camp, c'était notre bonne vieille « Tour Eiffel », qu'elle fût à poser ou bien à accrocher sur un vêtement.

C'étaient les « Vaillants » de Paris qui avaient apporté ce souvenir et à force de les offrir, cela devenait une denrée rare.

Pourtant, c'était bien sûr, voilà ce qu'il fallait que j'offre à Asia !

Un camarade français en possédait encore une, mais il ne consentait point à s'en débarrasser aussi facilement.

A la fin de l'après-midi, il finit toutefois par fléchir et j'obtins ce « trésor », non sans avoir sacrifié une partie de ma collection d'insignes.

Après dîner, c'était au tour des Pionniers tchécoslovaques de présenter leur spectacle. Asia et moi aimions beaucoup cette délégation et souvent, nous étions avec eux sur les gradins.

Ils m'avaient d'ailleurs appris un petit morceau de l'une de leurs chansons : « *Tantsouil, tantsouil, vikrououtchäi, vikrououtchäi, niemni piechkroum, vikrououtchäi...* »

Comment aurais-je pu prédire, justement en cet endroit où le mot « amitié » était retranscrit dans toutes les langues, que deux ans plus tard, les « Camarades soviétiques » allaient entrer dans Prague avec leurs blindés.

Pouvais-je imaginer que notre amie Véra, que nous côtoyions sur ces gradins et qui demeurait rue Hermanova, dans la capitale tchèque, m'écrivait des lettres pathétiques en les faisant passer clandestinement par l'Autriche: « *J'espère que tu ne me contre pas, que je t'écris rarement. Mais la situation chez nous est toujours méchante. Je ne sais pas que tu connais notre évolution, mais elle n'est pas beau.* ».

Elle écrivait le français de son mieux, Véra.

Dans le bonheur d'Artek et sous l'aveuglement de la passion amoureuse, comment aurais-je pu envisager alors qu'après août 1968, je ne pourrais plus jamais croire « au Grand Soir » ?

Pourront-ils jamais imaginer, tous ces soldats à étoile rouge, le mal qu'ils me firent, ce 20 août 1968 alors que le monde entier était consterné par l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes soviétiques et qu'on lisait partout sur les murs : « *Prague : Hitler 1938 - Brejnev 1968* » ?

A ce moment-là, j'avais quinze ans et le « Grand Frère soviétique » m'apparut comme un sale traître.

C'était donc cela leur conception de « *Mir* », c'est à dire « paix », de « *Droujba* », d'amitié entre les peuples, de « *Pravda* », de vérité, et surtout, de « *Svoboda* », de liberté ?

A quoi pouvait alors servir Artek ? De propagande ? De poudre aux yeux ? Où était le respect de l'autre ?

J'en parlai alors à mon père et lui exprimai toute la répugnance que je ressentais face à cette agression.

J'étais d'autant plus conforté dans mes opinions que les lettres que m'envoyait Asia de Pologne disaient la même chose.

Et du côté de la Pologne, l'ingérence russe, on connaissait bien !

Mon père fut lui aussi pour le moins ébranlé par cette affaire. Peut-être était-ce sous mon influence ?

Il se rendit à une « réunion de cellule » et revint complètement réconforté en disant : « *Ils ont eu raison de faire cela* ».

Il s'était bien fait rouler dans la farine mon pauvre père...

Pourront-ils jamais imaginer, tous ces « Camarades à kalachnikov », que ce fut leur attaque contre la Tchécoslovaquie qui me détournait à tout jamais d'une éventuelle adhésion au Parti Communiste ?

Mais nous n'étions que le 18 juillet 1966 et les Pionniers tchécoslovaques donnaient tous leur cœur sur le podium d'Artek pour que la fête soit parfaite.

Bien évidemment, et comme les autres d'ailleurs, leur spectacle fut principalement composé de danses folkloriques avec de magnifiques costumes.

Une fois de plus, nous en avions plein les yeux et plein des oreilles et nous aurions aimé connaître toutes ces langues pour chanter avec eux.

Dès que cela fut fini, j'entraînai Asia vers une nouvelle évasion.

J'étais tellement heureux et pressé de lui offrir ma « Tour Eiffel ».

Elle aussi semblait fière d'avoir désormais un symbole de Paris.

Ce qui m'allait droit au cœur, c'était la sonorité qu'elle dégageait lorsqu'elle m'appelait « *Dominik* ». Il y avait là comme une parfaite harmonie entre ce qui provenait de la passion et son accent slave.

Cependant, le plus souvent, nous nous appelions « *My Love* » ou « *My Darling* ».

Une fois de plus, le temps avait passé à la vitesse d'une comète et il fallait que nous regagnions nos pénates. Une fois de plus, nous avions entendu le clairon décréter à la fois la fin de la journée et le début de la nuit.

Indéniablement, nous allions être « hors délais » pour rejoindre nos chambres, mais pour nous deux, cette journée se terminait en beauté, par le simple fait que nous la finissions ensemble.



Mardi 19 juillet 1966

LA seule chose qui m'incitait à me rendre sur la Place de l'Amitié dès sept heures du matin pour faire d'affreux mouvements de gymnastique, c'était la perspective de pouvoir faire un petit coucou lointain à ma bien-aimée.

Du haut de nos douze ans, nous étions pudiques et surtout discrets et nous gardions une certaine distance tout au long de la journée. C'était seulement le soir venu que nous nous rapprochions en nous donnant la main et nous échangeant des bisous.

A douze ans, le platonique s'impose à la libido...

Ce jour-là, après la levée du drapeau et le petit déjeuner, le temps fort de cette matinée fut la promenade en bateau qui nous permit de longer la côte. Nous avons pris place dans un petit canot à moteur et l'on contourna ce qui était une curiosité, la Montagne de l'Ours. Il est vrai que ce rocher qui venait se jeter dans l'eau ressemblait à s'y méprendre à un plantigrade occupé à se désaltérer dans la Mer Noire.

On nous expliqua alors la légende qui rapportait que, dans des temps forts anciens, à l'époque où les animaux étaient rois et les

ours seigneurs des lieux, une belle jeune femme qui venait de faire naufrage, accosta sur ce rivage. Elle fut aussitôt admirée et aimée par le chef de la tribu des ours. Mais plus tard, un beau jeune homme échoua à son tour au même endroit. Il rencontra bientôt la jeune femme et tous deux confectionnèrent un radeau et réussirent à gagner le large. Fou de douleur de voir ainsi partir sa bien-aimée, l'ours resta prostré si longtemps face à la mer, qu'il se transforma bientôt en montagne.

Le retour de cette petite balade se fit bien avant le déjeuner et j'eus le temps de rendre visite à Asia. J'avais rudement bien fait puisqu'elle m'annonça, qu'après manger, ils partaient à Yalta.

De fait, après le repas, le reste de la journée parut tristounet, à commencer par la baignade, puis le désœuvrement dans les allées d'Artek et enfin, le dîner où j'aurais pu me retrouver seul à table si deux bons amis « Vaillants » ne m'avaient rejoint.

Pour comble d'infortune, l'on nous servit une sorte de yaourt qui s'apparentait plus au lait caillé et qui pourtant semblait faire le régal des Pionniers locaux. Pour ma part, j'aurais pu y verser cinq kilos de sucre, cela restait toujours aussi mauvais. Heureusement, il y avait des bonbons au chocolat.

Le soir, avec d'autres « Vaillants », j'assistais tout de même à la soirée donnée par la délégation hongroise. Plus le temps passait et plus j'appréciais l'ambiance procurée par toutes ces danses folkloriques et surtout, tout le charme de la culture slave.

Plus tard, un remue-ménage nocturne nous sortit de notre sommeil, c'étaient les Polonais qui rentraient en chantant.



Mercredi 20 juillet 1966

EN effectuant machinalement les mêmes gestes que mes voisins, je me dévissais le cou pour apercevoir le petit rectangle où devaient se trouver les Polonais. Ils étaient là, comme tout le monde, pas forcément en super forme mais tout de même bien présents.

Au petit déjeuner, ils confirmèrent ce que nous avions cru comprendre dans la nuit, ils étaient heureux de leur visite à Yalta. Contents peut-être mais fatigués tout de même, à l'instar d'Asia qui dormait à moitié sur son assiette.

De retour à notre bungalow, l'on nous annonça que nous devions tous choisir une activité qui allait pendant quelques jours, constituer une sorte de séminaire. Parmi les propositions, il y avait la photographie, le théâtre, les marionnettes et le tourisme. N'ayant aucun moyen de pouvoir me concerter avec Asia, je fis comme la plupart de mes compatriotes, je choisis le tourisme.

Une heure plus tard, nous étions en compagnie de toutes les nationalités, dans une vaste prairie adossée à la montagne. S'il y avait des

Polonais, Asia n'était pas de ceux-là puisque j'appris par la suite qu'elle avait opté pour la fabrication de marionnettes.

L'on nous fit faire ce que nous pratiquions déjà, notamment monter une tente et faire des feux de camp, en étoile, en carré et en pyramide. En revanche, il y eut des choses nouvelles à apprendre, se diriger avec une boussole et surtout, pratiquer les gestes de premiers secours comme poser un garrot, transporter un blessé, réagir après une morsure de serpent... La femme qui nous servait d'interprète parlait assez mal le français et cela nous donnait le temps de prendre des notes.

La matinée se termina par le passage d'une rivière sur un « pont de singe ».

Toutes ces activités physiques avaient dû me creuser l'appétit car, pour une fois, je fis honneur aux concombres tandis qu'avec force gesticulation, je faisais comprendre à Asia tout ce que j'avais appris le matin.

La forte chaleur qui accabla l'après-midi nous incita à nous rapprocher de l'eau.

Au bungalow, je passai ensuite un bon moment à charger le sac à dos qui nous avait été fourni. Nous allions partir en montagne pour deux jours et nos affaires devaient être préparées pour partir à l'aube.

Le soir, le commencement du bal fut, pour Asia et moi, le signal pour prendre « la poudre d'escampette ». Notre escapade nous emmena encore plus loin que d'habitude, comme si l'on recherchait une certaine griserie à frôler le moment où nous pourrions nous perdre sans toutefois vouloir y parvenir.

A un moment, l'on s'arrêta et l'on demeura longtemps assis, serrés l'un contre l'autre, pour parler de nos habitudes, de nos goûts et de nos souhaits. Il est vrai que certaines phrases, du genre « *I love you* », revenaient assez fréquemment.

Soudain, des bruits de pas se firent entendre, ils venaient vers nous. On eut juste le temps de se dissimuler sous des feuillages. Les pas s'éloignèrent et les deux douaniers soviétiques, la « Kalachnikov » en bandoulière, poursuivirent leur chemin. Il est vrai que la Turquie, base de l'Otan, se trouvait de l'autre côté de la Mer Noire...

Une fois encore, en rentrant, le camp était plongé dans une semi obscurité. Nous étions allés si loin que nous n'avions pu entendre sonner l'extinction des feux. Nous étions intrépides, puisque l'on nous avait prévenus que le branle-bas aurait lieu à cinq heures le lendemain.

Pour nous, cela n'avait aucune importance et, une fois de plus, nous étions contents de notre escapade.



Jeudi 21 juillet 1966

B IEN que l'heure du réveil fut matinale, je me levai avec enthousiasme. La journée s'annonçait à la fois fatigante et joyeuse. Fatigante, parce que nous allions devoir marcher une grande partie de la journée pour rejoindre un camp, tout là haut, dans la montagne. Joyeuse aussi, puisque ce serait autant de bonheur à vivre en marchant à côté d'Asia.

Le repas servi au réfectoire voulait certainement tenir compte de l'effort que nous aurions à fournir au cours des prochaines heures mais même en me forçant, il me fut impossible d'adhérer au régime saucisses et purée à cinq heures et demie.

Peu à peu, les Pionniers, repus ou non, quittaient le restaurant pour se rendre sur la Place de l'Amitié. Le temps passait et j'étais resté désespérément seul à ma table.

Simone, une « Vaillante » vint me retrouver et me précisa que c'était normal puisque, à son avis, les Polonais devaient monter en autocar. Dans un groupe, il y a toujours ceux qui croient en savoir plus que les autres, même si cela doit être source de rumeur.

Toutes sortes de pensées venaient s'entrechoquer dans ma tête, je ne comprenais plus rien. La veille encore, nous avions parlé de cette

journée avec Asia et nous nous réjouissions par avance de pouvoir « *to walk together all along the day* ».

Déçu, désappointé, je devais à présent rejoindre les autres sur la Place. Je comprenais maintenant qu'un funeste « décalage horaire » venait encore de contrecarrer mes attentes. C'était comme si le monde venait de s'écrouler et j'en voulais à la terre entière.

Lentement, la masse compacte, multicolore et internationale s'étira dans les allées du camp et fut bientôt prête à gravir les premiers contreforts.

Des compatriotes, des Françaises surtout, essayaient de me consoler de leur mieux mais le cœur n'y était plus et la seule idée de « crapahuter » seul ne m'enchantait plus.

La longue file de marcheurs s'était progressivement disloquée et les petits groupes faisaient ici et là de petites taches colorées dans le paysage.

Pour la majorité des jeunes, c'était la première fois que leurs pas les menaient là mais pourtant je reconnaissais un endroit où nous étions venus un soir Asia et moi et cela faisait encore plus mal.

Au début, l'on nous fit faire des pauses tous les quarts d'heure. Nous étions en pleine forêt et nous progressions lentement en empruntant des sentiers escarpés. Après neuf heures, les pauses furent plus espacées et les sacs à dos commençaient à peser sur les épaules.

Pourtant, la plupart d'entre nous avions le cœur à chanter et les voix semblaient se répondre en écho sous les frondaisons. Là-bas, c'était une chanson russe, un peu en dessous, une hongroise ou encore devant nous, une roumaine...

Nous y allions aussi de nos chansonnettes, « *Le chant des Vaillants* », bien évidemment, « *Le chant du Départ* », « *La Carmagnole* », « *Il était un petit navire* » et même la « *Chanson des Canuts* » avec son fameux : « *C'est nous les Canuts, nous sommes tout nus. Pour chanter veni creator, il faut avoir le cul en or...* ».

Et quand nous n'avions plus d'idée, nous prenions en chœur le célèbre « *Un kilomètre à pied, ça use les souliers...* ».

La randonnée à travers les bois dura toute la matinée et à l'heure où nous devions faire halte pour déjeuner, nous nous trouvions à présent sur une colline verdoyante, au-dessus de la cime des arbres.

Ce temps de repos plus long fut bienvenu car nous venions de marcher durant plus de six heures.

J'avais mal au dos, aux jambes et aux pieds à cause de ces terribles brodequins qui meurtrissaient le dessus du talon. J'avais toujours exécré ce genre de chaussures dont les lacets avaient la satanée manie de casser juste à l'endroit des crochets. Pour les rafistoler, il fallait faire des gros nœuds qui désaxaient l'ensemble, si bien que l'on se retrouvait invariablement avec un bout court et un autre long.

La faim me tenaillait. C'était normal, du fait de l'effort physique que j'avais fourni, mais aussi, parce que je me rappelai que j'avais délaissé le petit déjeuner.

Pourtant, le repas froid que je tirai du sac à dos ne m'apparut pas comme une promesse de festin. A défaut de me remplir pleinement l'estomac, ce semblant de collation aurait au moins le mérite de peser moins lourd sur le dos.

Le signal du départ fut donné et l'on se remit à marcher. Deux heures plus tard, nous atteignions le point culminant de la Crimée. Une énorme inscription en cyrillique était formée par une multitude de pierres blanches et l'on nous dit que vu du ciel, l'on pouvait lire : « Amitié pour tous les Peuples ».

La pause fut accueillie avec satisfaction mais nous n'étions pas les seuls puisque l'endroit était également investi par des milliers de coccinelles qui sautaient sur nous.

Pris individuellement, avec ses élytres rouges tachetés de noir, ce petit coléoptère est agréable et apprécié de tous, mais en surnombre, il peut devenir alors source d'angoisse.

Tout de même, une invasion de « bêtes à bon Dieu » sur le point culminant de la Crimée, en U.R.S.S ! Le diable avait de quoi rire...

L'enchaînement de montées et de descentes reprit force et vigueur. Tantôt, nous devions grimper un sentier bien raide, aussitôt

après, il nous fallait dévaler une pente quasi abrupte, en prenant soin de ne pas glisser sur les cailloux.

Puis le terrain devint presque plat et nous suivions à présent une petite route. C'était moins éreintant certes, mais nous nous demandions si nous verrions un jour le bout de ce périple.

Il était aux environs de six heures du soir lorsque des baraques blanches furent enfin à portée de vue. Un quart d'heure plus tard, fourbu mais heureux d'être arrivé, je parvenais sur la grande place centrale du camp montagnard.

Il y avait déjà beaucoup de monde, indubitablement des plus véloces que nous, mais nous pouvions toujours nous consoler en pensant à tous ceux qui étaient encore en route.

Deux mains vinrent se poser sur mes yeux et une voix douce et connue appela : « *Dominik !* ».

Je me retournai vivement et me jetai dans les bras d'Asia. Elle portait une belle jupe claire et un corsage blanc et je me sentis ridicule d'être presque nu devant elle.

En effet, à cause de la chaleur, nous étions presque tous arrivés en maillot de bain mais maintenant, compte tenu de l'altitude, la fraîcheur de la soirée commençait à se faire sentir.

A cette époque, à deux ans près, je ne connaissais pas encore Maximilien Robespierre, mais j'aurais pu dire comme lui : « J'ai toujours eu infiniment d'amour propre ».

Je tirai alors une chemisette bleue et un pantalon bleu marine de mon sac. Le repassage n'était pas garanti et là encore, ce fut une source de fou rire.

C'était comme si nous n'étions plus que tous les deux, sur cette immense place ressemblant à une prairie, alors que le nombre de Pionniers croissait sans cesse.

En tenue, pourtant bien chiffonnée, j'avais moins froid et puis, à lui seul, mon cœur n'avait-il pas réchauffé tout le reste de mon corps ?

Par la suite, Asia m'expliqua qu'elle aussi avait beaucoup maudit cette journée.

Comme moi, elle se faisait une joie de pouvoir effectuer cette randonnée de trente kilomètres qui devait nous permettre d'être ensemble tout au long de la journée. C'était donc bien ce que j'avais compris la veille au soir.

Le grain de sable qui vint enrayer nos espérances fut lié à la fête qu'ils devaient présenter le lendemain. Les nombreux costumes et instruments de musique étaient acheminés par la route et, considérant que les répétitions n'étaient pas suffisamment au point, les responsables polonais avaient décidé de supprimer cette journée de marche et d'y substituer alors d'interminables heures de travail.

Simone avait donc bien raison. Mais où avait-elle pu dénicher cette information ?

Oubliant mon inséparable foulard rouge et blanc, recouvert par le rouge et bleu des « Vaillants », je maudissais un instant les accompagnateurs polonais.

Pourtant, tout aussitôt, je voulais seulement profiter du bonheur d'êtreindre celle que j'aimais.

Un peu plus tard, l'arrivée des retardataires déclencha l'ouverture officielle de ce camp haut perché.

Bien sûr, le drapeau qui fut hissé ce soir-là n'avait rien à voir avec celui qui était monté tous les matins à Artek, fût-ce par sa grandeur ou sa couleur, mais il n'en demeurait pas moins que la solennité de l'instant restait tout aussi intense.

Alors, qu'en même temps que tous les autres Pionniers, venus des quatre coins de notre planète, je regardais s'élever cet étendard vers le ciel, je pris soudainement conscience, que cette cérémonie devenue presque banale était en train de prendre une autre dimension.

Dans ce camp de fortune, ce cérémonial nocturne n'avait pas imposé la formation de carrés par délégations, si bien que tout se produisit tandis que je tenais la main d'Asia.

Depuis douze jours que j'assistais à ces levées de drapeau, c'était la première fois que je pouvais être à ses côtés.

Je me sentais envahi par une sorte d'ivresse, mes tempes bouillonnaient, mon esprit chavirait, et si à ce moment, je glorifiais ces cérémonies « para-militaires », cette fois-ci je n'avais pas du tout envie de saluer, le bras bien en équerre au dessus des yeux, ceci tout simplement pour ne pas quitter cette main aimée.

Les yeux à la fois emplis d'émotion, de fierté et d'amour, je me tournai vers elle et je compris tout aussitôt qu'elle ressentait les mêmes impressions.

A l'instar de tous les grands moments de bonheur, celui-ci fut furtif.

L'élévation d'un drapeau ne nécessitant guère que quelques secondes, ce fut la seule et unique fois, dans la vie d'Artek, où nous eûmes l'occasion, Asia et moi, de pouvoir rester côte à côte à un tel moment.

A Artek, la philosophie enseignée devait être la pratique de l'amitié entre les peuples, la fraternité et la générosité. Pour ma part, j'y avais ajouté un degré supérieur, l'amour.

Ce souvenir restera indélébile et de tout ce que je vivrai par la suite, la Garde d'Honneur dans la Marine, ma présence à Lisbonne le jour de la « Révolution des Œillets », le cocktail à l'ambassade de France à Copenhague, la réception d'un Académicien sous la Coupole, les diverses cérémonies officielles, je ne pourrais jamais retrouver ce subtil mélange de respect et de bien-être que je connus ce soir-là, quelque part dans la montagne au bord de la Mer Noire...

Un homme se présenta devant le micro. C'était le directeur du camp, qui prononça quelques mots de bienvenue et nous invita à rejoindre nos chambres. Un petit moment de flottement suivit, le temps que s'opèrent les traductions.

Maintenant, il fallait se quitter, du moins pour le moment, et rejoindre nos groupes respectifs.

Le camp était composé d'une trentaine de baraques en bois, peintes en blanc.

Quelques unes étaient construites en bordure d'un vaste espace herbagé, qui servait de place centrale. C'était l'une de celles-ci qui nous fut dévolue à nous garçons français. Elle se trouvait à l'extrême opposé du podium et des supports de drapeaux, qui constituaient la « tête » de cette vaste agora.

L'on nous avait mis avec des Pionniers italiens. Pourquoi pas des Russes, des Tchécoslovaques, des Hongrois, ou encore des Polonais ?

C'étaient des Italiens. Mais là encore, comme lors de notre transfert au camp d'Artek, Jacky et moi, nous étions avec des Allemands de l'Ouest, nous nous retrouvions avec des délégations venues de « l'autre côté du Mur ».

Pour ce qui me concernait, si cela relevait de stratégie géopolitique de la part de ceux qui nous recevaient, je n'en avais cure. Mon arrivée décalée au sein du groupe français, mon port ostentatoire du foulard polonais et surtout ma passion pour Asia, tout cela faisait que je me sentais comme complètement dégagé des impératifs multiples et variés qui pouvaient nous être présentés.

La toilette fut revigorante et nous permit de nous présenter au dîner d'une manière décente.

Le réfectoire était plus petit que celui du camp maritime et deux services y étaient opérés. Par ailleurs, il n'y avait pas de clairon pour indiquer le moment des repas mais simplement une cloche.

Compte tenu de la journée que nous venions de passer, Roger suggéra que nous rejoignons notre chambre et ne tardions pas à nous endormir.

Toutefois, un petit temps libre nous était accordé et rien n'en précisait sa teneur.

En regagnant notre baraque, je cherchais déjà un moyen pour découvrir l'endroit où se trouvait Asia, lorsque je la vis qui m'attendait à ma porte. Elle savait déjà où je résidais !

Elle m'avait apporté des gâteaux, récupérés je ne sais où, en tout cas pas à la cantine.

Les espaces s'avéraient trop immenses pour nos escapades, sans limites, sans douaniers... Seules nos propres peurs pouvaient freiner nos élans téméraires.

Ce soir-là, bien cachés derrière un petit tertre, blottis l'un contre l'autre, l'on passa une heure à manger les gâteaux. C'était vraiment la première chose de bonne que je mangeais de toute cette journée.



Vendredi 22 juillet 1966

L'AVANTAGE de cette matinée, c'est qu'on nous laissa dormir assez longtemps. La veille, nous nous étions levés à l'aube et, le lendemain, nous savions qu'il faudrait être debout aux environs de cinq heures.

En fait, nous devions passer une journée complète dans ce camp montagnard.

La levée du drapeau eut lieu à neuf heures et demie mais cette fois-ci, nous devions être dans les rangs de nos délégations respectives.

Un autre drapeau fut ensuite hissé, il s'agissait de celui de la Pologne puisque c'était le jour de leur fête nationale.

Le même genre de cérémonie qui se déroulait à Artek suivit alors : discours de félicitations, remises de fleurs, d'insignes et de souvenirs.

A dix heures, tous les membres du groupe « tourisme » devaient se retrouver pour participer à un rallye. Il s'agissait d'une sorte de course et le but était bien sûr d'arriver le premier.

Avec les autres, je fis le parcours de reconnaissance puis, revenu au point de départ, la course fut lancée. En donnant le maximum de mes forces, je dévalai la colline, traversai un assez large fossé sur une poutre, longeai toujours en courant un pré, sautillai sur une dizaine de mètres sur des grosses pierres et pour finir, franchissai un ruisseau en glissant le long d'une corde.

Une fois sur la terre ferme, je repris ma course en boitillant puisque je venais de me brûler sérieusement la cheville avec la corde.

La performance des Français ne fut pas médiocre et, sans être dans les premiers, il y avait les Allemands pour cela, qu'ils fussent de l'Ouest ou bien de l'Est, nous n'étions pas parmi les derniers.

L'on nous remit un diplôme et cela m'amusa beaucoup de voir mon nom écrit en russe : « *Dominik Rondolo* ».

Ce document, titré « *Droujba, Sport, Troud* » autrement dit : « *Amitié, Sport, Travail* », précisait que j'avais fait le parcours en sept minutes et trente-cinq secondes.

Dans le même temps, je reçus une médaille, en métal argenté, qui venait récompenser mon « exploit » du jour. C'était vraiment beaucoup trop pour un « grand sportif » comme moi, qui avait plutôt des « biscottes » à la place des « biscotos ».

Un autre camarade « Vaillant », François, s'était fait la même blessure que moi et des adultes russes nous firent signe de nous rendre à l'infirmerie. Contrairement à Artek, celle-ci était « improvisée » mais l'on nous reçut avec gentillesse.

La course des « Touristes » avait dû causer beaucoup de « bobos » car pendant que l'on nous soignait la cheville, d'autres Pionniers se présentèrent l'un avec une égratignure, au autre avec une éraflure et un dernier avec une entorse. Notre groupe s'était un peu transformé en « Club des estropiés ».

Dans ce camp, je mangeais en compagnie des autres Français. Le déjeuner fut principalement composé de concombres et cela fut

source de nombreuses plaisanteries. Il faut dire que ces cucurbitacées commençaient à nous sortir par les yeux.

Mais comme c'était cela ou pas grand-chose d'autre...

Après avoir ingurgité notre verre de thé dans lequel baignaient des fruits secs, j'entraînai Christian pour assister à l'inauguration de l'exposition polonaise.

Le reste de l'après-midi fut consacré au spectacle de chants et bien sûr de danses, présenté par mes amis polonais. Il était extrêmement complet, par chansons, les danses et la richesse des costumes. Je comprenais alors tout le temps qu'ils avaient dû consacrer, eux aussi, aux répétitions.

Bien évidemment, quand Asia paraissait sur la scène, je n'avais d'yeux que pour elle.

Lorsque tout fut terminé, le temps que les Polonais réapparaissent sur la prairie me parut être une éternité. Il est vrai qu'ils avaient toutes leurs affaires à ranger.

Finalement, Asia vint me retrouver. Nous avons au moins deux bonnes heures à être ensemble et la vie semblait prendre une tout autre allure.

Des Pionniers soviétiques étaient en train d'apporter des chaises sur la scène et l'on vit arriver un garçon en tenue bleu foncé avec des galons blancs, portant un violon, suivi par un autre et encore un autre...

C'était une belle surprise, « nos » musiciens d'Artek étaient venus nous retrouver pour nous donner un concert.

Assis dans l'herbe, nos deux foulards noués ensemble, appuyé contre Asia, je percevais pour la première fois la beauté de ce qu'on appelait encore à la maison « la grande musique » et je me promettais à défaut d'être musicien, de toujours aimer le classique.

Mais déjà, le moment du dîner était arrivé, beaucoup trop vite, et la cloche signalant le service avait sonné.

Après avoir convenu d'un rendez-vous, je retournai chercher des affaires au dortoir. Il y avait quelques Français et autant d'Italiens et l'ambiance semblait être à la taquinerie.

Nous ne comprenions pas un traître mot de ce qu'ils nous disaient et il en était bien évidemment de même pour eux. Pourtant, progressivement, l'intonation changeait et le ton devenait mi figue, mi-raisin.

Ce n'était peut-être pas une bonne chose d'avoir regroupé des « latins » dans le même local...

Finalement, un polochon traversa la salle et ce premier tir fut le déclenchement d'une mémorable bataille qui dura fort longtemps et qui causa, du moins côté français, la foulure d'un orteil et un saignement de nez.

L'accueil qui nous fut réservé par la suite au réfectoire fut des plus froids et l'on nous indiqua sèchement que nous aurions, Français et Italiens, à débarrasser les tables. Là ce n'était plus drôle, parce que j'avais rendez-vous. Après deux ou trois tours aux cuisines, je parvenais à m'éclipser en reconnaissant toutefois que ce n'était pas très gentil pour les autres. Mais l'amour ne prévalait-il pas ?

Asia attendait devant ma baraque et je lui expliquai la « dérouillée » que l'on s'était mis avec les Italiens et la corvée qui en avait découlé.

Nos pas nous menèrent bien vite dans les collines et Asia sortit une pomme de sa poche. Où avait-elle bien pu la trouver ?

Moi, qui venais des cuisines, je n'en avais pas vu et pourtant, Dieu sait si l'on avait profité de notre « punition » pour essayer de trouver quelque chose à manger.

Alors, on croqua tous les deux dans cette pomme en riant aux éclats et surtout, en étant bien loin de penser à la symbolique biblique.

Nous devions partir dès l'aube et je ne tenais pas à revivre la triste expérience de la montée. A mon grand désespoir, Asia ne savait pas comment elle s'en retournerait à Artek.

S'il y avait bien une chose désagréable dans cet « espace temps » quasiment irréel que nous vivions, c'était le fait que nous ne savions pratiquement jamais ce que nous allions faire dans les heures qui suivaient. Il est vrai que pour ma part, je vivais presque en marge des rares êtres qui pouvaient parler français. Même au réfectoire d'Artek, j'étais avec des étrangers et le plus souvent, lorsque je revenais me coucher, la plupart de mes voisins de chambrée étaient au lit. Tout cela constituait certainement une des raisons principales pour lesquelles je n'étais pas au courant de grand-chose.

En fait, je me retrouvais avec un statut complètement à part. A l'instar de mon prénom hermaphrodite, j'étais une espèce d'hybride, en tenue française avec un foulard bizarre. En effet, cela donnait une pointe bleue bordée de rouge, prolongée par une autre pointe, mi-blanc, mi-rouge et personne, côté français, ne trouva jamais à redire à cette excentricité.

Je me retrouvais pratiquement livré à moi-même, puisque nos deux moniteurs français s'étaient vraisemblablement habitués à l'idée que, comme j'étais arrivé avec les Polonais, j'avais été en quelque sorte adopté par eux.

Ce qui n'était absolument pas le cas, sinon je n'aurais pas fait le guignol à grimper les trente kilomètres sans Asia.

Jacky lui, s'était totalement intégré au groupe français et maintenant, n'était même jamais très loin d'une camarade « Vaillante ».

Il est sûr que notre idylle était connue de tous, aussi bien des Français que des Polonais et ce qui fut remarquable, c'est que personne ne chercha, dans quel que groupe que ce soit, et à aucun moment, à la contrarier.

Par exemple, personne ne sembla remarquer l'heure tardive à laquelle nous regagnions nos dortoirs.

Justement, ce soir-là, il fallait redescendre et rentrer se coucher. Et puis, je m'étais fait suffisamment remarquer pour la soirée.

En me quittant devant ma baraque, alors que j'allai lui faire la bise, Asia me fit un rapide baiser mais pas sur la joue, sur la bouche.

C'était la première fois de ma vie qu'une telle chose m'arrivait. Oh, bien sûr, cela avait été si inattendu, extrêmement fugace, presque imperceptible, mais si merveilleux !

C'était comme si j'étais saoul, en état d'ivresse, d'ivresse d'amour bien sûr.

Je rentrais alors là où certains ronflaient déjà bien fort, en pensant que c'était vraiment trop puéril de perdre son temps avec des batailles de polochons !



Samedi 23 juillet 1966

LA lumière jaillit soudainement de tous les plafonniers de la baraque. En grimaçant je regardai ma montre. Cinq heures ! Tu parles de vacances !

Les Italiens râlaient eux aussi et des Français leur répondirent d'une telle manière que je crus un instant qu'une nouvelle bataille de polochon, bien matinale et bien saignante, allait démarrer.

Même chez les Pionniers, la fraternité pouvait avoir ses limites.

Après la toilette, je refermai mon sac à dos et me dirigeai du côté du réfectoire. Petit à petit, les Pionniers arrivaient pour déjeuner.

Manifestement, tous n'étaient pas là, c'était sûr qu'il y en avait qui dormaient encore, mais nous autres, Français, ne faisons plus partie de ceux-là.

Ce qui pouvait, perfidement, nous reconforter, c'était de savoir que les Italiens eux aussi avaient été virés du lit.

Il nous était vivement suggéré, pour employer un euphémisme, de nous mettre en route sitôt le petit-déjeuner terminé.

Une fois de plus, la délégation polonaise ne s'était pas montrée et en subodorant une fois de plus le coup du « décalage horaire », je me voyais déjà marcher, comme un imbécile, cinq kilomètres à peine devant Asia.

François, qui comme moi s'était blessé à la cheville ne voulait pas refaire la marche, pas plus que celui qui s'était foulé l'orteil avec, ou plutôt contre les Italiens.

Et moi, je ne savais plus quoi faire. C'est vrai qu'il me restait la solution de jouer les « invalides ».

Il fallait pourtant se décider, à présent les Français partaient.

Ce fut à ce moment que je décidai d'opter pour l'idée que je pensais sur le moment géniale, c'est dire que je décidai de rester à attendre l'autocar en me faisant porter « pâle ».

Et puis, si les Polonais descendaient à pied, je ferai la route avec eux.

Le plan eût été valable si, à un moment quelconque, j'avais aperçu un foulard rouge et blanc...

Je me précipitais vers leur logement, rien ne bougeait. Mais qu'est-ce qu'ils pouvaient bien faire ? Ce n'est pas vrai qu'ils dormaient encore ?

Finalement, le car fit son apparition et l'on nous intima l'ordre de monter rapidement à bord.

Je ne pouvais rien faire d'autre que de suivre le mouvement.

D'autres Pionniers prirent place, il y avait même un Italien. Peut-être était-ce dû aux séquelles de la bataille de la veille ? Il y avait également des Russes, une Allemande et d'autres dont à ce moment je me fichai totalement de la couleur des foulards.

C'était trop bête. Là encore, je venais de me faire avoir. J'aurais voulu éclater en sanglots. Je n'attendais plus que d'arriver pour me jeter sur mon lit et pleurer dans mon oreiller.

François était gentil et, comme la plupart de mes copines « Vaillantes » il trouvait que c'était formidable ce que je vivais avec ma petite Polonaise.

J'avais envie de lui parler d'elle et je lui dis que la veille au soir, elle m'avait embrassé sur la bouche.

« *Tu lui as roulé un patin ? Il faut mettre la langue* » me dit-il alors, démolissant en même temps tout le romantisme que je ressentais.

Il était tellement beau cet amour qu'il eût été dommage de l'éman-ciper si toutefois la chose fût possible à douze ans...

Et puis, il était drôle lui, mettre la langue ! C'était certainement plus facile à dire qu'à faire. Qu'est-ce qu'il en savait d'abord ? Il n'avait même pas une petite amie à Artek !

Comme la plupart des routes de Crimée, celle-ci était sinueuse et le voyage dura longtemps. Nous étions partis à six heures et il en était onze lorsque le car franchit l'entrée du camp.

De toute façon, maintenant la journée était fichue, puisque hormis une kyrielle de Pionniers soviétiques, tous les autres étaient en train de dévaler la montagne. Tous les autres, sauf moi pensais-je en ruminant mon amertume.

Plus j'y pensais et plus je me disais que j'aurais dû me cacher là-haut et attendre. Les Polonais auraient bien fini par se montrer à un moment ou un autre.

Au réfectoire, ce ne fut pas la bousculade, tant pour se rendre à table que pour se précipiter sur ce qu'il y avait dans l'assiette.

Sous ce beau soleil d'Artek, le reste de la journée me parut plus gris que s'il fût couvert par des nuages annonçant un orage.

Depuis ce jeudi 7 juillet, c'était comme si tout le rythme de ma vie fut directement lié à la présence d'Asia. Elle était là et tout était merveilleux, absente, le cours du temps devenait quasiment insupportable. J'étais encore trop jeune pour connaître la citation d'Al-

phonse de Lamartine : « *Un seul être vous manque et tout est dépeuplé* » et pourtant je vivais totalement cette situation.

A partir de seize heures, avec l'arrivée des premiers randonneurs, le camp retrouva une certaine agitation.

Les Français arrivèrent une heure plus tard, en sueur et fourbus. Ils avaient toutefois le moral et l'on les entendait venir de loin, car ils chantaient « *La Marseillaise* ». Sacrés Français !

Au dîner, une fois encore, quelques « Vaillants » et « Vaillantes » vinrent me rejoindre fraternellement pour que je ne sois pas, une fois de plus, tout seul à ma table « polonaise »...

Il n'y avait plus qu'à aller se coucher bien vite, pour pleurer en silence.

Décidemment, mes douze ans se terminaient bien tristement...



Dimanche 24 juillet 1966

CETTE fois, j'avais treize ans ! Je pensais alors que je n'étais plus le gamin à l'âge de faire sa Communion solennelle, mais plutôt un « petit homme », de surcroît amoureux

Le son du clairon, que nous avions commencé à oublier, se rappela à notre bon souvenir dès sept heures.

Une douleur lancinante à la cheville indiquait que ma blessure ne s'était pas arrangée et les couleurs douteuses qui auréolaient la plaie indiquaient l'infection.

Comme les deux autres « Vaillants » qui étaient redescendus avec moi, je décidai de m'auto-dispenser de gymnastique.

En revanche, en traînant un peu la jambe, je ne ratai pas la levée du drapeau. Après une journée aussi frustrante, il me tardait de savoir si quelque chose bougeait du côté polonais. Le groupe était bien là et je me sentis alors rassuré.

Je fis ensuite un honneur tout particulier au petit déjeuner. En premier lieu, parce je me retrouvai en compagnie d'Asia et de ses compatriotes, mais aussi parce que j'avais réellement faim.

Sans être exagérément difficile, j'avais beaucoup de mal à m'acoutumer à la cuisine locale et au pain noir. La dernière mie blanche remontait à Moscou.

Ce qui passait le mieux restait pourtant le repas du matin à condition toutefois qu'il ne fût pas servi trop tôt. Pour un peu que je subisse une contrariété, comme cela m'était arrivé la veille, je n'avais alors plus rien.

Ce régime, « d'amour et d'eau fraîche » s'avéra efficace puisque ma mère eut beaucoup de mal à me reconnaître dans le hall de la Gare d'Austerlitz ! Si j'avais un peu grandi, en revanche, j'avais pas mal maigri.

En ce dimanche 24 juillet, je fis honneur à tout ce que je pouvais dévorer.

J'avais fait savoir à ma table que c'était le jour de mon anniversaire et, tous les garçons et filles polonais s'étaient mis à chanter un air entraînant en tapant des mains sur la table. Ce brouhaha intempestif eut, fait rarissime, pour effet d'attirer l'attention sur notre table.

Certaines « turbulences » étaient plus fréquentes ailleurs, notamment aux tables occupées par la France et si, quelquefois, je regrettais de ne pouvoir être avec eux pour rire aussi, à certains moments, j'étais fier de ne pas faire partie de leur groupe.

Ce qui me toucha le plus ce fut le « *Happy birthday my Love* » glissé à voix basse par Asia.

Lorsqu'elles surent la raison de ce mouvement d'allégresse, plusieurs camarades « Vaillantes » vinrent me faire la bise.

Asia m'avait dit qu'elle irait à la plage, mais avant de la rejoindre, je devais aller à l'infirmerie. C'était vraiment parce que je m'y sentais obligé. Ce genre de lieu ne m'attirait guère et il fallait toujours perdre son temps à attendre.

Il était plus de dix heures et demie lorsque je pus enfin quitter ces lieux médicaux, après avoir été enduit de pommade, reçu des gouttes

dans le nez et arborant un beau pansement tout neuf. Pour les gouttes dans le nez, je n'en voyais pas la nécessité...

Ce qui était moins drôle, c'est que le docteur m'avait fait comprendre qu'il m'était interdit de me baigner. Il avait fait des gestes de natation en disant un vigoureux « *Niet !* ».

C'était tout de même dommage, à cause de la chaleur, même s'il fallait se plier à la pénible corvée du comptage réglementaire.

Le reste de la matinée se passa sur la plage avec Asia. On put alors enfin évoquer notre déconvenue de la veille.

En fait, ils étaient partis beaucoup plus tard dans la matinée et il faisait nuit à leur retour. Nous étions persuadés d'une chose, c'est que nous étions toujours victime d'une sorte de malchance. Autrement dit, ce maléfique « décalage horaire ».

Maintenant que c'était passé, il valait mieux profiter du bon temps à passer ensemble.

D'ailleurs, n'était-ce pas une journée idéale, sans contrainte et avec la perspective d'un temps libre appréciable ?

En retournant au bungalow, j'eus la surprise de découvrir des souvenirs russes sur mon lit. Sur un petit morceau de papier, il y avait inscrit en français : « *Pour ton anniversaire. Tu vois, je n'ai pas oublié* ». Ce fut surtout la signature qui me fit un choc car c'était signé Lise !

Lise, « notre grande sœur » de Moscou était donc à Artek ! Lise se trouvait ici et j'allais la revoir.

Il ne restait plus qu'à la retrouver et, dans ce vaste camp, la chose s'avérait très compliquée.

Le clairon sonna l'heure du déjeuner et j'obtempérai aussitôt dans l'espoir de la rencontrer, tout simplement au réfectoire.

Elle n'y était pas mais je pus tout d'abord prévenir Jacky puis ensuite, à la fois par gestes et en anglais, mes voisins et voisines de table.

Les Belges proposèrent leur fête en milieu d'après-midi et en rejoignant la partie haute des gradins, j'aperçus Lise, déjà entourée par de nombreux Pionniers et Pionnières polonais qui l'avaient reconnue et qui se pressaient pour l'embrasser. Je courus alors vers elle et elle aborda un large sourire en voyant arriver le petit « Frantsouski ».

Elle eut aussitôt un mouvement de surprise en voyant la singularité de ma tenue et elle éclata de rire lorsque je lui dis qu'après tout la composition, quel que peu originale qu'elle pût paraître, faisait tout simplement « bleu, blanc, rouge », donc français.

J'avais trouvé cela un jour et, à défaut de convaincre totalement, cela me permettait de justifier ce qu'à cette époque, je ne pouvais intellectuellement expliquer.

Du haut de mes douze ans, treize ce jour même, j'avais toujours eu l'impression de me retrouver constamment en marge de situations pré convenues.

Etait-ce le fait d'avoir, du fait de mon adoption, changé de nom et accessoirement, de deuxième et troisième prénoms, à l'âge de neuf ans ? Etait-ce un héritage génétique ? Etait-ce enfin tout simplement, une accumulation de faits et d'évènements subis, qui pouvaient faire illusion et amener à croire aux subtilités du hasard et aux forces de la destinée ?

Une chose était sûre, que je le voulusse ou non, je me retrouvais déjà « en marge » du conventionnel et du « hautement suggéré ».

La péripétie du train entre Tours et Paris, mon séjour au sein du groupe polonais n'illustraient-ils pas ce que l'on pourrait appeler « un pas de côté » ?

A aucun moment, en cette année 1966, je ne pouvais imaginer, ô combien, je serais par la suite, même bien plus tard, « quand je serai grand », amené à me retrouver très fréquemment dans des situations totalement différentes par rapport à celles préconisées à la multitude.

En fait, « gamin chez les Soviets », je commençais, à l'aube de mon adolescence, à édifier ce que je serai plus tard, à la fois original,

provocateur, fantaisiste, insaisissable et même un brin anarchiste, mais tellement libre dans ma façon de penser !

Avec le recul, je pense même aujourd'hui, que je fus le seul à Artek, du moins cette année-là, à arborer un tel signe distinctif, de double identité en quelque sorte.

Le folklore belge se conjuguait à la fois en chansons et en danses sur la scène et je goûtais le plaisir de me trouver assis entre Asia et Lise.

Là encore, Lise avait été satisfaite de constater que le petit « flirt » de Moscou avait pris des proportions non négligeables, bien qu'elles fussent dénuées de tout ce qui pouvait être laissé aux adultes.

A la fin du spectacle, notre amie Lise nous quitta en promettant de revenir puisqu'elle devait résider quelques jours en Crimée.

Après dîner, ce fut au tour des Egyptiens de présenter leur fête. Comme si l'on avait voulu exorciser la sinistre journée de la veille ou plutôt comme si l'on oubliait injustement cette magnifique journée que nous avions quasiment intégralement passée ensemble, nous éprouvions le besoin de terminer ce dimanche en tête-à-tête.

Certes, le réfectoire, la plage, les gradins de la Place de l'Amitié, c'était bien, mais nous avons besoin d'espace, d'inconnu et surtout d'intimité.

Les escapades dans la montagne, la presque obscurité et cette progression vers l'inconnu, nous procuraient un sentiment d'indépendance, de liberté et d'audace, quoi que cette dernière impression fût vite temporisée par la frousse, qui n'entendait point nous laisser complètement livrés à nous-mêmes. Il ne fallait pas que grand-chose ne bougeât pour que nous fassions machine arrière.

C'est exactement ce qui se passa ce soir-là, alors que nous étions dans un vaste champ, dans des grandes herbes, cernés par des haies, l'on se retrouva devant une sorte de pierre tombale. Il n'en fallait pas plus pour nous intriguer mais aussi, surtout pour nous effrayer. Ju-

geant que la témérité avait ses limites, on pensa qu'il était plus prudent de redescendre et de rejoindre les autres.

Pour une fois, nous étions dans les allées du camp alors que le clairon n'avait pas encore sonné dix heures.

J'avais bien aimé la façon dont Asia m'avait dit au revoir, l'autre soir, tout là-haut dans la montagne. A mon tour, je lui appliquais un bisou sur la bouche. Sans faire toutefois ce qu'avait préconisé mon copain François.

Et avec son joli mélange d'accent polonais et anglais, par le même genre de baiser pudique, Asia me redit les mêmes mots qu'elle m'avait prononcé le matin : « *Happy birthday my Love* ».

Qu'elle avait été belle, cette première journée de mes treize ans !



Lundi 25 juillet 1966

LA journée du lundi fut extrêmement plaisante puisqu'en tout point identique à la précédente.

Plaisante, parce que je me considérais toujours exempté de mouvements idiots et matinaux. Alexandre, notre mentor russe était venu faire son inspection et avait tenté de houspiller les trois ou quatre « *Frantsouskis* » qui flemmardaient dans leur lit. L'explication de nos bobos respectifs l'avait fait vite repartir, non sans maugréer. Après tout, peut-être ne râlait-il pas, mais nous n'étions pas en mesure de comprendre son russe natal.

Rien que de le voir, cela nous provoquait le fou rire. Grand, blond, sportif, certainement la vingtaine, peut-être moins, il nous paraissait imposant, sérieux et sévère. C'était lui qui avait la charge de nous surveiller, aidé par Vladic, interprète en français et adorable, lui.

S'il y avait un seul être au monde que je pouvais craindre en m'en revenant de mes fugues amoureuses et pré nocturnes, c'était bien le grand Alexandre. Le plus dur, c'était de passer devant sa porte de chambre sans se faire repérer.

Bien avant l'âge requis, j'eus ainsi à faire semblant de sortir alors que je rentrais. Il y avait le coup de « l'envie de pipi », ce qui, en russe, ne devait pas lui donner grand-chose.

Force est de reconnaître qu'Alexandre nous impressionnait énormément et lorsque quelque chose ne semblait pas lui convenir, il nous menaçait, toujours par l'intermédiaire de Vladic, d'en référer aux instances suprêmes.

Il est vrai que par certains moments, notre bungalow ressemblait plus à une porcherie qu'à un dortoir mais nous avions tôt fait de bien tout remettre en ordre lorsque nous entendions évoquer l'éventuelle visite du directeur.

Il se disait même qu'une année, une délégation tout entière avait été renvoyée dans son pays, pour cause d'indiscipline. Certains Français assuraient même qu'il s'agissait... de Français.

Une deuxième personne semait la terreur parmi notre groupe, autant chez les filles que chez les garçons. C'était la surveillante russe que nous avons surnommé « *Ton slip* » et dans les moments de grands délires, nous l'imaginions mariée avec le grand Alexandre.

La journée fut plaisante disais-je, parce que la majeure partie du temps, que ce fût au réfectoire, à la plage, ou bien dans les divers pôles d'attraction du camp, se passa en compagnie d'Asia.

A cause de sa tenue de Pionnière, j'appelais souvent Asia : « *My lovely grey Mouse* », ou encore « *My little grey Mouse* », autrement dit : « *Mon adorable souris grise* » et « *Ma petite souris grise* », Bien évidemment, je ne pouvais imaginer qu'en d'autres temps, ce surnom avait été donné à d'autres femmes, sous d'autres uniformes. Pour ma part, je resterai toujours fier et ému d'avoir été amoureux fou d'une « souris grise ».

La soirée se termina par la prestation de la troupe des danseurs d'Ukraine. Le spectacle fut fabuleux, à la hauteur, comme toujours, de ce que donnaient ces ballets soviétiques.

Les tribunes émirent un tonnerre d'applaudissements et leurs occupants se ruèrent enfin sur la place pour tenter à leur tour, d'imiter les populaires et presque mythologiques danses cosaques.

Était-ce le contre coup de la découverte de la tombe ? Avec Asia, on préféra rester sur les gradins, en compagnie d'amis Français et Polonais, pour regarder les autres danser.

Étions-nous facteur d'émulation ? De nouvelles et sympathiques idylles commençaient à rapprocher quelques camarades « Vail-lantes » et des compatriotes d'Asia.



Mardi 26 juillet 1966

Il était seulement cinq heures lorsque l'on nous fit lever. C'était deux heures avant le son martial du clairon.

Ce réveil précoce était dû au fait que l'on nous envoyait pêcher en mer. Cette activité était, ce matin, réservée à la délégation française et après un bref passage devant les lavabos, nous nous étions retrouvés à bord d'une barque qui voguait vers la haute mer.

On nous avait équipé d'un rouleau de fil de nylon avec à l'extrémité, des plombs et un hameçon.

Dans le reflet sur les vagues du soleil naissant, la frêle embarcation s'éloignait de la côte et s'enfonçait dans l'immensité marine. Jugant certainement qu'ils étaient arrivés à l'endroit adéquat, les marins autochtones arrêtaient les moteurs et stoppèrent les canots en jetant l'ancre.

A présent, nous pouvions lancer notre ligne lestée d'une boule de pâte en prenant soin de ne pas serrer le fil entre ses mains.

Il semblait que maintenant, le bateau était ballotté et devenait plus dépendant du mouvement ondulatoire des vagues. Comme la plupart

de mes camarades, je dormais à moitié en attendant de voir le bouchon s'enfoncer dans l'eau.

Il s'avéra que déjà, en ce temps-là, je n'étais pas un grand pêcheur devant l'Éternel et à aucun moment un mouvement, fût-t'il léger et annonçant une quelconque prise ne se produisit. Il n'y avait donc pas de poisson neurasthénique et suicidaire dans le secteur.

Le temps passait lentement, comme s'il fût immobilisé par les flots. Au loin, l'on entendit le clairon déclencher le branle-bas tandis que nous, demeurions confinés dans nos canots.

En partant, Alexandre nous avait promis que nous pourrions manger les poissons que nous allions attraper. C'était mal parti pour assurer un déjeuner décent et nous n'avions pas fini de nous contenter de nos fruits secs trempés dans le thé.

Non seulement, la pêche n'avait rien de miraculeuse, mais plus le temps s'écoulait et plus les « moussaillons » prenaient des couleurs inquiétantes et pour finir, certains se mirent à nourrir les poissons en payant de leur personne. Pour le moment, moi, cela allait toujours, du moins si je prenais bien soin de ne pas regarder les autres.

Je laissais s'écouler les minutes en lançant des petits signes aux autres copains répartis dans les embarcations alentours.

Enfin, le maître d'équipage, considérant que le temps de pêche était écoulé et peu fructueux, et surtout envisageant qu'il ne ramènerait plus que des épaves sur la terre ferme, remit en route son moteur, remonta son ancre et s'en retourna vers la côte.

Dans une caisse, six petits poissons étaient en train de s'asphyxier en effectuant des sursauts d'agonie.

A notre retour sur le sol d'Artek, il ne nous restait plus qu'à compter les « survivants ». La balade en mer avait provoqué une hécatombe.

Il était plus de dix heures et le camp avait vécu normalement, la séance de gym, le lever de drapeau et le petit déjeuner.

Les plus vaillants des « Vaillants », (celle-là était facile), se présentèrent à leur tour au réfectoire. Pour moi, c'était une heure « honnête » pour bien manger le matin.

Je passais ensuite le reste de la matinée à nettoyer ma tenue de « Vaillant » en compagnie d'autres garçons et filles qui avaient tenu le coup. Pour d'autres, l'escapade matinale sur la Mer Noire les rendit « hors service » pour le reste de la journée.

A l'heure du repas, je pus retrouver mes amis en « rouge et blanc » et leur expliquer mes aventures marines du matin. Comme d'habitude, le repas s'avéra frugal et bien sûr, sans poisson au menu. Après tout, nous avions déjeuné tard.

L'après-midi fut forcément merveilleux puisqu'il se passa en compagnie d'Asia.

C'était toujours intéressant de se promener à travers le camp et rencontrer d'autres Pionniers même s'il subsistait toujours la barrière du langage.

C'était également plaisant de se retrouver sur la petite place, autour du bassin et regarder les autres jouer aux échecs, au ping-pong ou encore pratiquer de la musique. Le piano était d'ailleurs pratiquement toujours utilisé.

A dix-neuf heures, le clairon annonça l'heure du dîner. Asia et moi étions tous deux en route vers le réfectoire, Rachel et Simone, deux « Vaillantes » qui étaient avec deux Pionniers polonais, vinrent nous rejoindre.

Alors que nous étions en chemin, ce fut Rachel qui lança la vieille chanson chantée, paraît-il, par les Scouts belges : *« Il était une bergère qui allait au marché, elle portait sur sa tête des pommes dans un panier. Les pommes faisaient rouli-roula (bis). Stop. Trois pas en avant, trois pas en arrière, trois pas sur le côté, trois pas de l'autre côté »*.

En rang par trois, nous progressions ainsi dans les allées, en chantant et en effectuant les mouvements indiqués dans les paroles. Notre

gaîté fit des émules et bientôt, de nombreux garçons et filles vinrent nous rejoindre en tentant d'imiter nos pas. Je me trouvais devant, entre Rachel et Asia et la manière dont cette dernière prononçait « *Rrreuli-rrreula* » procurait une occasion supplémentaire de fou rire.

Il va sans dire que notre déplacement ne passa pas inaperçu et par la suite, de nombreuses fois l'on refit avec grand plaisir cette démonstration amusante.

D'ailleurs, dès la fête des Cubains terminée, nous eûmes tôt fait de prendre la « clé des champs » et l'on consacra tous les deux, un bon moment à marcher en chantant cet entraînant « *Rrreuli-rrreula* » à l'accent polonais.



Mercredi 27 juillet 1966

TRÈS franchement, après sept jours sans gymnastique, je ne me sentais pas enclin à devoir gesticuler aux sons de l'accordéon. Jusqu'à présent, j'avais toujours entendu cet instrument lors des bals de mariages, mais je n'avais jamais imaginé que j'aurais un jour à faire des flexions, assouplissements, élongations et autres sautilllements au rythme des flonflons réservés à la musette.

Non, c'était décidé, je n'avais pas envie d'y aller et je me sentais plus que jamais conforté dans mon élan flegmatique car au fur et à mesure que les jours passaient, plus le nombre de camarades de chambre qui « séchaient » ce quart d'heure, s'amplifiait. Après tout, peut-être en était-il de même chez d'autres nationalités ?

Oh ! Cela ne faisait pas gagner un temps énorme pour rester au lit car de toute façon, nous devions être prêts pour la levée du drapeau.

Cette cérémonie, ce jour-là, fut particulièrement émouvante, par le fait que toutes les délégations qui avaient organisé une fête se voyaient récompensées par un diplôme et chacun des Pionniers recevaient une médaille.

Ainsi, peu après au réfectoire, nous étions un grand nombre à arborer ce pendentif et bien évidemment, Asia avait reçu le même.

Cela me rappelait que le temps avait bien vite passé et que ce 14 juillet où nous avons lancé la série des festivités apparaissait déjà bien loin.

La petite séance de bronzage sur les galets surchauffés fut quelque peu écourtée car nous devions accueillir un groupe de touristes français. Les « Camarades » en vacances à Yalta voulaient certainement voir de visu en quoi consistait vraiment ce camp de si grande renommée, du moins dans les hautes instances du « Parti ».

On répondit à toutes les questions qui nous furent posées et par notre enthousiasme, ils en déduisirent que nous étions vraiment heureux d'être ici, sur la côte sud du « Paradis soviétique ».

Ce qui était d'ailleurs vrai.

On ne manqua toutefois pas d'évoquer notre envie de se retrouver devant un bon bifteck avec des frites et rien que le fait d'en parler nous fit tous saliver. Ceci d'autant plus que l'heure du repas approchait et que nous subodorions qu'il y aurait des concombres au menu.

Avec un brin de fierté, on leur fit visiter les principaux lieux et pour ne pas modifier les habitudes, notre accueil se termina par le « *Chant des Vaillants* »

Après déjeuner et un petit moment de sieste, s'il fallait encore l'appeler comme cela, Lise vint nous retrouver Jacky et moi. Nous étions un peu « crâneurs » vis-à-vis des autres Français car elle était le symbole vivant de nos souvenirs moscovites.

Ce fut après l'avoir raccompagnée à son logement que je fis la connaissance d'un Pionnier anglais et ce fut la première fois que j'eus l'occasion de parler avec un jeune « *Subject of Her Majesty the Queen* ». Ce ne serait pas la dernière...

Après dîner, avec Asia et quelques autres amis français et polonais, l'on se rendit au cinéma. Celui-ci était installé en plein air, sur

une grande place. Bien évidemment, il n'était aucunement question de comprendre la finesse du cinéma soviétique mais nous pouvions toutefois rire des situations comiques.

Et puis, tous deux, nous goûtions tout simplement le plaisir à être si près l'un de l'autre. Nos foulards noués ensemble semblaient affirmer notre union avec peut-être, la même symbolique qu'une bague que l'on aurait passée au doigt.

Le retour se fit en longeant la mer et maintenant c'était clair, deux « Vaillantes » appréciaient la compagnie de Pionniers à foulard rouge et blanc.

Pour une fois, je n'étais pas rentré tard et voyant les copains partis dans une grande « opération lessive », je me mis à mon tour à laver mes chaussettes.

Si l'heure pouvait sembler incongrue pour une telle besogne, le plaisir n'en fut que plus fort et bien sûr, cela dégénéra en bataille d'eau.

Jusqu'au moment où l'on vit surgir le gigantesque Alexandre...



Jeudi 28 juillet 1966

A peine la première note venue tout droit du clairon, le grand Alexandre se précipita dans notre chambrée. Peut-être se sentait-il investi d'une sérieuse responsabilité, après tout, n'était-ce pas aux Français, garçons et filles, qu'incombait cette journée de service ?

En quelque sorte, ce 28 juillet était jour de service, pour nous Français, comme cela l'avait été précédemment pour d'autres pays sans que nous nous en rendions vraiment compte.

Dès sept heures, une sélection au « petit bonheur la chance » déterminait ceux qui devaient dès à présent rejoindre les cuisines et ceux qui auraient d'autres occupations pour la journée.

La providence, j'ai bien dit la providence, n'en déplaise aux acharnés contre Robespierre, voulut que je fusse désigné pour la cérémonie de lever du drapeau.

La providence s'alliait-elle aussi à l'état de ma tenue « Vaillante », comme quelques années plus tard, avec ma tenue de matelot « propre comme un mousse », je me voyais affecté avec grand plaisir, dans la Garde d'honneur du bâtiment d'essais et de mesures « *Henri Poincaré* » ?

En voyant partir une partie des Français vers le réfectoire, nous étions six à nous diriger vers la Place de l'Amitié.

Il nous fallut alors répéter les moindres pas, les moindres gestes et savoir comment tenir ce gigantesque drapeau. Je me retrouvais sur le côté gauche, au milieu.

Depuis que j'étais à Artek, j'avais eu l'occasion de vivre de grands instants solennels. Cela me rappelait d'ailleurs les défilés des groupes de gymnastique qui se rendaient au stade « Camélinat » à Saint Pierre des Corps.

Ce moment fut, lui aussi, crucial dans ma vie de jeune garçon. Pouvais-je avoir conscience qu'après cela, rien ne serait plus jamais comme avant ?

Un jour, au début de mon service dans la Marine, je me moquerais de tous ceux qui auraient beaucoup de mal à marcher au pas :

« Une... deux... Une deux... »

« Op dé... Op dé... »

« *Paille ... foin* », plaisanterie pour les paysans.

Et pourquoi pas : « *Débit... Crédit* » pour les comptables ?

Non, les comptables auraient dit « *Porte... fenêtre* » selon la disposition de leur bureau.

Il n'empêche que je ressentais tout au fond de mon être, une chaleur intense d'être ainsi un des officiants de ce cérémonial, tandis que nous passions devant tous les Pionniers, rangés en demi-cercle.

En défilant devant toute cette foule juvénile, je savais qu'Asia était là et me voyait, et ce simple fait contribuait à m'exalter.

Pour ma part, attentionné à tenir un coin du drapeau, il n'était pas question d'essayer de la distinguer parmi cette masse compacte. J'avais beau savoir que son groupe se trouvait au-dessous des musiciens, c'eût été peine perdue de tenter le moindre signe.

Et puis surtout, il ne fallait pas quitter des yeux, ce que faisait le « Vaillant » devant moi.

Pour finir, on ne s'en tira pas trop mal et le gigantesque étendard fut hissé au sommet du mât, comme tous les matins précédents.

Comme cela se passait tous les jours, les Pionniers du monde entier quittèrent alors la Place en défilant devant le drapeau.

Dans ma tenue de « Vaillant » un peu hétéroclite du fait du mariage franco-polonais de mes foulards, je rendis honneur à tous ces jeunes garçons et jeunes filles, de tous les pays, de toutes les langues, peut-être de toutes les confessions, qui passaient devant nous, en leur rendant fièrement le salut des Pionniers.

Jusqu'à présent, l'emprunt du salut avait été discret, timide, voire incognito.

Ce matin, en repliant le bras droit au dessus de ma tête, je me considérais vraiment intégré au système. Etait-ce par conviction, ou seulement dans le but de « paraître » pour « celle » qui allait passer devant moi ? Il y avait certainement une adéquation entre ces deux sentiments.

Je quittai la Place avec le cœur gros, à la fois empli de solennité et de fierté. Comment mes copains, que j'allais retrouver en cinquième, pourraient-ils comprendre l'intensité des choses - Saint-Just aurait dit « la force des choses » - que j'avais vécues durant ces trente-sept jours d'absence à la maison ? Comment pouvait-on se remettre d'une expérience d'une telle intensité ? Et après tout, m'en suis-je vraiment remis ?

Au petit déjeuner, je retrouvais enfin ma bien-aimée et ses voisins de table exécutèrent quelques « révérences » pour bien me montrer la déférence qu'ils portaient à quelqu'un qui s'était retrouvé « sous les drapeaux » Autrement dit, ils se fichaient de moi...

Mais de plus, ce matin ils avaient de quoi fortifier leurs railleries parce qu'ils étaient servis par des Français et, ne leur en déplaise, avec la double nationalité qui ressortait de mon affublement, à leur table même, je me faisais moi aussi servir par des compatriotes.

Le temps passé sur la plage fut pratiquement équivalent à celui de nous compter, de nous mouiller et de nous recompter. Ouf ! Personne ne manquait et ainsi, nous pouvions retourner au réfectoire.

Pour un jour de corvée, c'était un jour de corvée ! Quoique, avec mes deux mains gauches et mes dix pouces, il n'était pas aisé de me confier une tâche sérieuse. Je fis partie de ceux qui devaient préparer les tables et, sur l'ensemble du réfectoire, cela représentait déjà une belle somme de travail.

Comme je m'étais acquitté de mon devoir, je pouvais alors déjeuner en même temps qu'Asia et surtout, profiter avec elle d'un grand temps libre après le repas. Pour moi, c'était beaucoup mieux que de me retrouver à la « plonge ».

Le soir, mon obligation de service reprit peu avant le dîner. Un fois de plus j'avais de la chance, il était dit que je ne ferais pas partie de ceux à qui incombait la pénible tâche de la vaisselle.

En fait, ce travail imposé se transforma vite en un plaisir inouï. Nous avions à servir ce soir-là des brioches fourrées à la confiture !

Non seulement, je pris un indescriptible plaisir à dire à la cuisinière qui me fournissait les plateaux d'innombrables « *Spassiba* » (merci) pour le simple amusement de l'entendre répondre à chaque fois « *Pajalsta* » (s'il vous plaît) mais encore, parce que bon nombre de ces mets délicieux n'arrivèrent jamais en salle de réfectoire ! Eh oui, je peux bien l'avouer maintenant...

Il y eut tout de même un Bon Dieu... soviétique pour me punir. J'avais aussi « mis à l'écart » deux brioches pour manger en tête-à-tête avec Asia.

Ce soir-là, des feux de camps furent allumés tout au long de la plage. La délégation française fut, chaleureusement accueillie, au propre comme au figuré, par des Pionniers soviétiques et la soirée se termina avec des chansons et des discours en faveur de la paix.

Il ne me restait plus qu'à manger mes brioches fourrées avec Christian... en imaginant Asia, près d'un autre feu, avec d'autres Pionniers soviétiques...



Vendredi 29 juillet 1966

ETAIT-CE le fait d'avoir tenu un rôle important dans ma vie de Pionnier la veille au matin ?

Je me rendis sur la Place pour m'étirer dans tous les sens aux sons de la musique.

Peut-être aussi était-ce pour mieux me rendre compte du taux de fréquentation de l'ensemble de la population d'Artek à ce rendez-vous matinal.

C'était bien ce que je pensais, les gymnastes étaient beaucoup moins nombreux que nous l'étions, plus d'une semaine plus tôt.

A huit heures, nous étions propres comme un laboratoire d'hôpital et notre dortoir, par son ordre et son éclat, aurait ébloui le directeur du camp, s'il s'était avisé ce matin-là de faire une inspection du côté français.

Il nous manquait l'auréole...

La levée de drapeau fut marquée par la fête des Roumains et comme à l'accoutumée, de nombreux cadeaux leur furent offerts.

Une fois de plus, notre matinée libre se trouva tronquée parce que nous recevions, sur notre terrasse, Wallia, Secrétaire Générale des Pionniers soviétiques. Durant plus de deux heures, cette entrevue fut source d'échanges sur la vie des Pionniers russes et français.

La encore, Wallia fut étonnée de mon accoutrement et une fois encore, j'expliquai mon sentiment de double appartenance, de double nationalité, d'une sorte de deuxième adoption.

Cela faisait beaucoup rire mes camarades français qui soit, tiraient peut-être une certaine fierté de fréquenter un tel copain ou plutôt pensaient qu'ils avaient vraiment affaire à un parfait original. Dans les deux cas, ils n'avaient pas entièrement tort.

Si j'avais été comme les autres, cela ce serait su dès ma naissance...

Sous le soleil omni présent à Artek, l'après-midi fut une fois de plus radieux, auprès d'Asia et la plupart du temps fut consacré à discuter avec d'autres Pionniers.

Le soir, après le spectacle des Roumains, nous partîmes tous deux, main dans la main, vers de nouvelles aventures. La vie était belle, je vivais sur un petit nuage et j'en oubliais complètement que j'avais des parents en France et qu'il faudrait rentrer en cinquième dans un peu plus d'un mois et demi.

Je lui appris à dire en français « *Je t'aime mon Amour* » et elle de son côté : « *Loubiétem mio amiochte* ».

Une fois encore, notre retour près de « la civilisation » d'Artek s'opéra bien après l'heure prescrite et il y avait longtemps que l'on avait entendu le clairon sonner lorsque l'on se sépara.



Samedi 30 juillet 1966

Le branle-bas fut déclenché une heure plus tôt. Il était six heures et là encore, c'était dur d'avoir à quitter son matelas.

Tout était avancé d'une heure et, point positif, il n'y avait pas de séance de gym ce matin-là, ce qui ne fut pas pour nous déplaire.

A sept heures, la levée de drapeau nous rassembla sur la grande Place de l'Amitié. Le moment était une fois de plus solennel puisque c'était le jour de la fête des Soviétiques.

Chacun des représentants des délégations invitées y alla de son petit discours où il était question, aux intonations, de remerciements, de souhaits et d'espoirs.

Impassibles, au garde-à-vous, nous attendions, à la fois respectueux des formalités liées au cérémonial mais en pensant aussi un peu à la purée et aux saucisses qui, peut-être, seraient servies au réfectoire.

La cérémonie s'acheva selon la tradition, en défilant tous devant le drapeau d'Artek, balancé par un vent léger.

Après le repas, riche en calories comme il se devait, la multitude des Pionniers rejoignit les cars.

Nous partions en excursion et si l'endroit nous fut indiqué à un quelconque moment, nous avons dû être distraits parce que personne ne savait réellement où nous allions.

Le parc que nous avons à visiter était immense, à tel point qu'il me fut impossible d'apercevoir le moindre foulard rouge et blanc et pourtant, Dieu sait si cela ne fut une grande source de préoccupation...

Il y avait longtemps, que nous n'avions pas eu ce « décalage horaire »...

La visite était pourtant non dénuée d'intérêt, notamment avec toutes ces souches d'arbres sculptées et peintes.

Sont-ce ces troncs qui inspirèrent notre camarade Simone lorsqu'elle se mit à évoquer « la bonne cuisine française » ? Il n'y avait rien de tel pour nous provoquer le syndrome général de nostalgie.

« Ah ! Un bon bifteck saignant... » Soupira un « Vaillant ».

« Ou plutôt du poulet, je préfère le poulet » rétorqua une autre.

Maintenant, dans ce grand parc, nous ne nous occupons plus d'arbres et de sculpture mais nous « philosophions » sur la différence entre viandes rouge et blanche...

La visite se poursuivit par le palais d'un comte russe, avant 1917, bien sûr, transformé en musée. De style byzantin, cette construction était fort belle et rappelait l'importance que représentait la Crimée au niveau balnéaire.

Les meubles et les tableaux qui se trouvaient exposés à l'intérieur étaient d'une valeur considérable.

Le retour à Artek se fit aux environs de quatorze heures et personne ne perdit de temps pour rejoindre sa table.

Là, je retrouvai enfin ma petite polonaise et en lui expliquant nos préoccupations du matin, j'essayais de savoir si elle préférerait le bœuf ou le poulet. Je ne fus pas vraiment sûr de sa réponse mais elle insista sur le mot « chicken ». Elle devait donc aimer la volaille. A Artek, on ne pouvait pas vraiment s'en rendre compte...

Le reste de l'après-midi fut expédié comme si nous avions eu un train à prendre.

Le temps de baignade, invariablement accompagné de toutes les « obligations comptables » fut écourté et le clairon décréta l'heure du dîner à dix-huit heures à peine.

Compte tenu de ce qui était servi, cela me posait un réel problème du fait que nous étions sortis de table à peine trois heures auparavant.

Ce « train d'enfer » était justifié puisque la fête des Soviétiques devait débiter dès dix-neuf heures. Ce soir, c'était sérieux, nos hôtes eux-mêmes faisaient le spectacle.

Dans les gradins, assis à côté d'Asia, je retrouvai des Pionniers russes que j'avais rencontrés dans le train, avant d'arriver à Simféropol. Ils m'offrirent des cartes postales et des « *Matriochkas* ».

Pour commencer, par les saluts à tous les drapeaux, il fut fait honneur à chacune des Républiques Soviétiques Socialistes.

Ce moment fut particulièrement beau, émouvant et, force est de le constater, inoubliable. Les jeunes Pionniers venant des diverses régions d'U.R.S.S. se relayaient sur le podium et recevaient des fleurs, des médailles des cadeaux.

Certains étaient blonds avec des yeux bleus, d'autres bruns avec des yeux bridés, d'autres étaient basanés avec une allure orientale... Mais tous portaient la même tenue blanche avec le foulard rouge.

Sans toutefois valoir la qualité des ballets d'Ukraine, le spectacle composé de chants et danses fut extrêmement élaboré et en final, après maintes circonvolutions, tous ces jeunes filles et garçons se

positionnèrent de manière à former le mot « C.C.C.P » sous les vivats du public.

Avec Asia, nous jubilions d'assister à une telle soirée mais nous n'étions pas au bout de nos surprises car cette transcription cyrilique n'annonçait par pour autant la fin de la soirée. Elle se prolongea en effet par une retraite aux flambeaux et surtout un magnifique feu d'artifice.

Nos hôtes quittèrent alors la Place sous un tonnerre d'applaudissements.

Avant de commencer le bal, les Russes avaient dressé un long buffet où se trouvaient toutes sortes de gâteaux et de friandises.

Après s'en être fourré plein les poches, nous nous éclipâmes comme deux voleurs, pressés de savourer le fruit de nos rapines, en catimini, bien loin des autres.

Pressés surtout de nous retrouver tous les deux, pour... échanger de bien pudiques baisers.

On ne serait pas encore à l'heure légale pour se coucher.



Dimanche 31 juillet 1966

DEVANT les lavabos, nous n'avions pas assez de superlatifs pour qualifier la fête de la veille.

Comment, quelqu'un pourrait nous croire lorsque nous aurions à raconter cela à notre retour en France ?

Ce retour au pays natal était bien loin encore et personne, garçon comme fille, n'y songeait vraiment.

Et puis, ce moment qui arriverait forcément un jour, sonnerait l'heure de nos séparations, de notre groupe en premier lieu, mais également pour un certain nombre d'entre nous, la fin de petites amourettes nées progressivement au fil des jours.

Pour ce qui me concernait, je n'osais même pas penser, du moins pour l'heure, à la souffrance que j'aurais à endurer lorsque arriverait cette date fatidique.

Pour moi, c'était sûr, cela resterait comme une plaie ouverte. Peut-être avais je raison de penser cela ?

Le grand Alexandre vint nous ramener à la réalité du « timing ». Nous devons être prêts pour la levée du drapeau et ça, on le savait.

Peut-être rongea-t-il son courroux parce nous n'étions pas allés en gymnastique. Ah ! Ces « Frantsouski » !

C'était jour de fête pour les Italiens et c'était aussi le jour où nous devons chanter « *Potemkine* » avec mon camarade Christian lors du concours de chant organisé dans la matinée.

On chanta effectivement la chanson de Jean Ferrat, mais dans le car qui nous conduisait à Yalta.

La visite de cette ville qui devint célèbre en 1945, en accueillant Staline, Churchill et Roosevelt, se résuma en quelque sorte à une promenade dans le port. A ce moment l'on nous signifia qu'il était absolument interdit de photographier quoi que ce soit.

Il n'en fallait pas plus, pour que mon esprit rebelle veuille appuyer sur le déclic du vieux « Kodak ». Il en résulta une photo... ratée.

Là, c'était le « Bon Dieu soviétique » qui devait rire...

La balade dans Yalta, réservée cette fois-ci aux seuls Français, se prolongea par un petit, vraiment petit, moment de « shopping » dans les magasins. C'était histoire d'acheter quelques cartes postales et des souvenirs.

Après une halte dans une espèce de café où l'on nous servit du thé, nous devions remonter dans le car.

Malgré tout, nous étions de retour pour déjeuner. Je retrouvais Asia avec plaisir et lui offrais la carte que j'avais achetée pour elle.

La sieste qui suivit fut, pour une fois, appréciée. La chaleur dans l'autocar nous avait pratiquement tous occis.

Un petit plongeon dans la mer me revigora et me mit en forme pour partir à la recherche de Lise mais sans toutefois parvenir à la trouver.

En soirée, les Pionniers italiens présentèrent leur folklore et, en toute honnêteté, j'appréciais leur prestation.

A peine eurent-ils terminé, l'on se retrouva tous les deux à partir vers des lieux de prédilection que nous nous étions dévolus.

Nous avons trouvé un petit coin, pour nous serrer l'un contre l'autre et nous étions là, à nous promettre toutes sortes de choses pour l'avenir.

Comme il était loin cet avenir, et pourtant, il nous paraissait si proche. C'était comme s'il était déjà là, tout près, à portée de lèvres. Tous les deux, nous nous sentions totalement libérés de quelconque notion de temps et nous nous sentions déjà projetés dans l'avenir.

Soudain, une voix surgit de la pénombre. Un douanier était là, devant nous, avec sa Kalachnikov et nous parlait.

C'était comme si je venais de me trouver nez à nez avec « le Père Fouettard » et « la fée Carabosse »...

On s'était mis debout et maintenant, il fallait dénouer nos foulards.

A ses gestes, l'on comprit que nous devions passer devant et qu'il comptait nous ramener au centre du camp.

Qu'allait-il nous arriver ? Le clairon avait sonné depuis un bon moment, les Italiens avaient plié leur bal et plus grand monde ne devait bouger dans les allées.

Il n'était plus question de nous donner la main et le retour vers Artek parut soudainement très long.

On arriva enfin sur la Place et, comme il fallait s'en douter, elle était maintenant complètement déserte.

Allait-il nous conduire chez le directeur ? Son logement n'était pas très loin, situé dans un bungalow face à la mer. Là c'est sûr, ça allait chauffer.

Il dit alors quelque chose et semblait nous faire une sorte d'injonction. Il devait certainement nous demander de regagner nos chambres.

Je bredouillais alors « *Da da Gaspadin* » et oh, miracle, il nous tourna les talons et s'en repartit.

Ce fut les jambes en coton, que je raccompagnai ce soir-là mon amie Asia.

Ouf ! Nous avions eu chaud et elle me fit sentir là, où son cœur battait encore très fort.

Il n'aurait plus manqué que ce même soir, mon arrivée tardive fût remarquée par notre cher Alexandre. Fort heureusement, il n'en fut rien et encore tremblant, je me glissai dans les draps.

Le sommeil ne vint pas tout de suite.

Au fond de mon lit, les idées les plus funestes me tiraillaient. Y aurait-il des suites ? Est-ce que le douanier allait prévenir le Directeur ? Comment pourrait-on savoir qui j'étais ?

Ce fut alors que je réalisais avec un certain effroi, que cela devait être facile, même pour un douanier, de retrouver parmi le millier d'enfants, le fugueur qui portait un foulard bleu à liseré rouge, avec une pointe rouge et blanc !

Non, il ne fallait plus penser à cela. Peut-être que l'obscurité avait été notre alliée ?



Lundi 1^{er} août 1966

LA première chose qui me vint à l'esprit en m'éveillant, ce fut la frousse carabinée que j'avais connue la veille au soir.

D'emblée, je décidai de n'en parler à qui que ce soit pour éviter que mes aventures ne reviennent aux oreilles de Roger, d'Eliane, du grand Alexandre et même du gentil Vladic.

En pensant qu'il valait mieux « rentrer dans le rang » je me dirigeai vers le quart d'heure de gymnastique. Un petit coup d'œil du côté des rangs polonais sembla me rassurer.

Dans son grand short et en maillot, Asia était là et faisait les mouvements indiqués.

La chambre fut impeccablement rangée, tout cela parce qu'Alexandre avait déclaré que nous aurions probablement ce jour même la visite du directeur. Ah non ! Ce n'était pas le moment de parler du directeur !

La levée de drapeau se déroula normalement, avec remise de cadeaux aux Suisses pour leur fête, et la diffusion de nouvelles venant du monde entier suivit.

Enfin arriva l'heure de rejoindre le réfectoire, le moment de se retrouver à côté d'Asia et de parler de nos émotions nocturnes

De son côté aussi, tout était tranquille. Rien n'avait percé et notre secret n'appartenait qu'à nous deux seulement. Mais, qu'est-ce que nous avons eu peur.

Notre décision était prise: « *This evening, no walking outside* ». Ce soir, nous resterions gentiment dans le camp, à condition toutefois que nous puissions avoir la chance de passer la soirée ensemble.

Un groupe de touristes français vint nous rendre visite dans la matinée. C'est fou ce qu'il y avait comme visiteurs venant de France !

Je ne fis pas partie de ceux qui leur servirent de guide et je préférerais rester au bungalow pour faire ma correspondance.

Le temps passait, il fallait quand même que j'écrive des cartes postales.

Au déjeuner, un des touristes de la matinée vint filmer les tables des « Vaillants » avec sa caméra super-8. C'était mon rêve, d'avoir un tel appareil ! Pour ma part, je ne risquai pas de gâcher son film. Comment aurait-il pu savoir qu'un Français « apatride » mangeait à la table des Polonais ?

Une certaine agitation sembla sortir le camp de sa torpeur dès après manger.

Un cuirassé de la Marine soviétique venait de mouiller au large de Yalta et, par conséquent, à portée de vue d'Artek.

Les embarcations du camp firent alors la navette pour amener les Pionniers à bord.

Le temps de rejoindre le navire était assez long et plus nous nous en approchions, plus ce bâtiment devenait impressionnant.

Nous pensions bien sûr au « *Cuirassé Potemkine* » et à ses célèbres aventures survenues au début du siècle dans le port d'Odessa, en Crimée donc « chez nous ».

Nous étions nombreux à chanter : « *M'en voudrez-vous beaucoup si je vous dis un monde, où l'on punit qui veut donner la mort. M'en voudrez-vous beaucoup si je vous dis un monde, où l'on n'est pas toujours du côté du plus fort. Ce soir, j'aime la marine. Potemkine* ». ».

Nous étions obligés de porter des espadrilles pour éviter les brûlures sur le pont. En revanche, peu d'entre nous portaient les casquettes également obligatoires.

A bord, j'avais retrouvé ma chérie et nous nous amusions à jouer à cache-cache derrière les tourelles des canons.

Des explications nous étaient données, et même si elles ne relevaient pas expressément du « secret défense », nous étions tous deux à cent lieues de nous intéresser à toutes ces notions de calibres, de tonnage et autres renseignements que la Marine russe était disposée à nous distiller.

Les marins que l'on rencontra furent tous extrêmement sympathiques et certains d'entre eux offrirent même des ceinturons, avec l'écusson, à des camarades « Vaillants ».

Bien évidemment, à conter fleurette avec ma belle, j'arrivais après la bataille mais je parvins toutefois à obtenir un maillot. Il était bleu et blanc mais avec des rayures beaucoup plus étroites que celle que je porterai plus tard, dans « la Royale ».

Revenus à terre, cette journée s'acheva par une grande fête de la Marine où divers spectacles furent axés sur le « Poséidon » grec et le « Neptune » romain, barbu, armé de son trident et chevauchant sur son char marin.

Tout cela se passait sur un podium flottant et du haut de notre terrasse, nous ne perdions pas une miette de tout ce divertissement.

Pour l'occasion, un cosmonaute avait fait le déplacement à Artek. Après un long moment d'ovation, il fut jeté sans ménagement à la mer par des Pionniers soviétiques.

Ce plongeon intempestif, cette fête de la mer avait-elle répandu la contagion de vouloir se mouiller ?

Avant d'aller dîner, j'avais passé un bon moment à repasser ma tenue de « Vaillant », à la pattemouille, comme ma mère m'avait appris à faire et j'étais fier des plis impeccables que j'avais réalisés.

Beau comme un sou neuf, je pouvais aller chercher Asia pour ensuite aller au réfectoire.

Ce fut en sortant que je reçus le seau d'eau lancé de l'étage des filles.

Cela faisait déjà un moment que cette bataille d'eau avait commencé, à vrai dire dès la fin de la fête et il semblait dehors que la pluie venait de s'abattre sur le bungalow.

Je n'avais pas choisi le bon moment pour sortir...

Mon allure dégoulinante eut pour effet de déclencher l'hilarité générale.

Tout le monde se tordait de rire, les « Vaillantes », les « Vaillants » et même les Pionniers russes qui étaient là...

Tout le monde, excepté moi.

Dans l'état d'esprit où je me trouvais, en état de grâce sur le petit nuage que m'avait prêté Cupidon, ces plaisanteries de colonies de vacances eurent pour effet de me mettre dans une rage folle.

Avec le recul, j'imagine que je dus avoir à peu près la même réaction que Robespierre eut lorsque le député Legendre le coiffa du bonnet phrygien...

Le premier qui passa à ma portée, ce fut Jacky, mon si gentil compagnon de voyage...

Comme j'essayai de l'attraper, il se réfugia dans notre dortoir en fermant la porte. De colère, j'envoyai un violent coup de pied dans le bas de la porte. Celle-ci était entièrement en verre et sa partie inférieure vola en éclat.

C'eût pour effet immédiat de calmer tout le monde, à commencer par moi.

Là maintenant, ça ne devenait pas drôle, comment allait réagir le directeur ?

On ramassa soigneusement les bris de verre qui s'étaient éparpillés à travers le dortoir. Je remis des vêtements secs... Il n'y avait plus qu'à attendre les foudres d'Alexandre quand il arriverait.

Pour autant, j'étais vexé. Vexé d'avoir raté mon rendez-vous, vexé de me trouver mêlé à des enfantillages. Après tout, pour qui me prenais-je du haut de mes treize ans et neuf jours ?

J'étais là, à pleurer, devant tous les autres. Oh, bien sûr, ils furent nombreux à vouloir me consoler, en premier lieu Jacky, Christian et puis Simone et Rachel.

Ils savaient combien j'étais amoureux, sans toutefois pouvoir imaginer à quel point mes sentiments se situaient au-delà de ceux que pouvait ressentir un enfant de treize ans.

Rien ne parvint à calmer ma rancœur.

Le petit garçon fils unique, que j'étais, continua à faire sa mauvaise tête et il décida ce soir-là, qu'il n'était plus Français mais, désormais, Polonais.

En sortant pour aller au réfectoire, j'avais mis mon foulard rouge et blanc par-dessus le « Vaillant », qui de fait, se retrouvait complètement recouvert et donc, caché.

Cette nouvelle lubie vestimentaire ne passa évidemment pas inaperçue à ma table et l'on s'en amusa beaucoup.

« *Polski ?* » me demanda Miétec.

Et moi, toujours fâché contre la France, je répondis : « *Tac* ». Au moins, si un jour, on m'accordait le droit d'asile en Pologne, je saurais dire « oui »...

Un peu plus tard, j'assistai avec Asia au spectacle des Suisses, sans évidemment lui raconter mes colères de petit garçon gâté.

Beaucoup plus tard, les marins lancèrent un très beau feu d'artifice de leur cuirassé. Ils célébraient, à leur manière, leur proche départ.

Après la dernière fusée, les Pionniers suisses nous invitèrent à participer à leur bal.

Ce soir-là, on resta gentiment sur les gradins à regarder les autres danser. C'était vraisemblablement la deuxième fois que nous assistions à ce divertissement de fin de soirée.

Pour l'heure, il n'était pas question de sortir, nous avions eu trop peur la veille au soir.

Comme il fallait s'y attendre, à notre retour au bungalow, Alexandre chercha à savoir ce qui c'était passé avec la porte.

Quelqu'un se lança à répondre « *C'est Dominique qui a cassé la vitre, sans le faire exprès* ».

De toute façon, il ne savait pas qui était Dominique et ce n'était certainement pas moi qui allais lui dire...



Mardi 2 août 1966

LA veille au soir, en rencontrant nos accompagnateurs français, personne ne m'avait fait de remarque à propos de mon nouveau « look ».

Je décidai que ce matin encore, je porterai mon foulard polonais bien en évidence et je verrai bien les réactions.

En attendant, il me fallait aller écouter l'accordéon car je pensais que ce n'était pas le moment de me faire repérer par le cher Alexandre.

Maintenant, arrivait l'heure de la levée du drapeau, le moment où j'allais forcément me retrouver avec Roger et Eliane.

Cette cérémonie se déroula comme d'habitude si ce n'est qu'elle fut plus courte car il n'y avait aucune fête de prévue pour une quelconque délégation.

J'avais fait en sorte de bien discuter avec nos chefs, de manière qu'ils puissent bien constater « mon hérésie ».

Rien ne se produisit et pour un peu, j'en aurais été presque déçu. Décidemment, ils devaient vraiment être blasés par mes excentricités

ou bien alors, se dire qu'il n'y avait plus grand-chose à faire pour que je puisse me comporter comme tout le monde.

Pour ma part, c'était décidé, tant que personne ne m'en empêcherait, je continuerai à me promener ainsi.

En réalité, c'était plus pour le désir d'être comme Asia, que pour bouleverser les usages.

Après le copieux repas du matin, on nous proposa une promenade aux abords de la Montagne de l'Ours. Comme un certain nombre d'autres Français, je préfèrai aller sur la plage.

En fait, ce jour-là, je passai la plus grande partie de mon temps au bord de l'eau.

D'abord, pour voir partir le cuirassé, quand il nous lança vers quinze heures, des signaux d'adieux et même bien plus tard, après dîner.

Il n'y avait pas de fête ce soir-là et avec Asia, on préféra rester sur la plage, à lancer des galets dans la mer.

Nous étions toujours « vaccinés » de la montagne.



Mercredi 3 août 1966

LE temps s'écoulait inexorablement. Nous avions appris que, presque tous les pays quitteraient Artek le samedi et nous étions déjà mercredi.

Si un malencontreux « décalage horaire » ne venait pas nous gêner, nous avions encore trois jours pour goûter des joies de notre idylle.

Au bungalow, les commentaires allaient bon train : « *Puisque je te dis que nous remontons sur Moscou !* » affirmait un « Vaillant ».

Dès la dislocation de nos rangs, après la levée de drapeau, je courus vers Roger pour savoir si le retour par Moscou était certain.

Sa réponse affirmative reflétait la certitude et déjà je ne contrôlais plus le battement de mon cœur.

J'allais m'éloigner quand, mi narquois, mi amusé, en regardant mon foulard, il me demanda : « *Pourquoi ? Parce que les Polonais rentrent par Moscou, c'est ça ?* »

J'étais rouge d'une oreille à l'autre mais j'avais aussi envie de pleurer de joie et de lui sauter au cou.

Tout, dans notre dortoir, laissait penser à un départ proche et cela me faisait beaucoup de mal.

Dans le feu de mon élan passionnel, pouvais-je comprendre la frénésie qui gagnait notre groupe avec la perspective de se rendre à Moscou ?

Sans en aucune façon vouloir « snober » mes compatriotes, je faisais déjà le blasé, celui qui avait passé quatre jours là-bas, de surcroît un de ces jours où l'on rencontre l'amour et que l'on ne pourra jamais oublier.

J'avais toujours pensé que nous repartirions comme les « Vaillants » étaient venus, en train, à travers la Roumanie, la Tchécoslovaquie... et je m'étais accoutumé à l'idée d'avoir à quitter Asia ici même.

Au moment où mes camarades se faisaient une joie de visiter la capitale soviétique, mais aussi de faire pour la plupart, leur premier voyage aérien, je n'espérais qu'une seule chose, que nous nous retrouvions tous deux à Moscou.

Eux là-bas, avaient tout à découvrir et pour moi, ce ne pourrait être que le rappel de bons moments, mais seulement sous forme d'intense nostalgie.

Dès que je pus, devant mon assiette de semoule, j'annonçai à ma bien-aimée la bonne nouvelle. Comme je le faisais constamment, je mélangeais anglais et russe pour lui expliquer que nous aussi : « *We are going to Mockva* ».

Toutefois, l'incertitude demeurait quant à nos lieux de destination une fois arrivés dans la capitale et que désormais, chaque minute passée ensemble serait précieuse.

Nous fûmes séparés dès après le dîner puisque nous devons tous participer à une énorme manifestation contre la guerre au Vietnam. Ce « coup de gueule » contre l'agression U.S avait été parfaitement organisé, si bien que je fus obligé de suivre le mouvement c'est-à-dire, « *les Frantsouski* ». C'était comme ça, il fallait obtempérer...

Nous étions parvenus sur les hauteurs d'Artek et l'on distribua des flambeaux à certains jeunes. Les autres devaient suivre cette « voie de lumière ».

Compte tenu de la masse des Pionniers, il m'était maintenant impossible de tenter de retrouver mon amie et il n'y avait rien d'autre à faire que de suivre ce gigantesque défilé qui descendait en vociférant vers la Place de l'Amitié.

Si tous les sons, dans des langues différentes, s'entrechoquaient, ils voulaient dire la même chose : « *Halte à l'impérialisme américain* », « *Paix au Vietnam* », « *U.S Go home* », ou encore « *Johnson, facho* ».

On criait à s'égosiller à tel point que, revenus en France, nous n'aurions pas encore recouvré notre voix.

Et puis, nous reprenions ensemble, sous divers vocables, une sempiternelle et même chanson : « *Debout les damnés de la terre, debout les forçats de la faim. La raison tonne en son cratère, c'est l'éruption de la fin. Du passé, faisons table rase, foule esclave debout, debout.* »

Le monde va changer de base, nous ne sommes rien, soyons tout. C'est la lutte finale, groupons-nous et demain, l'Internationale, sera le genre humain... »

Ce défilé fut pour moi quelque chose de très fort, poignant, revendicatif mais aussi, comme une sorte d'engagement. Oui, il fallait combattre par tous nos moyens, cette odieuse agression...

Du haut de mes treize ans, ce n'était pas mon premier engagement contre cette guerre déplorable. Bien souvent, le soir à Saint Pierre des Corps, nous faisons, nous « Vaillants », du porte à porte pour recueillir des pétitions et nous étions, pour la plupart du temps, fort bien accueillis.

J'ai souvent repensé, par la suite, à cette soirée grandiose de ce mercredi 3 août 1966. Avec un esprit devenu adolescent, puis ensuite adulte, je me suis interrogé sur ce que j'aurais fait ce soir-là, si

l'on m'avait fourni, que sais-je, une arme ? Un certificat d'engagement ?

Je me suis souvent interrogé parce, comme à mon habitude, j'avais pris les choses à cœur, je me sentais galvanisé, porté par le mouvement général.

Je me suis souvent interrogé à ce propos, parce que cela m'a permis, dans une certaine mesure bien sûr, de comprendre l'enthousiasme que pouvaient ressentir les « *Ballillas* » italiennes ou les « *Jeunesses Hitlériennes* ».

Que l'on ne se méprenne point sur mes divagations intellectuelles, notre arrivée sur la Place de l'Amitié, donna simplement lieu à la destruction d'une fausse bombe H en bois.

J'avais enfin retrouvé Asia et, sur le dernier étage des tribunes nous pouvions assister à ce geste symbolique de désarmement.

Quelqu'un prononça un discours et à certains moments, les Pionniers reprenaient en chœur « *Mir* », (la paix) et nous aussi maintenant criions avec eux « *Mir, Mir, Mir...* ».

Pauvres innocents que nous étions... Pouvions-nous imaginer la violence qui dominerait le monde presque quarante ans plus tard ?

Il fallut bien vite nous faire un bisou car le devoir nous attendait, il fallait rejoindre nos groupes respectifs.

De retour dans ses pénates, chaque Pionnier devait ensuite rédiger un texte en faveur de la paix au Vietnam.

Ces messages furent ensuite collectés et enfermés dans des bouteilles qui allaient être jetées en pleine mer dès le lendemain matin.

A présent, nous avons toutes et tous à gérer notre extinction de voix...



Jeudi 4 août 1966

DÉSORMAIS, le temps était passé dans le camp ennemi.

Chaque minute qui s'écoulait nous rapprochait de l'instant fatidique. Car il était sûr que ce moment serait équivalent à une « *petite mort* ».

Cela commençait mal, puisque des activités différentes nous imposaient la séparation. Rattrapé par mon appartenance au groupe « tourisme », je devais participer à un concours de secourisme.

Il s'agissait de mettre en pratique ce que l'on nous avait appris quelques semaines plus tôt. Cela nous permit toutefois de recevoir une médaille supplémentaire.

La matinée s'était donc passée ainsi et je projetais déjà de gommer tout ce temps perdu en étant avec Asia durant tout l'après midi.

En l'occurrence, Cupidon me fit un sale coup car à son tour, ma petite amie ne parvint pas à se soustraire aux obligations qui lui étaient dictées.

Le soir, les Pionniers soviétiques organisèrent leur dernier bal. Il n'y avait plus de temps à perdre, d'autant plus que nous ne pouvions prévoir ce qui pourrait nous séparer dès la journée du lendemain.

Ce soir-là, on reprit notre route vers la montagne. Nous n'y étions pas retournés depuis notre aventure avec le douanier.

Toute notre fougue, toute notre jeunesse, toute notre intrépidité et peut-être même, toute notre vie, se retrouvait dans cette escapade juvénile.

Ce retour dans la montagne semblait signifier comme un pied de nez au monde adulte. Ensemble, nous étions forts et nous nous moquions de ce qui pouvait nous arriver.

Il n'empêche que nous étions sur nos gardes, prêts à réagir à la moindre alerte. Le plus petit bruit ou la plus imperceptible lueur devenait source de crainte mais c'était dans le même temps, un moyen inavoué pour nous blottir encore plus fort l'un contre l'autre.



Vendredi 5 août 1966

AUCUN d'entre nous, n'ayant consenti à faire l'effort de se rendre au quart d'heure de gym obligatoire, notre délégation brilla donc par son absence. Pourtant, c'était la dernière fois...

La levée du drapeau fut elle aussi tout à fait particulière. Ce grand morceau bleu ciel chargé de foulards multicolores fut hissé, comme tous les matins, mais tout aussitôt redescendu. Pour l'année 1966, le camp d'Artek était sur le point de fermer.

L'ambiance était à la tristesse et déjà, des larmes coulaient sur les joues. Il y eut toutefois l'annonce de deux fêtes pour la journée, celle des Algériens et celle des Cypriotes.

Comme c'était la coutume, j'allai visiter leurs expositions respectives après avoir pris mon déjeuner. Mes voisins de table semblaient en pleine forme excepté Asia qui démontrait la même « joie de vivre » que moi.

Il fallait faire nos valises pour nous retrouver bien vite tous les deux.

Au bungalow, chacun tentait de faire rentrer toutes ses affaires dans les bagages et ce n'était pas chose simple. Je prenais soin de mes « *Matriochkas* », de ma nouvelle collection d'insignes venant du monde entier, des timbres-poste...

Mes copains étaient heureux et fréquemment, les filles venaient dans notre dortoir pour nous demander quelque chose. Ils étaient réellement contents de partir pour Moscou et de pouvoir prendre l'avion.

Moi, de mon côté, j'aurais voulu cracher tout le désespoir qui me prenait le torse en tenaille. Je n'allais tout de même pas casser une autre vitre, j'aurais vraiment fait figure de caractériel.

Tout le restant de la journée se passa en compagnie d'Asia. L'idée d'aller à Moscou nous paraissait à la fois porteuse d'espoir et dans le même temps, angoissante.

Nous envisagions toutes les possibilités, peut-être irions-nous dans le même hôtel « Spoutnik », que la première fois ? Mais il y avait tant de délégations à partir pour la capitale... et si nous étions séparés ?

Nous essayions de rire, de faire bonne mesure mais constamment nous retombions l'un dans les bras de l'autre.

En allant dîner, je lui fis un cadeau, je lui accrochai mon foulard « Vaillant » autour de son cou. Elle fut heureuse pour ce présent et maintenant c'était elle qui se singularisait. Elle se retrouvait ainsi avec la même présentation que j'avais eue ici durant des jours et des jours, le foulard français sur le polonais, ce qui fit beaucoup rire ses compatriotes.

Malgré leurs tours de magie, les Algériens ne parvinrent pas à nous amuser et, sitôt leur spectacle achevé, il y eut la projection d'un film relatant tous les événements qui s'étaient déroulés à Artek depuis l'ouverture du camp. En voyant notre groupe « Vaillants » chanter « la Marseillaise », je revoyais avec nostalgie ce si beau 14 juillet et mon foulard de Pionnier polonais reçu en cadeau. C'était déjà si loin tout cela...

Puis vint le moment de notre dernière promenade vers la montagne, celui de se faire toutes les promesses de la Terre, le serment de ne jamais s'oublier, d'envoyer nos photos, de s'écrire souvent et, plus tard, dans longtemps, de nous retrouver et nous marier.

De fait, il y aurait des quantités de lettres échangées, des mots d'amour à faire craquer les enveloppes, comme lorsqu'elle m'écrivait : « *Je t'aime, mon Amour, plus que moi-même* ».

Il était vingt-trois heures passées et nous étions encore « hors norme » pour rentrer nous coucher.

Nous savions qu'au moins, nous pourrions nous voir au petit déjeuner.



Samedi 6 août 1966

Notre « bon vieux » clairon annonça notre dernier réveil à Artek.

Ce matin, l'ordre des choses était modifié et nous allions déjeuner avant la cérémonie de clôture.

Asia arriva au réfectoire, dans sa tenue grise et avec son foulard rouge et blanc. Pourtant, sur sa poitrine, deux pointes bleu et rouge dénonçaient la présence de la France sur son coeur. Chaque délégation se retrouva ensuite sur la Place de l'Amitié et, aux sons de chaque hymne national, interprété par la Musique d'Artek, les drapeaux étaient abaissés les uns après les autres.

La crise générale de pleurs venait de commencer et tout le monde se congratulait sous cette forêt de mâts vides qui ressemblaient maintenant à de grands bras décharnés.

Là-haut, sur la plate-forme, les nombreux cars nous attendaient. Maintenant, il fallait vraiment partir. Sur l'un d'eux, une feuille indiquait « *Francia* ». « *C'est celui-ci, rangez vos bagages et montez vite* » ordonna Roger qui demanda tout aussitôt : « *Où vas-tu ?* » alors qu'il connaissait déjà ma réponse : « *Il faut que je voie Asia !* ».

Je courais dans tous les sens, passant d'un car à l'autre, me frayant difficilement un passage au milieu de cette multitude d'enfants. Je pensais alors que mes tempes et mon cœur allaient exploser.

Enfin, elle était dans un car, en larmes. Il fallait faire vite, je n'avais plus le temps de traîner. Elle se précipita à la porte et se jeta dans mes bras et l'un contre l'autre, nous mêlions les pleurs qui sortaient de nos yeux.

A demi groggy, je rejoignais mes compatriotes.

Ce fut alors que de partout, de tous les cars, surgit une même chanson, dans toutes les langues : « *Ce n'est qu'un au revoir mon Frère* ».

Déjà la longue file de cars s'étirait sur la route sinueuse et montagneuse qui allait nous ramener à Simféropol. Au détour d'un col, je pouvais voir quelques-uns des véhicules qui nous suivaient et je pensais avec tristesse qu'Asia se trouvait dans l'un de ceux-là.

Comme à notre arrivée en terre de Crimée, le voyage fut extrêmement long. Puis, l'attente dans le hall de l'aéroport fut elle aussi éprouvante.

A cause des diverses formalités, nous n'avions pas le droit de nous éloigner de notre groupe. J'étais alors comme un poisson que l'on aurait sorti de son bocal et pourtant, le simple fait d'apercevoir, au loin, très loin, de frêles silhouettes grises, rehaussées de taches rouges et blanches, venait m'apporter quelques bouffées d'oxygène.

A quinze heures, le Tupolev 104 de l'Aéroflot s'envola vers la capitale soviétique.

A bord, nos camarades français n'avaient pas assez d'yeux pour découvrir ce monde nouveau et, comme si nous avions été quelques peu désabusés, Jacky et moi jouions les « vieux habitués ».

Il nous fut expressément interdit de bouger, hormis les déplacements aux toilettes qui devaient être limités.

En fait, tout le monde voulait s'y rendre pour savoir quel effet cela faisait de « faire pipi » en l'air...

Je fus très rapidement prévenu : « *Les Polonais sont là, dans l'autre partie, à l'avant..* »

Tout d'un coup, moi aussi, j'avais envie d'aller aux toilettes... J'étais en train de me décrocher le cou pour tenter d'apercevoir Asia mais une hôtesse de l'air me fit signe de regagner ma place. Avec un culot inouï, du haut de mes treize ans, je tentais de la bluffer en lui montrant mon foulard. Elle ne semblait plus trop comprendre et m'invita à rejoindre mon groupe... à l'avant.

Mon arrivée inattendue dans les rangs polonais provoqua un mouvement de joie : « *Dominik !* ».

Pour la discrétion, c'était fichu et bien vite, une autre hôtesse me demanda de regagner ma place.

J'étais toutefois satisfait parce que nous avons eu tout de même le temps de nous envoyer un bisou de la main...

Lorsque l'avion se posa à Moscou vers dix-sept heures, il pleuvait. Je n'avais plus connu la pluie depuis notre arrivée à Simféropol.

Là encore, l'attente fut interminable et le voyage en car fut des plus pénibles. Cela donnait l'impression que le chauffeur ne savait pas où il devait nous conduire.

Finalement, il nous laissa devant un hôtel qui me sembla assez vétuste et, dans tous les cas, nettement moins chic que le « Spoutnik ».

On me fit m'installer au huitième étage, dans une chambre de quatre lits.

En attendant le dîner, nous avions quartier libre, autrement dit, on pouvait faire ce que l'on voulait... dans nos chambres.

C'était le moment où jamais pour lancer notre enquête car Simone et Rachel voulaient elles aussi savoir si leur chers Polonais logeaient dans cet hôtel.

A chaque étage, près de l'escalier, une porte vitrée interdisait l'accès vers les chambres et celle-ci était presque « militairement » gardée par une sorte de cerbère qui entendait bien protéger le domaine qui lui avait été alloué.

Nous, tout ce qu'on demandait, c'était de savoir si les Polonais étaient dans cet hôtel. A force de questionner, on obtint finalement un tant espéré « *Polska ? Da da !* »

« *Et si ce n'étaient pas eux ?* » lança Rachel qui, d'un coup, fit retomber notre élan.

Il semble que la Dame providence était notre alliée puisqu'à peine étions-nous parvenus dans le hall principal qu'Asia et quelques unes de ces amies regagnaient l'hôtel.

Elle était bien là, et toutes les précieuses secondes que je pourrais passer avec elle, seraient désormais considérées comme une victoire grappillée sur cet inexorable compte à rebours.

Elle m'apprit en revanche qu'ils quitteraient Moscou le lendemain soir. Si l'on voulait être positif, il nous restait encore une journée pour espérer nous voir...

Il subsistait pourtant une condition de taille, n'y aurait-il pas encore un « décalage horaire » dans nos emplois du temps ?

Mais déjà, il fallait nous quitter, nous devions aller manger dans un restaurant situé non loin de l'hôtel et maintenant, je devais manger avec les Français.

L'idéal eût été que nous quittions Moscou, nous aussi le dimanche soir. Après tout, ne devons-nous pas passer par Varsovie pour rejoindre Paris ?

Je me mettais une fois encore à espérer, et si nous revivions ensemble ce voyage en train du début juillet ?

Au restaurant, la réponse d'Eliane et de Roger vint couper net mes folles espérances : « *Nous partirons lundi soir vers dix-neuf heures* ».

J'avais tout de même un peu faim. A part les deux pommes que j'avais mangées dans l'avion, je n'avais rien avalé pour ainsi dire depuis la veille au soir et j'avais tellement pleuré que je me sentais vidé.

Les autres « Vaillants » attendaient déjà d'être à dimanche pour visiter la ville et l'on termina la soirée en traînant dans les chambres.



Dimanche 7 août 1966

CELA nous parut bien nouveau de pouvoir nous lever si tard. En effet, il était presque neuf heures lorsque l'on vint frapper à notre porte.

Toutefois, le temps du petit déjeuner fut vite expédié pour la simple raison qu'un autocar nous attendait pour nous conduire sur la Place Rouge.

Pour Jacky et moi, c'était déjà du « vécu », la nostalgie en plus.

Au nom des « Vaillants et Vaillantes de France » une gerbe fut déposée à l'intérieur du Mausolée de Lénine. Le bonhomme n'avait pas vieilli depuis la dernière fois...

Puis, ce fut la visite de la Basilique, du Kremlin, de la Cloche, du Canon... Toute aussi agréable que pouvait être la compagnie de mes camarades « Vaillants », je préférais pourtant la première fois. Et tout cela me fit penser à Lise, que nous n'avions pas revue à Artek. Je me promettais de lui écrire dès mon retour en France.

Au restaurant, l'on nous servit du caviar et là, ce fut un grand moment :

Compte tenu de l'exiguïté des locaux, la délégation polonaise avait dû attendre que nous ayons terminé notre repas pour déjeuner à son tour. Dans ces déboires de « décalage horaire », j'eus la chance de croiser Asia entre deux portes. Le matin, elle avait acheté des souvenirs, dont une grande et magnifique poupée russe et elle semblait très heureuse de ses emplettes.

Je l'interrogeai sur son emploi du temps, il y avait peu de chance de nous voir après déjeuner.

J'avais réussi enfin à trouver où elle logeait.

C'était au deuxième étage, dans une aile totalement opposée à la nôtre. Etait-elle dans une de ces chambres ? Etait-elle sortie ? Il n'y avait pas moyen de savoir et la « mégère » qui gardait le couloir se montra intraitable.

J'eus beau essayer de la duper, avec mon foulard polonais, elle me fit comprendre, avec tous ses « *Niet !* », qu'elle savait bien que j'étais « *Frantsouski* ».

Il n'y avait plus qu'à attendre que le temps s'écoule.

Une petite baraque se trouvait à proximité de l'hôtel et je partis alors avec le projet d'acheter un cadeau à celle que j'aimais si fort.

En attendant mon tour, j'avais eu le temps de jeter mon dévolu sur un petit flacon de parfum. Cela correspondait à mes finances et je m'apprêtai à désigner du doigt l'objet convoité lorsqu'un Moscovite situé derrière moi me tapa sur l'épaule.

Il semblait m'interroger : « *Polski ?* » Et je lui répondis alors : « *Niet, Gaspadin, Frantsouski* ». Jusqu'à présent, ce pauvre homme avait toujours dû penser que les foulards rouge et blancs étaient ceux des Pionniers polonais...

Il reprit la discussion, c'était comme si j'avais à faire à un Martien. Pourtant, il paraissait insister et peu à peu, autour de moi, les gens, y compris la vendeuse, s'évertuaient à me faire comprendre quelque chose.

Que voulaient-ils me dire ? A force de me montrer les étalages, je compris que ce brave passant voulait payer ce que je souhaitais acheter.

Je bredouillai alors : « *Spasiba* » avec toujours, le plaisir secret de m'entendre répondre le traditionnel « *Pajalaosta* ».

Et c'est ainsi que je repris le chemin de l'hôtel avec, dans ma poche, mon précieux petit cadeau pour Asia, qui ne m'avait pas coûté un copeck.

Il était temps que je revienne parce que tous les Français commençaient à monter dans le car.

Roger, Eliane et Vladic commençaient à râler car une fois de plus, ils avaient perdu leur « Franco-polonais ». L'accueil ne fut donc pas des plus chaleureux et l'on me pria d'aller rapidement m'asseoir.

Pendant le voyage dans les rues de Moscou, je racontais mon aventure aux copains et l'histoire du cadeau eût tôt fait de se propager si bien que Roger et Eliane vinrent me voir avec le sourire. Ils n'étaient plus fâchés.

La encore, la visite du Palais des Pionniers me semblait avoir un goût de « réchauffé » et, malgré toute la bonne volonté de Vladic, la conférence qui nous fut donnée à propos de la vie des jeunes Soviétiques, nous sembla longue et ennuyeuse.

La grande surprise de la journée fut incontestablement la soirée que nous allions passer au célèbre Cirque de Moscou. De fait, le spectacle fut fabuleux, époustouflant et inoubliable !

Pourtant, mon esprit était ailleurs. Asia devait partir ce soir, mais à quelle heure ? Sur nos gradins, les commentaires les plus alarmistes allaient bon train : « *Tu vas voir, ils vont partir pendant qu'on est ici !* ».

Non, ce n'était pas vrai, ils n'allaient pas faire ça ?

Et ce spectacle qui n'en finissait pas ! Dans ce cirque bourré à craquer un dimanche soir, on entendait le public moscovite rire aux éclats devant les clowneries et moi, je faisais tout pour contenir mes pleurs.

Enfin, nous étions revenus à l'hôtel et un car semblait attendre. Il s'avéra que c'était bien celui prévu pour conduire les Polonais à la gare. Ouf ! Asia était toujours là...

Elle parut bientôt avec son groupe, cette fois-ci c'était vraiment l'heure de la séparation.

Un sentiment de désespoir semblait avoir envahi, cette nuit, cette portion de trottoir. C'étaient vraiment les deux délégations, dans leur intégralité, qui maintenant se retrouvaient unies dans la même douleur. Nous avions fait tellement de choses ensemble !

J'avais offert mon flacon de parfum à Asia et à présent, il nous était impossible de nous contenir. Son visage était brûlant, ses lèvres aussi, et je goûtai la saveur salée de ses larmes.

Une fois encore, je mélangeais l'anglais, le russe, le français et même le polonais : « *Dasvidania my Love* », « *Au revoir mon Amour* », « *Loubiétem mio amiochte. Daveizdena* » ».

Elle devait remonter à bord mais, comme les portes n'étaient pas fermées, elle redescendit me poser un autre baiser et regrimba aussitôt.

Était-ce le dernier ? Non, elle parvint à réitérer son geste.

Il était vingt-trois heures trente et quelqu'un avait du lui dire : « *Asia, c'est l'heure, il faut partir maintenant* ».

Cette fois-ci, c'était vraiment fini. Nos gestes d'adieux s'estompèrent au fur et à mesure que s'éloignait le car.

Il n'y avait à présent, sur ce bout de trottoir, plus que gémissements et sanglots.

Ce fut à l'état d'épaves que la délégation tout entière réintégra le huitième étage et dans l'état de délabrement où nous étions, personne ne voulait quitter le reste du groupe. Nous nous retrouvions près d'une vingtaine de jeunes, dans une chambre de quatre personnes !

Dans l'après-midi, des camarades « Vaillants » avaient acheté de la vodka pour rapporter à leurs pères. Quelqu'un eut l'idée d'en ouvrir une bouteille...

Et ce fut ainsi que la quasi-totalité du groupe, garçons et filles, ramassa sa première et inoubliable cuite !



Lundi 8 août 1966

CE fut la femme de chambre de l'hôtel qui sembla ahurie en découvrant le spectacle des « *Frantsouskis* », dormant à même le sol, presque les uns sur les autres.

De toute sa carrière, elle n'avait probablement jamais vu cela.

En voyant nos allures abruties, Roger ne fut évidemment pas très content et nous ordonna bien vite de faire une grande toilette puisque nous aurions beaucoup de temps à passer dans le train.

Il valait mieux se mettre la tête sous le robinet, peut-être que cela pourrait enlever les pics verts qui n'arrêtaient pas de cogner...

Comme la plupart de mes camarades, je n'avais pas faim et de surcroît, j'étais trop malheureux pour songer à avaler la moindre miette.

Je suivis d'un œil dans le vide, la visite de l'Exposition en regrettant le bon temps passé à peine un mois auparavant. Je n'arrêtais pas de revivre en pensées, cet après-midi merveilleux où, dans le parc au bord de la Moskova, à l'abri sous le manège, j'avais rencontré Asia pour la première fois.

La matinée se termina par le cinéma circulaire et, là encore, je connaissais déjà. A un moment pourtant je fus parcouru d'un tressaillement, des images montraient le camp d'Artek.

Quelques achats au « Goum » après le repas furent les dernières activités moscovites que l'on nous avait concoctées

La fin de l'après-midi se poursuivit sous la forme d'un jeu idiot. Il s'agissait de partir, en chaussettes, sous la pluie, acheter des glaces à la boutique ambulante. Ceux qui faisaient cela avaient leur glace payée par les autres.

Maintenant qu'Asia était partie, je n'aspirais plus qu'à une seule chose, rentrer chez moi, revoir mes parents et lui écrire une lettre tous les jours.

Enfin, nous étions dans le train à wagons lits. En cyrillique, les écriteaux sur les vitres indiquaient « *Mockba– Paris* ».

Vers dix-neuf heures, nous fîmes un dernier adieu à la gare moscovite, en chantant « *La Marseillaise* ».

Sur les quais, les gens faisaient un signe de la main pour la simple raison qu'ils voyaient partir des Pionniers.

Le train roulait maintenant vers l'Ouest et nous pensions déjà aux morceaux de viande que nous allions dévorer en arrivant.

Nous étions installés dans des compartiments de quatre couchettes.

Lorsque l'obscurité enveloppa tout notre monde, nous étions déjà loin de Moscou. Plus tard, Roger vint nous souhaiter une bonne nuit et, à la manière d'une « mère poule », il me dit doucement : « *Allez courage, tu vas bientôt retrouver tes parents* ». Si, indubitablement, cela pouvait contribuer à me remonter le moral, cela ne pouvait en aucun cas apaiser ma peine. C'était comme si mon cœur saignait et il n'y avait pas de pansements pour ce mal.

Chaque chose qui survenait me ramenait vers une douce nostalgie, ainsi par exemple, cette nuit en train qui s'annonçait me faisait irrésistiblement penser à mon carton de victuailles avec mes amis polonais...

Pourtant, il fallait dormir, la nuit précédente avait été trop agitée.

Mardi 9 août 1966

UNE fois encore, ce fut le silence qui provoqua mon éveil. Le train était immobilisé. Autour de moi, me parvenait le souffle régulier des autres « Vaillants »

De ma couchette, je me glissai vers la fenêtre pour entrouvrir le rideau. Où étions-nous ? Là, les lettres étaient faciles à déchiffrer, c'était Smolensk. A mon poignet, ma montre indiquait deux heures du matin. Ainsi, nous étions le mardi et demain soir, je pourrais être à la maison. Mais on n'était pas encore rendus à demain soir.

Peu avant huit heures, le train arriva à Minsk et il nous fallut ensuite passer toute la matinée pour être à Brest-Litovsk. C'était l'endroit où Vladic nous quittait. Il recueillit tout ce qui pouvait nous rester en roubles et copecks et partit nous acheter des souvenirs.

L'arrêt fut très long car il fallait hisser l'ensemble du train sur des vérins et changer les bogies, puisque l'écartement des voies était différent.

Vladic revint avec quelques babioles. Nous tendions la main et c'était au petit bonheur la chance. Ce fut comme ça qu'il me remit un bel aigle, sculpté dans du bois extrêmement léger.

Enfin ramené aux normes adéquates, le convoi quitta la gare. Nous fîmes tous de grands signes d'adieux à Vladic. C'était encore une séparation et on laissa derrière nous la gare de Brest-Litovsk en chantant... « *La Marseillaise* ».

Après le contrôle douanier, nous venions de rentrer en Pologne. Cette traversée d'Est en Ouest fut encore source de tourments pour moi. Je restai « scotché » à la vitre côté couloir parce que le sud, la Silésie...c'était par là.

Avec Simone et Rachel, on évoquait nos souvenirs et nos peines, à la manière d'un veuf et deux veuves qui auraient pleuré leurs chers disparus.

Il était quinze heures quand on arriva à Varsovie en chantant « *la Marseillaise* » à pleins poumons.

Il n'était toujours pas question de quitter le train mais, à la vitre, j'étais fier d'arborer mon foulard polonais.

Je calculais mentalement qu'il nous avait fallu vingt heures pour rallier Moscou à Varsovie. En supposant qu'Asia fût partie le lundi matin vers une heure, elle avait dû arriver à Varsovie à l'heure même où, à notre tour, nous quitions Moscou.

Maintenant, elle était chez elle, bien loin là-bas à Katowice...

A dix-neuf heures, nous étions à Poznan et il était aux environs de minuit quand notre train fit son entrée en gare de Berlin-Est.

Là encore, l'arrêt fut assez long.

Puis il fallut se plier aux très lourdes formalités de contrôles et de fouilles en passant le Mur. Nous devions rester dans les couloirs et, en aucun cas, nous trouver dans les compartiments. Nous ressentions une certaine rudesse dans la manière de nous considérer.

D'un Berlin blafard, nous n'allions pas tarder à passer dans un Berlin illuminé par les néons.

Il était maintenant plus d'une heure du matin à Berlin-Ouest et pourtant il y avait beaucoup de monde dans la gare. On relança une « *Marseillaise* » et, histoire de se remonter le moral, « *Le Chant des Vaillants* ».

Mercredi 10 août 1966

LE sommeil avait dû avoir raison de moi, à peine avions-nous quitté Berlin-Ouest. Il fut réparateur et j'en avais grand besoin.

Je découvrais quasiment le jour pour réaliser que nous étions parvenus à Cologne.

La matinée nous parut longue, mais ce qui nous plaisait beaucoup, c'étaient nos séjours en wagon restaurant, non pas par la qualité de ce qui était servi dans l'assiette mais plutôt par la classe qui s'en dégageait.

A présent, nous étions en Belgique et nous atteignîmes Bruxelles peu avant midi. Une fois de plus, on gratifia les Belges d'un petit air de « *Marseillaise* ».

Nous avions tout de même des réserves, car nous avions tous perdus une grande partie de nos cordes vocales, tout juste huit jours plus tôt, en manifestant contre la guerre au Vietnam...

On reprit bientôt notre « *Marseillaise* » en rentrant sur le sol de France. Le moins que l'on puisse dire c'est que nous ne passions pas inaperçus !

L'effervescence gagnait le groupe au fur et à mesure que nous approchions de Paris et ce fut encore avec notre hymne national et le « *Chant des Vaillants* » que l'on mit les pieds sur le quai parisien.

Il était seize heures, nous venions de parcourir deux mille cinq cents kilomètres et passer quarante-cinq heures en train.

A peine arrivés, un employé de la S.N.C.F nous demanda de laisser la place. Il est vrai que nous faisons un peu troupeau d'oies au beau milieu de cette Gare du Nord.

Le groupe des « Vaillants » devait maintenant se séparer et ce fut une nouvelle cause d'embrassades et de pleurs.

Une secrétaire du mouvement « Vaillant » se chargea de nous conduire, Jacky et moi à la Gare d'Austerlitz. Elle aussi avait une « 2 chevaux » et, par ce simple détail, il me semblait soudainement que la boucle était bouclée.

Ce fut dans ce grand hall que je retrouvai ma mère. « *Comme tu as maigri et comme tu as changé* » me dit-elle alors.

Oh ! oui, pour avoir changé, j'avais changé et tout dans mon attitude leur fut par la suite une preuve. Désormais, j'aimais la musique classique, le folklore et surtout, j'étais décidé à travailler à fond mon anglais.

Nous étions dans le train qui nous ramenait vers Tours.

J'avais tellement de choses à raconter à maman mais, curieusement, chaque anecdote, chaque récit se raccrochait invariablement à un nom, celui d'Asia.

Il était maintenant presque vingt et une heures, dans quelques dizaines de minutes, sur le quai de Saint-Pierre, je pourrai embrasser papa et lui dire, ô combien le voyage qu'il m'avait fait accomplir avait été extraordinaire, enrichissant et, sans que je puisse totalement m'en rendre compte à cette époque, certainement déterminant pour le restant de mes jours.

En attendant ce moment, le nez collé à la vitre, le regard perdu au plus profond de la nuit, je ne cessai de me demander pourquoi nous nous trouvions séparés, Asia et moi, par des systèmes politiques.

Quelle force poussait donc les hommes à vouloir anéantir la liberté de penser et encore plus, la liberté d'aimer.

Dès lors, je ne souhaitais plus qu'une seule chose : grandir et retrouver Asia.

Mais, je n'avais que treize ans. Il fallait encore attendre huit années pour atteindre la majorité et cet honteux « *Rideau de fer* » n'était pas prêt de tomber.

